

CENTRE O.R.S.T.O.M. TANANARIVE

DEPARTEMENT ETHNOLOGIE

---

Alfred GRANDIDIER

1869

VOYAGE A MADAGASCAR

NOTES ET SOUVENIRS

(Document manuscrit inédit)

AVERTISSEMENT

---

Avec la rephototypie de ce texte d'Alfred GRANDIDIER, nous avons voulu assurer la plus grande diffusion possible à un document manuscrit inédit dont l'intérêt n'est plus à démontrer.

Cette édition est la transcription littérale du texte de GRANDIDIER et ne représente pas le travail critique nécessaire que néanmoins, nous espérons pouvoir réaliser prochainement.

Seule la partie concernant Madagascar a été dactylographiée de la page 74 à 356.

Centre O.R.S.T.O.M. Tananarive  
Département d'Ethnologie

---

Cette édition est destinée au circuit public et ne constitue en aucun cas une publication commerciale.

Nous remercions le Directeur du Département d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar de nous avoir confié la photocopie du document, ce qui nous a permis d'en effectuer la dactylographie.

AUX INDES ET A LA REUNION  
PREMIER VOYAGE A MADAGASCAR

---

Renonçant définitivement à la diplomatie, je me décidai pour la carrière des voyages d'exploration et de recherches scientifiques et je cherchai dans ma pauvre cervelle quelle exploration je pourrais bien entreprendre. Le Tibet était alors inabordable; le père HUC avait bien été à Lhasa, mais pas au delà et en somme il y avait là une immense contrée inviolée, inconnue. C'était mon affaire. Je conçus le projet de visiter ce pays qu'aucun Européen n'avait encore foulé aux pieds. Mais pour mener à bien ce projet, je ne pouvais songer à y aller avec mon costume d'Européen, les mains dans les poches et la pipe à la bouche. Je résolus de faire ce voyage comme moine bouddhiste allant visiter la ville sainte de Lhasa et divers monastères du Tibet.

Comme il y a en Asie des bouddhistes de nationalités très diverses, j'espérais pouvoir me faire passer pour un de leurs coreligionnaires en tournée de pèlerinage.

Mais il fallait tout d'abord étudier un peu le bouddhisme et la langue sacrée ou le Pali. Je me décidai donc, dans ce but, à aller dans l'Inde où, à Ceylan, je pouvais faire mon noviciat bouddhiste. Mais, avant d'aller à Ceylan, j'ai commencé par visiter l'Inde tant au point de vue brahmanique qu'au point de vue bouddhique allant de Calcutta à Madras, puis au détroit de Manaor que j'ai traversé pour aborder l'île de Ceylan. J'ai raconté ce voyage dans le Tour du Monde, mais l'impression (2e semestre 1869) ayant eu lieu pendant que j'étais au loin, je n'ai pu le surveiller, et M. DE LANNOY, qui dirigeait cette publication, a trouvé bon de supprimer la plus grande partie de mon récit relatif à la religion bouddhique qu'il a trouvé trop scientifique et trop ~~sovere~~ pour ses lecteurs, et moi, qui n'avait écrit cette relation de mon voyage dans l'Inde que pour faire passer cette étude sur le Bouddhisme!

Pendant que je vaguais dans le Nord de Ceylan, étudiant et photographiant les monuments bouddhiques si curieux d'Anouradhapoura dont j'ai donné les figures dans le Tour du Monde (1) a eu lieu dans le détroit de Manaar la pêche aux perles : cette pêche n'a lieu que tous les dix ans parcequ'il faut laisser le temps aux bancs de se repeupler; je l'ai décrite dans le Tour du Monde (2e sem. 1865, p. 97). Etant autorisé par le gouverneur de Ceylan à assister à cette pêche à bord du petit navire de guerre chargé de veiller à l'ordre, j'eus la curiosité d'aller me promener sous l'eau pour voir les bancs d'huitres et je revêtis le scaphandre indispensable pour cette promenade sous-marine. Affublé du vêtement ad hoc en gros cuir et du casque muni du tube de caoutchouc qui devait me fournir l'air respirable nécessaire pour que je puisse faire un examen prolongé des animaux vivant au fond de la mer, je descendis échelon par échelon l'échelle de corde qu'on avait laissée tomber le long du flanc du navire, car les lourdes semelles de plomb dont sont munies les chaussures des plongeurs rendent la locomotion, au moins jusqu'à ce qu'on soit complètement dans l'eau, pénible. Je touchais le fond lorsque je me sentis pris de frisson, de tremblement si bien que je tirai le cordon de sonnette qui reliait mon scaphandre au bateau, signal pour qu'on me remontât. Dès que je fus hissé à bord et débarrassé du casque, puis du vêtement de peau, je continuai à trembler et dus me résigner à regagner la terre en disant, à demain! mais c'était la fièvre des jungles qui venait de me prendre et qui m'a tenu trois mois entre la vie et la mort.

Revenu plus mort que vif à Colombo, j'ai retrouvé dans cette ville la bonne et affectueuse hospitalité que le banquier anglais qui était mon correspondant à Ceylan m'a gracieusement donnée. Sa demeure était des plus confortables : plusieurs bungalows étaient bâtis dans un vaste jardin, et

...

---

(1) Le Ministre de l'Instruction Publique M. DURHY, m'a écrit (lettre du 18 Mai 1865) : "j'ai soumis votre rapport sur les ruines d'Anouradhapoura à l'Académie des Inscription et Belles Lettres qui y a remarqué plusieurs documents intéressants".

l'un d'eux me fut donné où je m'installai avec mon "boy", mon domestique indien : car, dans l'Inde, on ne voyage jamais sans avoir avec soi son domestique qui vous suit comme votre ombre et qui, aux repas, se tient derrière son maître, s'occupant de lui et rien que de lui pour satisfaire à tous ses besoins et désirs.

J'étais si malade, si faible, les accès étaient si forts, si fréquents que je passais toute la journée souffrant et geignant, tantôt grelotant, tantôt dans une fournaise intolérable; toutefois, je faisais mon possible pour aller m'asseoir à la table du déjeuner et à celle du dîner, tachant de manger quelques bouchées de riz et de curry et buvant un peu d'eau glacée (Le Tour du Monde, 2e sem. 1869, p. 115 et 118).

On me proposa de voir un médecin, mais j'avais une idée de voyageur, de fataliste et je refusai. Je ne pris aucun médicament et laissai évoluer la maladie : elle metuera ou je la tuerai, disais-je, et je verrai bien qui sera le plus fort d'elle ou de moi.

Cette lutte corps à corps a duré trois mois et j'en suis sorti victorieux, vacciné et inoculé au point que j'ai même résisté aux fièvres de Madagascar par la suite. Quand je dis victorieux, je veux dire que je me suis trouvé au bout de ces trois assez fort pour m'embarquer à bord d'un navire qui allait de Colombo à Madras, d'où je comptais gagner l'île de la Réunion, île réputée alors pour son climat salubre afin de m'y remettre et de regagner la santé nécessaire pour mon voyage chez les Boudhistes du Tibet. Car, de peur que, si je revenais en Europe pour compléter ma convalescence, mes parents ne voulussent plus me laisser repartir, j'avais cherché dans l'Océan Indien un sanatorium et mon choix s'était fixé sur l'île de la Réunion.

J'ai longé la côte de Coromandel et, après diverses escales, j'ai atterri à Bombay. Cette petite traversée m'avait redonné des forces, si bien, comme je le raconte dans le Tour du Monde que j'ai visité les beaux temples d'Ellore, d'Adjunta, etc, et j'ai fait la chasse aux éléphants dans

...

le Deccan, à Sattara : j'en ai vu deux troupes, mais ces animaux ont l'appareil olfactif très développé et grâce à leur trompe, dépistent le chasseur, si bien que les deux troupes m'ont senti de loin et ont pris le pas accéléré et disparu dans la jungle, mais me laissant du moins la satisfaction à moi tout seul, suivi de quelques Indous, d'avoir mis en fuite une demi-douzaine de ces colosses antédiluviens qui, en posant seulement le pied sur moi, m'auraient écrasé comme j'eusse fait d'un hanneton ou d'une souris : j'ai dès lors conçu une certaine estime pour ma modeste personne (Le Tour du Monde, 2e sem. 1869, pp. 141-144). J'avais déjà du faire la chasse aux éléphants dans le Nord de Ceylan où j'aurais eu plus de chances d'en tirer, mais la fièvre m'avait forcé à abandonner ce projet.

[voir notes manuscrites sur Ceylan, sur les ruines d'Anouradhapoura, ainsi que la Notice historique sur Ceylan et sa Description, sans compter le Tour du Monde cité ci-dessus.]

La fièvre qui m'avait laissé quelque répit s'étant réveillée, je me décidai donc à aller à Bourbon pour me soigner, mais il n'y a pas de communication directe entre l'Inde et les Mascareignes. Après enquête et réflexion voici la route que je me décidai à prendre : aller d'abord à Zanzibar à bord d'un navire de commerce qui était en partance pour cette île, puis de là aux Seychelles à bord d'un petit navire de guerre anglais que je savais faire ce trajet tous les mois pour y porter la correspondance du consul d'Angleterre, et enfin m'embarquer sur le vapeur des Messageries qui relie Marseille et la Réunion et qui s'y arrête tous les mois.

Ce plan arrêté, je suis parti le 22 Juillet 1863 sur le bateau de commerce anglais qui était affrété pour la grande maison FRASER and & C<sup>o</sup> de Zanzibar. Pauvre navire et pauvre capitaine! Quand je me suis embarqué, j'avais un petit accès de fièvre de sorte que, le bateau à peine sorti de la rade de Bombay, toutes voiles déployées, je me mis en mesure de me mettre au lit; je me deshabillai et, levant le drap pour me coucher, horreur! je vis plusieurs punaises se sauver en toute hâte; poussant mon investigation

plus loin, je constatai qu'il y en avait une masse sous le matelas. J'appelai le stewart et me plaignis, mais il me dit que le bateau était plein de ces abominables petites bêtes et il me fallut me résigner, d'autant plus que grelottant la fièvre et ne pouvant plus me tenir debout, je fus obligé de m'étendre dans ce maudit lit, je dis dedans, mais je devrais dire sur ce maudit lit, car la vue que j'avais eue de ces bêtes dans la couvertures et dans l'intérieur des draps m'avait ôté toute envie de me fourrer dedans, quelque pénible que fût l'accès froid qui succédait régulièrement à l'accès chaud.

Si le coucher laissait à désirer, il en était de même de la cuisine qui était de la mauvaise, très mauvaise cuisine anglaise, rien que du porc salé et du boeuf également salé; d'ailleurs pas de vin et du mauvais thé, de sorte que, pendant les 56 jours que j'ai passé à ce bord, je n'ai pas été parfaitement heureux. Le capitaine était un homme sans éducation et, s'il était un manoeuvrier passable, il ne connaissait pas le maniement du sextant, de sorte que nous allions à l'estime. Comme j'avais mes instruments de levers topographiques avec moi, je m'amusais de temps en temps à prendre la hauteur meridienne du soleil; je constatai, comme nous devions approcher de Zanzibar, que nous étions par la latitude de la ville de ce nom; or, sachant que les courants portent avec force vers le Nord dans cette partie de la zone tropicale, j'en avisai le capitaine pour qu'il ne continuait pas sa route droit vers l'Ouest, mais qu'il allât Sud-Ouest pour gagner la pointe Sud de l'île de Zanzibar et pénétrer dans le Canal qui la sépare de l'Afrique, vu, lui disais-je, que, si nous sommes dressés vers la pointe Nord, nous ne pourrons pas pénétrer dans le canal de ce côté, car le courant s'y opposera et il nous faudra louvoyer des jours et des jours pour descendre vers le Sud et avoir la possibilité d'entrer et de gagner le port. N'ayant pas confiance dans mes observations, il ne m'écouta pas et continua sa route vers l'Ouest, mais, le lendemain soir, il aperçut la terre, la côte Est de l'île, et force lui fut de reconnaître que j'avais raison. Nous n'en fûmes pas moins obligé de louvoyer pendant plusieurs jours pour arriver enfin à doubler la pointe Sud de Zanzibar et

quand, enfin, le navire mouilla sur la rade le 17 Septembre, j'étais étendu dans ma cabine toujours sur ma couchette dont le bord était plus que jamais liseré de centaines de punaises qui se gorgeaient de mon pauvre sang; incapable de me lever, je ne pus descendre à terre ce jour là et deux Pères du St Esprit, qui se trouvaient à Zanzibar, apprenant qu'il y avait un Français à bord, vinrent charitablement me voir et ils me dirent quelque temps après qu'en me voyant étendu sur ma couchette, ils avaient été persuadés qu'ils allaient sous peu chanter en mon honneur le De profundis et le Requiescat in pace.

Toutefois, le lendemain, mon accès étant passé, je me levai, je débarquai et je me rendis chez mon banquier et mon correspondant, M. HILL le chef de la grande maison anglaise FRASER and C<sup>o</sup>, qui me donna une cordiale et affectueuse hospitalité.

M. HILL et son second, M. BISHOP, logeaient dans une belle maison arabe où ils me donnèrent une bonne chambre, où malgré mes accès persistants de fièvre, je me trouvai en somme confortablement; la nourriture était choisie et fort bonne, car les Anglais aiment dans les colonies avoir une table bien garnie et ne font pas comme mon compatriote qui se privent de maintes choses dans le but de faire des économies et de retourner plus vite au pays natal, mais qui ont une vie misérable et souvent, à ce régime, perdent forces et santé. J'ai passé dans la compagnie de ces aimables hôtes quelques agréables semaines. Tous les dimanches nous prenions tous les trois un grand canot avec quatre esclaves, canot dont BISHOP, qui, avant d'entrer dans la maison de commerce de HILL, était officier dans la marine de l'Inde anglaise, tenait le gouvernail tandis que les matelots nègres veillaient à la voile. Et nous nous dirigions vers un petit flot situé à environ 6 milles à l'O.S.O. de la ville de Zanzibar, l'îlot Basié où M. HILL avait un joli petit bungalow dans lequel il y avait plusieurs lits de camp et une table pour manger. Là, nous passions toute la journée du dimanche, pêchant, chassant, lisant et faisant la sieste après avoir pris un bon lunch, fort substantiel.

...

J'apportais mon fusil pour chasser de charmantes petites antilopes, (Antilope Ruthia) qui n'ont pas plus de 30 à 40 centimètres de haut et dont les pattes sont si fines qu'elles ne sont guère plus grosses qu'un porte-plume ordinaire. J'aurais bien voulu pouvoir envoyer quelque-une de ces jolies petites bêtes vivantes, mais, ne le pouvant je me suis contenté de leur faire la chasse et j'en ai envoyé 2 spécimens, 1 femelle et 1 jeune, plus 1 squelette au Museum d'Histoire Naturelle de Paris où ils sont exposés dans la grande galerie. Je tuais aussi des oiseaux de mer et je pêchais toutes sortes d'animaux marins, crabes et crustacés divers, poissons de toutes couleurs, coquillages variés; je ne négligeais pas les insectes (1) et je ramassais aussi des plantes.

L'Académie des Sciences m'a décerné, en 1881, pour ces recherches et celles faites sur la côte S.O. de Madagascar le prix Savigny.

Le Dimanche s'écoulait ainsi agréablement et vite. Il n'y avait que lorsque un accès de fièvre me terrassait que j'avais le regret de surseoir à ma manie de collectionneur.

Mais voilà qu'un beau jour, un dimanche, le 27 Décembre 1863, où nous étions partis avec un vent frais, mais arrière, et par conséquent favorable, nous fîmes une excellente et rapide traversée, on moins d'une demi-heure. Mais, lorsqu'il a fallu regagner Zanzibar, ce vent qui avait été bon pour aller, était mauvais pour revenir, puisqu'il était "de bout" et il nous fallut louvoyer, tirant bordée sur bordée. Or, voilà que BISHOP

...

---

(1) J'ai envoyé au Muséum de Paris : 14 espèces de mammifères, notamment 3 antilopes nains Antilope Ruthia (2 dans l'alcool, et 1 squelette, 1 chauve-souris nouvelle (Vesperugo Grandidieri, G.E. DOBSON), 25 espèces d'oiseaux, 1 tortue (Cinisoy), 32 espèces de poissons, accompagnés de 66 photographies prises d'après des animaux frais, 43 espèces de crustacés (dont 12 d'intéressants), 40 espèces de mollusques (dont 18 d'Helix et 2 de Cyrtortoma manquaient au Museum), 10 de zoophytes, 14 de coquilles fossiles et en plus des plantes dont le Grandidiera Boivini JAUBERT, bixacée nouvelle.

J'avais fait construire une grande drague avec laquelle j'ai explorée les fonds de la mer le long de la côte O. de l'île, et parmi les animaux sous-marin que j'ai recueillis, quelques-uns sont devenus les types de genres nouveaux.

qui dirigeait la manœuvre donna pour virer de bord un ordre, un ordre qui fut mal exécuté par les matelots, si bien que les voiles n'ayant pas été changées en même temps, la chaloupe a chaviré et nous nous sommes trouvés tous les sept dans l'eau. Leur ayant demandé s'ils savaient tous nager, sur leur réponse affirmative, je leur dis : "All right! Parfait! Chacun pour soi et Dieu pour tous". Ayant grimpé sur le dos de la chaloupe, après avoir précieusement recueilli les avirons qui flottaient çà et là, nous ~~tinmes conseil~~ sur ce qu'il fallait faire. L'avis du capitaine, de BISHOP, était qu'il fallait démâter la chaloupe afin de pouvoir la redresser, puis la vider et la manoeuvrer ensuite avec les avirons. Nous acceptâmes cet avis et, après nous être deshabillés, nageant tous autour de l'embarcation, nous nous mîmes à dégager le mât que nous gardâmes soigneusement, mais, avant que nous ayons pu, comme nous l'espérions, la remettre droite, elle se retourna la quille en l'air. Nous tentâmes en vain de la redresser, nous grimpâmes sur la quille et là, à cheval, rejetés de temps en temps dans la mer par la forte houle qui l'agitait, puis regagnant notre poste, nous délibérâmes : chacun donna son avis. Mes deux compagnons déclarèrent qu'il fallait rester sur l'embarcation en tâchant de la diriger vers les brisants qu'on apercevait au loin, mais je leur notifiai qu'affaibli par la fièvre qui me rongait depuis des mois, j'étais à bout de forces et que, puisque je ne pouvais leur être d'aucune utilité et que j'étais à bout de forces, que personne n'avait en somme besoin de moi, il valait mieux en finir de suite, n'ayant aucune chance d'en échapper, et trouvant inutile de prolonger mon agonie. Sur ce, je leur envoyai un Farewell! et, mettant les bras le long de mon corps, je me laissai couler. BISHOP plongea de suite et m'agrippant par la barbe que je portais très longue, me ramena à la surface et, tout en nageant à côté de moi, me tint un éloquent discours pour me dissuader de mettre mon projet à exécution. Je n'étais pas très content d'avoir été ainsi ramené malgré moi à la lumière du soleil, mais pour ne pas le contrarier (car je suis d'une nature conciliante et je n'ai jamais aimé à faire de peine à qui que ce soit, pas plus aux humains qu'aux bêtes d'ailleurs), je consentis à prendre le mât que nous avions sauvé pour m'aider à

me soutenir dans ma natation jusqu'à un banc de sable sur lequel la mer déferlait à une petite distance et où je devais l'attendre, car il ne doutait pas qu'il finirait par redresser la chaloupe avec l'aide de HILL; deux des nègres me proposèrent de venir avec moi. Je me laissais donc convaincre et, soutenu par le mât que je tenais sous mon bras gauche, et auquel s'agrippèrent aussi deux des matelots, tandis que les deux autres s'en allaient en avant, je me mis à nager vers le banc que les vagues qui brisaient dessus me faisaient apercevoir. Il était à peu près 4 h $\frac{1}{2}$  quand je "me suis mis en route", pensant arriver en peu de temps, mais c'était une erreur profonde, car je fus près d'une heure et demie avant d'atteindre le banc; en effet, la marée baissait et, comme à Zanzibar les marées sont très hautes il me fallait lutter contre le courant très fort qui tendait à m'emporter loin du banc. Enfin, j'arrivai et atterris; toutefois, il y avait encore un peu d'eau sur le banc et ce n'est que vers 7 h qu'il fut non pas à sec, puisqu'il était, comme on peut le penser; parfaitement humide, mais à nu; étant sans vêtement autre que ma chemise mouillée, je n'avais pas chaud et je creusai dans le sable humide avec mes mains une fosse où je m'étendis, me recouvrant avec le sable que j'en avais extrait, laissant les 4 noirs se débrouiller. Je dois avouer que ce n'était pas un coucher des plus confortables et je ne fermai point l'oeil, d'autant qu'assez fréquemment je poussais de grands cris et faisais des appels réitérés au cas où mes deux compagnons ayant réussi à retourner la chaloupe, fussent à ma recherche, comme ils me l'avaient promis. Mais la nuit passa et rien ne vint, et, avant le petit jour, dès 4 h du matin, la mer qui montait, commençait à couvrir le banc et il n'était plus question de rester dans mon tombeau, de sorte que, debout, je scrutais l'horizon et j'eus la joie de voir poindre assez près une petite pirogue avec un pêcheur, mais j'eus beau lui faire des signes et de tendres appels, il ne voulut "rien savoir" et s'en fut sans s'occuper de moi. Et la marée montait toujours j'avais de l'eau presque jusqu'aux genoux et je voyais le moment où il allait falloir reprendre mon mât et repartir à la nage, pour combien d'heures, hélas, mais heureusement apparut une grande pirogue montée par deux pêcheurs et, ceux-ci,

...

voyant et entendant mes appels désespérés, après une courte hésitation, s'approchèrent et je m'empressai de me glisser dans leur embarcation au fond de laquelle je m'étendis, me couvrant avec une natte qu'ils me donnèrent. Et vogue la galère! j'étais sauvé. Deux ou trois heures après, poussés par une bonne brise, nous avons atterri à la ville de Zanzibar.

Comme je n'avais pour tout vêtement que ma chemise, je n'étais pas désireux de traverser toute la ville pour gagner mon domicile et, comme précisément le gérant du consulat de France, M. JABLONSKY, (le consul était en France) avait sa demeure à quelques minutes de notre atterrissage, je m'y rendis, et, très aimablement, il mit sa garde-robe à ma disposition : donc, je pris une jaquette, un pantalon, des chaussettes, des pantoufles, et ainsi affublé, je me rendis de suite chez le consul anglais PLAYFAIR à qui j'avais hâte de raconter notre mésaventure et voir ce qu'il y aurait à faire pour secourir mes pauvres compagnons. Très aimablement, il m'offrit l'hospitalité jusqu'au retour de M. HILL. Mais voilà que, pendant que nous cherchions les voies et moyens d'envoyer au secours des naufragés, l'un d'eux arriva, marchant difficilement avec les jambes écartées et le corps couvert d'ampoules : c'était BISHOP. Il nous raconta qu'après mon départ ils avaient tenté en vain de redresser la chaloupe et qu'ils avaient passé une partie de la nuit à cheval sur la quille du bateau, fréquemment jetés à bas par les vagues, puis regagnant péniblement leur poste. Comme les courants très forts les portaient vers l'Afrique et qu'ils n'avaient aucune chance de se sauver s'ils s'abandonnaient au hasard, comme d'autre part HILL, très affaibli par la dysenterie, ne pouvait fournir l'effort nécessaire pour gagner Zanzibar, ils décidèrent que BISHOP tâcherait de gagner Zanzibar à la nage et qu'aussitôt arrivé, il prendrait une embarcation et reviendrait chercher HILL. Ainsi fut fait. Laissant donc son malheureux compagnon à cheval sur la quille de l'embarcation, il partit à la nage, emportant comme je l'avais fait une rame pour l'aider à se soutenir pendant sa traversée : parti vers les 8 h $\frac{1}{2}$  du matin, il était près de 4 heures quand il accosta dans le Sud de l'île de Zanzibar, ayant nagé environ 7 h $\frac{1}{2}$  et y trouva une pirogue qui l'amena à la ville en 3 heures. Il était à bout de forces et

j'étais en conférence avec le consul anglais prenant les mesures nécessaires pour aller à leur secours lorsqu'il nous arriva, plus mort que vif. Après les renseignements qu'il nous donna, nous hâtâmes l'envoi d'embarcation à la recherche de HILL. Le sultan de Zanzibar à qui nous avons fait part du drame, donna l'ordre au commandant de sa frégate (car il avait une frégate sur rade) d'envoyer ses embarcations à la recherche du pauvre naufragé et il fit tirer le canon de quart d'heure en quart d'heure afin de l'avertir dit-il qu'on s'occupait de lui et qu'il ne perdit pas courage. Nous, de notre côté, nous envoyâmes les embarcations des divers navires de commerce européens qui étaient sur rade. Cette flottille parcourut en vain la mer aux environs du lieu où avait eu lieu le naufrage, qu'elle ne quitta que lorsque la nuit fut venue. Hélas! le pauvre HILL était noyé!

Quelques jours plus tard, nous apprîmes qu'on avait trouvé, le 1er Janvier 1864, la chaloupe échouée sur la côte d'Afrique, en face de la pointe Sud de l'île de Zanzibar. BISHOP commença à se lever le dimanche 3 Janvier; quant à moi, j'en ai été quitte pour quelques contusions et quelques petites plaies jointes à une forte courbature. J'ai racheté les 4 esclaves qui m'avaient aidé à me sauver, ce qui me couta, pour les quatre, une vingtaine de livres sterling.

Je n'ai reçu aucune lettre de ma famille à Zanzibar en 1863 et j'en suis parti sans avoir de nouvelles; or six ans près, en Juillet 1869, lorsque je suis passé à Nosy-be, j'ai été bien étonné que la maison allemande OSWALD me remit un paquet de 15 lettres adressées par ma famille à Zanzibar et toutes datées de 1863 : étant arrivées après mon départ, on les avait acheminées sur un port quelconque de Madagascar au petit bonheur.

En Février 1864, le commandant de l'avisio le Licorne, Panon du Hazier et cinq autres officiers de ce bâtiment, qui étaient pour quelques jours sur la rade de Zanzibar, me demandaient d'arranger une chasse à l'hippopotame sur le continent africain et m'ont nommé le "général" de l'expédition. Nous en avons fait deux : dans l'une dont faisait partie DU HAZIER qui avait emmené 6 matelots, nous avons blessé trois hippopotames

...

qui ont teint de leur sang les eaux de Kingany : nous avons pris, en plus de nos carabines à balles à pointe d'acier, un pierrier et j'ai eu l'honneur de tirer 3 obus de 12. Nous avons tendu dans un des bras de la rivière une sène, un grand filet, et y ayant pris un hippopotame nous l'attirâmes doucement vers le rivage mais, quand il n'en fut plus qu'à 3 ou 4 mètres, il creva le filet, ce qui n'était pas pour nous étonner, et disparut. Un peu après, nous avons joui d'un beau coup d'oeil : les six matelots de la Licorne que nous avons emmenés, le sabre aux dents en travers de la bouche, se sont jetés à l'eau et ont nagé vers un hippopotame sur lequel nous avons tiré maints coups de fusil et qui était mourant et qu'ils voulaient achever, mais un autre, se dirigeait sur eux leur fit rebrousser chemin et regagner vite la terre, puis, sortant de l'eau, traversa un petit banc de sable qui était à sec et qui fermait momentanément ce bras d'eau, plongea et disparut. Il y en avait tant que nous dûmes cesser le feu faute de projectiles. Ainsi finit la première campagne.

Dans la seconde, nous avons tué deux dont nous avons ramené un à Zanzibar, à la traîne derrière notre boutre, le 12 Février 1864. J'en ai fait une photographie que j'ai envoyée à mon père.

Lorsque la chasse finie, nous regagnions l'embouchure du Kingany, en face de laquelle était ancré notre boutre, nous jugeâmes prudent, avant de nous réembarquer de décharger nos carabines et nous nous amusâmes à prendre pour cible quelques gros arbres qu'il y avait dans le bois bordant l'autre rive du fleuve, puis nous nous mîmes à déjeuner. Peu après, arriva une petite pirogue d'où descendirent deux nègres qui vinrent à nous, l'un d'eux nous montra sa poitrine qu'une balle tirée par l'un de nous (ces balles étaient à pointe d'acier pour la plupart) avait traversé de part en part : le trou était petit et il n'y avait pour ainsi dire pas de sang répandu, mais le chirurgien de la Licorne qui était de nos chasseurs, constata que la blessure était mortelle et qu'il n'y avait rien à faire sinon d'adoucir les derniers moments du malheureux qui, du reste, ne semblait pas trop souffrir.

...

Comme il paraissait desirer avoir sa part de notre repas, nous lui donnâmes ainsi qu'à son compagnon une ~~forte assiette~~ <sup>aussitôt</sup> de riz avec du curry de volaille, que tous deux dévoraient/avec un sensible plaisir. C'était une vraie malchance d'avoir atteint et mortellement ce malheureux qui était avec son compagnon le seul être vivant sur je ne sais combien de lieues carrées inhabitées : le seul petit village à plusieurs lieues à la ronde était en effet celui qui était à une petite distance de notre "salle à manger" du même côté de la rivière. Ces deux pauvres nègres étaient les esclaves <sup>ou</sup> d'un habitant de ce village qui vint se plaindre que nous eussions tué un <sup>ou</sup> ~~un~~ <sup>plutôt</sup>, car cela semblait lui être égal, réclamer le prix de la "marchandise" que nous lui prenions. Nous lui avons donné quelques piastres et il s'en est allé content.

Comme ma santé semblait s'être raffermie, je pensai à profiter de l'occasion pour visiter la côte orientale de l'Afrique, les îles Comores et la côte occidentale de Madagascar et je louai un boutre arabe de 80 tonneaux sur lequel je me proposais de vivre plusieurs mois, collectionnant moult animaux de toute espèce, terrestres et aériens aussi bien que marins. Je fis donc des provisions de toutes sortes pour 5 mois, et accompagné d'un domestique et deux aides, je partis. Malheureusement à 20 milles de Zanzibar, le boutre toucha un haut fond à marée basse et eut de fortes avaries et il a fallu douze jours pour le réparer. Pendant ce temps la fièvre dont je me croyais débarassé, me reprit et j'eus un très fort accès. Je dus alors renoncer à cette expédition, et, abandonnant toutes les provisions que j'avais faites, prendre passage à bord d'un aviso français qui toucha à cette époque à Zanzibar et qui allait à la Réunion.

J'arrivai à St Denis au milieu de 1864 et je descendis à l'hôtel où j'ai vécu quelques semaines avant de louer un "bungalow" pour être chez moi. Cet hôtel était bâti dans un jardin avec tonnelles et tables où se donnaient rendez-vous de nombreux créoles à l'heure des apéritifs (rhum, vermouth ou absinthe à la glace, vu que, par les hautes températures de ces pays tropicaux, après une journée de courses ou de travail, on est fort

altéré), quelques uns des membres du groupe jouaient aux dominos et celui qui perdait payait ce qu'avaient consommé les autres : nous avons généralement le Dr COQUEREL chirurgien de la marine à 3 galons et naturaliste distingué et d'autres notabilités de la Réunion, des directeurs de banque, des propriétaires de sucreries, etc.

Pendant que je logeais dans cet hôtel, j'habitais une chambre dans un petit pavillon qui était à l'entrée du jardin, chambre où j'ai eu une crise d'hématurie, maladie due à de petits animaux parasites qui, dit-on, s'incrustent dans la paroi interne de la vessie et qui y amènent une telle irritation et inflammation que dans les crises, on urine du sang, presque à toute minute avec des douleurs intolérables. Or, un matin, pendant que je me tordais sur mon lit de douleur, je vis tout à coup entrer dans ma chambre, dont la porte était entr'ouverte, un animal énorme, haut de 1m, qui est venu mettre son vilain mufle près de ma figure qu'il s'est mis à sentir. J'étais cependant habitué aux événements étranges et n'avait peur de rien, mais j'avoue que cette fois, je fus effrayé : cette énorme tête avec ses gros yeux fixés sur moi et sa formidable mâchoire garnie d'énormes crocs ne me disait rien qui vaille, et j'ai cru un instant, d'autant que j'étais très malade et sans force, que j'allais être dévoré tout vivant, mais heureusement est survenu un galant homme qui, entrant dans ma chambre, a pris l'animal par son collier et s'est excusé de l'avoir laissé pénétrer chez moi. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance du baron VON DER DECKEN, un noble et riche voyageur allemand qui se disposait à aller faire, à l'instar de Burton et de Speke un grand voyage scientifique en Afrique centrale et avec lequel je me suis lié. Cet animal qui m'avait fait quelque peu peur, était un de ces magnifiques chiens danois, qui sont des animaux de combat et que DECKEN emmenait en Afrique dans la pensée qu'ils pourraient lui être utiles dans les chasses aux lions qu'il comptait faire et qu'il a faites d'ailleurs.

Peu après, je "me suis mis dans mes meubles", c'est-à-dire que j'ai loué une de ces nombreuses petites maisons comprenant 3 ou 4 pièces et situées au milieu d'un petit jardin plein de plantes tropicales et de palmiers

avec une cuisine isolée. Je m'y suis installé, ayant pour me servir un mulâtre qui était mon domestique et mon cuisinier. On y est réellement fort bien. Comme il fait très chaud, on ne se fourre pas sous une couverture, ni même entre des draps, on revêt une chemise de nuit légère et un pyjama, un léger pantalon à coulisses, très large, en étoffe souple et on s'étend ainsi sur son lit et, si l'on a trop chaud on peut se faire éventer par un punkah qu'un Indien fait manœuvrer à l'aide d'une ficelle qu'il tire de la pièce voisine. Lorsqu'on se réveille le matin vers les 5 h $\frac{1}{2}$  ou 6 h, on se jette à bas du lit et on est assez convenablement vêtu pour aller prendre sous la varangue (la galerie qu'il y a en avant de l'habitation) le café qu'a préparé le domestique (café Bourbon, exquis, cela va sans dire).

J'avais en outre loué en haut de la montagne qui domine St Denis un petit cottage, entouré de manguiers, de bibassiers, de letchis, d'une véritable haie d'ananas et d'autres plantes tropicales où, à plusieurs centaines de mètres au dessus de la ville de St Denis, je respirai un air plus frais et plus pur et où j'ai soigné ma fâcheuse hématurie.

De temps en temps, je faisais d'intéressantes incursions dans les belles montagnes qui couvrent l'île; je suis allé successivement à Salazie, réputée pour ses eaux à l'égal de Vichy, à Cilaos, au Grand Brulé où les voleurs ont laissé leurs traces indélébiles comme l'indique son nom etc, chassant, herborisant, recueillant des échantillons de roches. Je n'ai naturellement pas manqué de visiter les plantations de cannes à sucre ainsi que les usines, et les plantations de café. Mais il est inutile d'insister sur les productions et l'aspect de cette île bien connue et si souvent décrite.

Me trouvant en bonne santé, avant de reprendre mon projet d'une expédition en Asie centrale, j'ai voulu profiter du voisinage de la Grande Ile de Madagascar, si pleine de souvenirs français, pour y aller faire une petite visite de curiosité. J'en parlais au directeur du Musée de St Denis, M. LANTZ, ancien préparateur du Jardin des Plantes de Paris, qui me manifesta le plus grand désir de m'y accompagner pendant l'excursion de six mois

que je comptais y faire. Seulement ni la Colonie, ni ses moyens personnels ne lui permettaient de faire la dépense de ce voyage. Peu importait! je lui offris de faire tous les frais de l'expédition et lui dis que nous partagerions nos collections par parts égales, mais toutefois que je me réservais les spécimens uniques pour les décrire et les donner au Muséum de Paris. Il accepta ma proposition avec plaisir et reconnaissance; j'allai donc trouver le baron DARRICAN, gouverneur de l'île de la Réunion, pour lui demander d'autoriser le directeur du Muséum de St Denis à faire ce voyage qui ne pouvait être que profitable à ce musée; il accorda de suite l'autorisation et me remercia de vouloir bien ainsi emmener LANTZ.

Nous fîmes dès lors de suite nos préparatifs pour profiter de la saison sèche et partîmes au printemps de 1865 à bord du premier bateau qui s'en allait à Tamatave. Notre projet était d'explorer la côte Est entre Tamatave et la baie d'Antongil et de pénétrer çà et là aussi loin que possible dans l'intérieur, dans les parties inexplorées (tentatives qui ont toujours été infructueuses), pensant ainsi trouver plus de nouveautés qu'en suivant la route, que je croyais à tort bien explorée et bien connue, de Tamatave à Tananarive.

Pendant cette excursion, c'est surtout à l'embouchure du Soamianina qui est un peu Sud de la Pointe à Larrée ainsi qu'à l'entrée de la baie d'Antongil que nous avons séjourné longtemps y faisant d'amples collections d'animaux de toutes sortes, mais en même temps nous renseignant sur le pays et faisant notre plan pour pénétrer dans l'intérieur, espérant, en chassant, nous avancer vers l'Ouest, petit à petit, en zigzagant. Mais nous comptions sans notre hôte, car le gouverneur de la province nous faisait surveiller et, dès que nous nous écartions un peu de la côte, deux ou trois officiers merina apparaissaient comme par hasard et nous remettaient dans la voie droite, que nous ne demandions cependant qu'à quitter. Après maintes tentations infructueuses aux environs de la Pointe à Larrée, nous gagnâmes la baie d'Antongil, qui dépendait d'un autre gouverneur, espérant être plus heureux. Mais hélas! il en fut tout de même et nous ne pûmes nous écarter de la côte.

Toutefois nous avons fait d'amples collections, surtout d'oiseaux. Mon compagnon, tout naturaliste qu'il était, avait une drôle de manière de comprendre l'histoire naturelle. Nous chassions naturellement tous les matins et les après-midis étaient consacrés à mettre en peau les mammifères et les oiseaux que nous venions de tuer. Or, tandis que je m'efforçais de fouiller les bois et les clairières et de chercher les animaux rares ou que je ne connaissais pas, LANTZ tuait tous les oiseaux qu'il rencontrait, peu lui importait qu'ils fussent de la même espèce; ce qu'il voulait, c'était de rapporter chaque matin au moins une douzaine de victimes, il lui fallait la quantité et non la qualité. Je me rappelle le désespoir qu'il a eu un certain matin parcequ'il avait trouvé un de ses oiseaux qu'il n'avait pu préparer la veille, à moitié mangé par un rat (car notre maison, ou plutôt notre hutte, comme toutes les cases malgaches, en était peuplée). Il a pris la bestiole avec colère, j'ai cru qu'il allait me la jeter à la figure parceque je riais, mais il s'est contenté de la jeter avec force par terre, en disant : "C'est bien la peine de se donner tant de mal et de courir tant de dangers pour perdre le fruit de son travail!". Or il avait déjà tué et mis en peau 25 ou 26 oiseaux de cette espèce, oiseaux d'ailleurs peu intéressants! Drôle de manière de faire des collections! En somme pendant les six mois de séjour sur la côte Est, LANTZ n'a pas tué et empaillé moins d'un millier d'oiseaux appartenant à 50 ou 60 espèces, tandis que je me suis contenté d'une centaine, mais dont quelques uns étaient nouveaux ou fort rares comme le Philepitta qu'on ne connaissait que par la figure qu'en a donnée BUFFON mais dont on ignorait la patrie.

Notre vie matérielle n'était pas des plus confortables; elle nous plaisait fort toutefois. Notre literie n'était pas compliquée ni encombrante : une simple toile cirée qu'on étendait sur le plancher ou le sol, un petit oreiller pour reposer la tête, et une couverture, qui n'était souvent pas utile, et c'était tout! en se levant, on enveloppait oreiller et couverture dans la toile cirée et le petit ballot était relegué dans un coin de la case ou bien chargé sur le dos d'un porteur lorsque l'on changeait de place.

...

Quant aux repas, ils n'étaient pas non plus compliqués : du riz et un curry de volaille ou soit de poisson, soit de bras de calmar, de poulpe aussi bien à midi qu'à six heures du soir, accompagné d'un bon verre quelquefois d'eau fraîche, le plus souvent de ranoampango. Nous avions bien une bouteille d'eau de vie, mais nous la considérons comme un réconfortant, un cordial, un remède et nous n'en usions que rarement, en cas de besoin. Toutefois, au moins à la fin des repas, nous prenions une tasse de ranoampango, d'"eau de riz brûlé", qui est une boisson chaude, ayant un petit goût agréable et saine, car ayant bouilli dans la marmite dont on a retiré le riz, mais qui a conservé contre sa paroi intérieure une mince couche de riz carbonisé, cette eau qui est souvent de l'eau stagnante, s'est purifiée et s'étant débarrassée des gaz délétères, s'est assainie.

A cette époque, à Madagascar il n'y avait pas d'état civil pour enregistrer les naissances, les mariages ou les décès; tout se passait comme au temps des patriarches dont nous parle la Bible, de sorte que, lorsqu'un étranger survenait dans un village, le chef s'empressait de lui offrir le gîte, un cadeau de vivres et lui amenait en plus les deux ou trois plus jolies filles de l'endroit, qui étaient à marier afin qu'il fit son choix et se mariât séance tenante, quitte à divorcer lorsqu'il quitterait l'endroit. Voyageurs et commerçants ont fréquemment fait à Madagascar de ces mariages temporaires : ils avaient ainsi, en même temps une femme soumise, une ménagère ou plutôt une servante obéissante et attentive, sinon habile, et même une maîtresse de langue malgache, mais ils étaient tenus de lui faire maints cadeaux ainsi qu'à leurs beaux parents momentanés.

Quoique je n'ai pu m'éloigner de la côte où j'ai été retenu sinon comme prisonnier, au moins comme suspect, côte que je croyais tout d'abord, mais bien à tort archi connue tout au moins au point de vue géographique puisque tant de Français y avaient fréquenté et séjourné depuis plus de deux siècles, je me suis vite convaincu que la carte en était à faire : en effet, j'ai constaté que les villages, les bouches des rivières, les montagnes, les forêts étaient mal marqués et mal dénommés ou même pas marqués

du tout, si bien que la petite carte que j'en ai dressée améliorerait nos connaissances géographiques sur cette côte.

Il en a été de même au point de vue de la population dont l'aspect physique et les moeurs ont été l'objet d'observation neuves et de constatations extrêmement intéressantes.

Quand arriva la mauvaise saison, la saison pluvieuse et fiévreuse, nous regagnâmes l'île de la Réunion où nous arrivâmes en Novembre 1865.

Ayant, pendant cette première visite, constaté qu'une région que je croyais dès longtemps connue, m'avait fourni maints renseignements intéressants et des animaux nouveaux, je me suis demandé si je ne ferais pas bien d'abandonner le projet, dont j'étais féru (et pourquoi? parcequ'il était dangereux et difficile) d'explorer le Tibet et de me consacrer à l'étude de Madagascar, pays auquel se rattachaient tant de souvenirs français; mais avant de prendre une décision définitive, je voulus encore aller jeter un coup d'oeil sur la côte du Sud-Ouest qui était encore moins connue que la côte Est.

Je m'embarquai le 6 Juin 1866, à bord du troi-mâts barque, l'Infatigable, navire de la maison GAVEAU, le premier de l'année qui allât à la côte Ouest de Madagascar et, le 10, nous jetions l'ancre dans la baie de Fort-Dauphin, où j'aperçus l'emplacement et les ruines de l'ancien fort français, mais, par suite d'une saute de vent imprevue, nous avons du regagner la pleine mer sans avoir pu les visiter, et nous mouillâmes le 11 devant le Cap Ste Marie : c'était la première année que des navires osaient s'aventurer à mouiller sur cette côte aride et inhospitalière. L'abord n'en est pas facile; la mer y étant généralement houleuse, on ne peut aborder d'ordinaire le rivage avec nos embarcations et on est obligé de se servir des lakampiaras, des pilotes à balancier qui calent peu et se maintiennent sur l'eau comme pourrait le faire un bouchon, quitte aux passagers de se cramponner de toutes leurs forces au rebord afin de ne pas être projetés

dans la mer pendant les soubresauts auxquels elle se livre, surtout près des rivages; nous avons vogué ainsi pendant près d'une heure, ayant maintes fois manqué chavirer, car, par prudence et aussi par nécessité, à cause du peu de fond qu'à la mer sur cette côte, notre navire avait mouillé loin de terre.

Tandis que sur toute la côte Ouest on ne rencontre que des pirogues à un seul balancier, dont nous parlerons plus loin, sur la côte Sud, notamment au Cap Ste Marie, les quelques-unes qu'on y trouve sont à deux balanciers et fort petites, car les arbres y sont rares et de petites dimensions.

Après avoir gravi les dunes qui bordent la mer nous avons trouvé un plateau désolé qui s'étend au loin, couvert d'une végétation toute rabougrie d'euphorbiacées et d'arbrisseaux épineux : pas un monticule, pas un arbre.

L'Androy, comme s'appelle ce pays, a pour roi TSIFANIHY, dont le village est à 20 km du cap Ste Marie et qui m'a donné l'hospitalité pendant mon séjour, j'ai passé plusieurs jours à chasser dans les environs. Cette région a une physionomie toute particulière : peu d'animaux et peu de plantes, mais est intéressante pour le naturaliste. Les habitants sont peu nombreux, clairsemés dans de petits villages ou plutôt dans des hameaux; chaque famille a sa plantation de nopals, de figuiers de Barbarie, comme nos paysans ont leur champ de blé : les figues du nopal sont, avec certains tubercules aqueux, la principale ressource des malheureux habitants de ces régions désolées, qui sont souvent privées d'eau pendant plusieurs mois de l'année et où les plantes ont du s'adapter au climat extraordinairement sec sous lequel elles vivent. Ce n'est que là où un sol moins sablonneux permet à quelques arbres de croître qu'ils mettent le feu pour défricher et établissent des plantations de maïs, de millet, d'antakà (sorte de haricot) et de citrouilles qui ne réussissent pas d'ailleurs tous les ans.

Ce n'est pas seulement la nourriture qui est précaire l'eau elle-même y est fort rare : pour la capter, les Antandroy sont obligés de creuser

en certains endroits convenables, des trous d'une profondeur de 2 à 3 pieds, où, par les suintements s'accumule chaque jour un peu d'eau, plus ou moins saumâtre et terreuse, qu'ils viennent de leurs villages y puiser calebasse par calebasse et qu'ils repartissent entre les humains et les boeufs pour lesquels ils ont un vrai culte. Quand ces trous sont taris, ce qui n'est pas rare, ils ont recours aux fruits des nopals qui, en même temps, leur servent à apaiser leur faim y joignant quelques poignées de gros millet arraché sur le pied, qu'ils avalent tout cru, comme le cheval mange son avoine : j'ai dû plusieurs fois me soumettre à ce régime.

A mon arrivée au village de TSIFANIHY, j'avais été assailli par une foule de princes et de princesses (quels princes! et quelles princesses!) qui étaient accourus souhaiter la bienvenue au Vazaha, à l'étranger, ce qui, en réalité, signifiait "mendier des cadeaux"; tandis que, rangés autour de moi, ils admiraient les couteaux, perles de verre, clous dorés et autres menus présents avec lesquels j'avais momentanément assouvi leur insatiable cupidité, je hasardai quelques questions sur les animaux du pays et j'appris d'eux qu'il y avait beaucoup de sifaka; on ne connaissait cet animal que par la description si brève de FLACOURT (en 1658) : "Sifak, quenuche blanche à chaperon tauné" et je ne doutai pas que ce fut une maque encore inconnue des naturalistes. Je partis de suite en chasse avec quelques "princes" et eus le bonheur de trouver et de tuer un beau mâle, que je reconnus de suite pour un Lémurien du genre Propithèque. Revenu à ma pauvre hutte, je me mis à enlever la peau de ce précieux animal, mais une cinquantaine d'indigènes, demi-nus, aux figures hideuses et aux corps couverts de plaies dégoûtantes armés de leurs fusils et de leurs sagayes, m'entourèrent et me reprochèrent d'avoir tué ce sifaka, animal sacré pour eux et de le dépouiller de sa peau. Je sentis le danger que me faisait courir ma conduite sacrilège, aussi, lorsqu'après un long palabre, ils revinrent me dire : "TSIFANIHY te pardonne d'avoir tué cet animal parceque tu ne connais pas nos coutumes, mais donne-nous le afin que nous l'enterrions", je satisfis en partie à leur demande, en leur abandonnant le corps, mais je gardai la peau (qui est aujourd'hui dans les galeries du Jardin des Plantes) et leur donnai quelques couteaux

et quelques perles de verre qui calmèrent leurs susceptibilités; ils enterrèrent religieusement le corps de la bête et plantèrent des feuilles de nopal pour protéger sa tombe.

Comme j'avais été averti que les Turnix ou cailles de Madagascar, étaient également un animal sacré, pour les Antandroy et qu'il m'importait peu d'en avoir de nouveaux spécimens, en ayant tué maintes fois sur la côte Nord-Est, je les ai respectés. Voici la raison pour laquelle les Antandroy leur ont voué un culte : Deux jeunes femmes étaient allées puiser de l'eau loin de leur village; deux jirika, voleurs de bétail et d'enfants qui étaient cachés près de la source, se précipitèrent sur ces femmes dont les cris ne pouvaient être entendus du village et les emmenèrent captives. A quelque distance de là, il leur fallut traverser un petit bois; deux cailles, en s'envolant presque sous leurs pieds, firent grand bruit, et les jirika effrayés, croyant que c'étaient les parents des jeunes femmes, qui avaient entendu leurs cris et qui accouraient, lâchèrent leur proie et s'enfuirent. A cette heureuse nouvelle, le chef de famille rendit grâce à Dieu et fit solennellement le voeu que lui, ses enfants et petits enfants nés et à naître respecteraient désormais l'oiseau auquel leurs parents avaient dû la vie.

Pendant que je chassais, le capitaine BELLANGER achetait force orseille, ce lichen tinctorial qui était alors très recherché et qu'ont presque complètement remplacé les produits chimiques, et, comme c'était la première année qu'on exploitait l'Androy, la récolte en a été fort belle et très fructueuse.

Nous sommes ensuite allés à Androka, à la baie des Masikoro (Machicora, comme disaient les cartes) et où était établi un traitant qui s'occupait surtout d'achat d'orseille : les Mahafaly (1) qui en sont les

...

---

(1) Le pays du S.O. de Madagascar qui s'appelait auparavant, parait-il, Ambondrombe, s'appelle aujourd'hui Mahafaly qui signifie "qui rend faly, tabou", ainsi que ses habitants. Ce nom lui a été donné, dit-on par un Arabe, Alim-bé, lorsque, comme nous le disons plus loin, le premier roi Maroserananà y est tombé malade et dont, d'après l'ordonnance du mpisi-kidy, du devin, du "médecin", vivre dans la retraite pour recouvrer la santé.

Les Mahafaly qui vivent près de la côte s'appellent Antanalana.

habitants et qui étaient alors complètement sauvages, se livraient fréquemment, par passe-temps et par cupidité, au pillage, de sorte que ce poste fut, peu après, abandonné, ne donnant pas, par suite de ces pillages, de bénéfices.

Nous partîmes ensuite pour la baie de St Augustin. Les rades de St Augustin et de Tuléar sont protégées contre la houle du large par des bancs de coraux qui les ferment du côté de la mer, ne laissant que deux passes, deux ouvertures. (en face des embouchures des deux rivières l'Onilahy et le Fiherenana), de sorte que, lorsqu'on est entré par l'une d'elles, on se trouve d'ordinaire comme dans un lac. La côte n'est pas très riante, car la végétation est loin d'y être exubérante, et, si le pays n'a pas l'aspect désertique de l'Androy, il ne donne pas l'idée d'une région tropicale.

Nous sommes entrés par la passe du Sud qui est en face de St Augustin, de l'Onilahy, et, voguant vers le Nord, nous avons jeté l'ancre devant Tuléar. Nous étions à peine mouillés que de nombreuses pirogues à balancier entouraient notre navire et qu'une foule de Sakalava, l'escaladant de toutes parts, envahit le pont, nous donnent force poignées de main au risque de nous démancher le bras et baragouinant des mots étrangers que je ne comprenais pas, car je savais encore fort peu de malgache, d'ailleurs paraissant tous de bons enfants, gais et serviables (mais que leur mine est trompeuse! nous n'avons pas été longtemps à le constater). Le traitant de la maison GAVEAU, César PEPIN, un aimable créole de l'île de la Réunion, arriva de suite à bord prendre des nouvelles et renseigner le capitaine sur le résultat de son commerce. Il m'offrit gracieusement l'hospitalité dans sa factorerie, hospitalité que j'acceptai naturellement vu qu'il n'y avait pas encore d'hôtel à Madagascar et à plus forte raison à Tuléar. En fait de vazaha (de blancs, plus ou moins métissés), il y en avait quatre, un pour chacune des trois maisons de la Réunion qui y possédait un comptoir, et un quatrième, Achille LEMERLE, qui, un beau jour, est venu y échouer et s'y est marié (comme les trois autres du reste) et qui, parlant malgache

sert d'interprète aux trois autres et représente jusqu'à un certain point dans cette ville le roi du pays, lequel réside une dizaine de lieues plus au Nord, non loin de Manombo.

Quoique Tuléar fut pour Madagascar et surtout pour la côte S.O. une ville importante, très importante même puisqu'elle comptait déjà alors plusieurs centaines d'habitants, les maisons étaient toutes petites ne comprenant qu'une seule pièce, vraies huttes de sauvages en roseaux et en feuillages. Seuls, les établissements des quatre vazaha avaient quelque importance : s'ils étaient construits avec les mêmes matériaux, ils comprenaient plusieurs pièces et les magasins où l'on serrait les marchandises tant de troc que celles à exporter (orseille, pois du Cap, tortues, etc...).

Les habitants de la baie de St Augustin comme ceux du reste de la plus grande partie de la côte Ouest, (jusqu'au Cap St André) sont des Vezo, des marins, des pêcheurs, vivant beaucoup sur la mer le long de la côte, tandis que les habitants de l'intérieur sont des Masikoro, des pasteurs, qui font d'ailleurs un peu de culture en même temps que de l'élevage.

Les Vezo dont les ancêtres sont d'ailleurs, comme ceux des Masikoro, venus de l'Extrême Orient, ont apporté de leur patrie primitive l'usage des lakampiaras, des pirogues à balancier, (à fanary). En quelques rares points, comme au Cap Ste Marie, on voit de ces pirogues à deux balanciers, mais, d'une manière générale, ce sont celles à un seul balancier qui sont en usage sur toute la côte Ouest et sur la côte Nord-Est. Très étroites, très fluettes et très longues, avec la peau l'avant très fin, lorsque leur grande voile carrée est gonflée par un vent arrière ou de trois quarts, elles filent avec une rapidité extrême, à une vitesse de 8 à 10 milles à l'heure. Quand le vent vient de côté, pour empêcher qu'elles ne chavirent, celui des deux Vezo, des deux matelots, qui d'ordinaire se tient à l'avant, inspectant l'horizon à l'affût de quelque gibier marin, tortue, cétacé ou autre tandis que le second, assis à l'arrière gouverne à la pagaie, monte sur le balancier, sur lequel il se tient, tantôt debout, tantôt accroupi, en s'appuyant sur l'une des cordes qui maintiennent la voile et faisant

contre-poids au vent qui, pesant sur la voile tend à faire chavirer l'embarcation. Cette manoeuvre hardie et élégante, ne suffit pas toujours à empêcher l'accident de se produire, et on en est alors quitte pour prendre un bain et nager autour de la pirogue, jusqu'à ce que les deux matelots, pesant sur le fanary, le balancier, si c'est lui qui est en l'air ou sur le bord de la pirogue, si le fanary est sous l'eau, la fassent basculer et la remettent sur son "séant". Puis, l'un d'eux, montant dans la pirogue la vide peu à peu avec une calebasse jusqu'à ce que son compagnon puisse à son tour y rentrer, sans avoir à craindre de la voir enfoncer et l'aider, après quoi les passagers, qui ont nagé pendant ce temps tout autour s'y réintègrent. La navigation à bord de ces fines embarcations est fort agréable et me rappelait mes chevauchées d'antan sur des purs-sangs; j'ai beaucoup usé de ces pirogues et ai fait avec elles de longs voyages le long des côtes S.O et O, toujours avec plaisir, malgré quelques bains.

Une fois débarqué et installé à Tuléar, je me suis enquis de suite de serviteurs pour m'accompagner dans les excursions et voyages que je projetais et j'ai arrêté un Betsimisaraka, un Makoa et un Mahafaly.

Le Betsimisaraka, Karavato, que les Antanosy nommaient Rainihova (litt. : le père de Hova (nom de son fils)) un vrai Melanésien d'aspect, avait échoué chez les Antanosy émigrés où il était un notable, ayant en l'honneur insigne d'être choisi par le prince RABEFANETI dont j'aurai l'occasion de parler plus loin, pour être l'heureux mari d'une de ses femmes dont il ne voulait plus. Il avait été quelques temps matelot à bord de navires de l'île de la Réunion, de sorte qu'il parlait assez bien le Français ou plutôt le patois créole : aussi l'ai-je élevé au rang de "commandeur" de mes gens.

Le Makoa, ou Cafre, Boezà qui avait les cheveux courts et crépus (et non pas longs et crépés comme la plupart des Malgaches), était un ancien esclave africain affranchi, qui portait sur sa figure les tatouages caractéristiques de sa tribu; j'en ai fait mon domestique et mon chasseur.

Quant au Mahafaly FANIA, qui avait la peau rougeâtre et les cheveux droits, et qui avait, comme beaucoup de ses compatriotes du Sud, du sang arabe ou indien, c'était mon cuisinier, non pas certes un Vatel, mais il faisait bien cuire mon riz, comme je l'aimais ritrà (sec, à l'indienne) et non pas sosoa (en bouillie) et préparait bien le "carry" de poulet que je mangeais d'ordinaire avec le riz.

Je fis naturellement de nombreuses excursions tout autour de Tuléar, chassant et recueillant maints animaux; j'ai escaladé la montagne dite "La Table" à cause de sa conformation et où j'ai recueilli quelques fossiles qui m'ont permis de fixer la constitution géologique de cette partie de Madagascar; je suis allé à l'embouchure de St Augustin et j'ai poussé jusqu'à Salarà, où était au XVIIème siècle l'établissement anglais qui a si mal réussi. J'ai profité des basses marées pour scruter les immenses bancs de coraux qui ferment les baies de St Augustin et de Tuléar : ces bancs, dont les basses mers laissent la surface presque à sec, sont peuplés de toutes sortes d'animaux dont on suit facilement les allées et venues et qu'on peut appréhender aisément; c'est un vrai plaisir de voir tout ce peuple aquatique aller, venir, se battre, s'entre-dévorer même! J'y ai recueilli de nombreux poissons, crustacés, mollusques, zoophytes... etc quelques uns nouveaux pour la science, beaucoup d'intéressants, que je m'empressais de plonger dans une grande boîte de cuivre pleine d'alcool, qui m'accompagnait dans mes randonnées.

Après ces pêches faites toujours à basse mer, je prenais mon fusil et, suivi de mon fidèle chasseur Boezà, j'allais à la recherche des animaux terrestres : petits mammifères, oiseaux aux plumages divers, reptiles, insectes... et je prenais tous ceux que je trouvais et qui, la plupart, étaient différents de ceux que j'avais vus sur la côte Est n'oubliant pas de cueillir les rameaux fleuris des plantes et de ramasser chemin faisant les fragments de roches que je rencontrais dans mes randonnées. Mais je ne me contentais pas de ce que je récoltais moi-même : j'ai fait appel pour les grands animaux surtout aux indigènes qui m'apportaient des spécimens,

tantôt fort intéressants, tantôt sans valeur, mais que je prenais tous, les uns comme les autres, contre paiement bien entendu, pour ne pas les décourager : souvent ils m'apportaient 20, 30 individus de la même espèce, quand 2 ou 3 eussent suffi, je les prenais tout de même, car, voyant les traitants acheter toute l'orseille, tous les pois du Cap, toutes les tomates etc... qu'on leur apportait et en demander encore, ils ne voulaient pas admettre que, moi aussi je ne pris pas tous les individus qu'ils m'apportaient, et je le faisais. J'ai trouvé dans ce voyage de nombreux animaux et de nombreux végétaux nouveaux.

Quand les chefs et les notables de l'endroit venaient me faire visite, ce qui n'était, hélas! que trop fréquent, car ils sont curieux et indiscrets, je tirais parti de leur présence en les interrogeant sur leurs mœurs, sur leur histoire ainsi que sur le pays et ses productions, et je me documentais ainsi d'une façon intéressante.

Je dois dire que le Malgache, d'ordinaire, ne manifeste pas ses sentiments : toute démonstration lui semble inutile, mais cette "passivité" extérieure n'implique nullement l'insensibilité, l'absence de sentiments profonds. Ils ont, comme nous, moins affinés, mais tout aussi violents, des sentiments d'amour, d'amitié ou de haine, mais à quoi bon les manifester jusqu'au moment où ils peuvent les assouvir; ils ne font pas plus part de leurs pensées à leurs ennemis qu'à leurs amis, sinon quand ils peuvent agir. Il faut ajouter, que s'ils ne sont pas indifférents, ils sont fatalistes. D'ailleurs, dans mes voyages, je n'ai pas souvent vu d'homme mécontent de son sort, à part quelques esclaves maltraités ou quelque chef qui veut en supplanter un autre, nul n'est honteux de sa situation.

Pendant que j'étais à Tuléar, arriva un autre navire, venant de l'île de la Réunion, qui amenait à son bord une cinquantaine d'engagés antanosy qui, ayant fini leur temps d'engagement, 10 ans, regagnaient non plus leur pays, l'Anosy (ou Fort-Dauphin), mais Salobé, ville située à environ 120 km à l'Est de l'embouchure de St Augustin; car, les Merina s'étant emparés de Fort-Dauphin, leur roi, battu et pas content, l'avait

quitté avec une grande partie de son peuple et s'en était venu à travers la région Sud de Madagascar jusque sur les bords du St Augustin où il s'était installé à environ 300 km au N.O. de Fort-Dauphin, en un point qu'il a nommé Salobé, le même nom qu'avait sa résidence dans l'Anosy. Ces pauvres gens qui en réalité, avaient été vendus comme esclaves par leurs maîtres, mais qui, l'esclavage étant aboli chez nous, avaient été introduits à l'île de la Réunion comme "engagés" comme travailleurs ayant signé avec leurs employeurs un contrat de 10 ans, leur temps fini, s'étaient vus obligés de venir à St Augustin pour rejoindre leurs compatriotes.

C'était une bonne occasion pour pénétrer dans l'intérieur du pays qui était rien moins que sûr. Je m'entendis donc avec un de ces "ex-engagés" et fis de suite mes préparatifs pour partir avec eux, d'autant que, comme leurs paquets n'étaient ni volumineux ni pesants, ils consentirent à se charger des miens moyennant une honnête rétribution et aussi parce que j'emmenais une petite escorte armée de fusils qui les assurait contre le pillage possible et même probable auquel, sans armes, ils auraient été exposés de la part des Mahafaly dont on longeait le pays et qui vivaient surtout de rapines et de vols.

Le grand roi Antanosy qui avait fui Fort-Dauphin était ZAOMANERY; j'avais eu occasion de faire la connaissance de son petit-fils et héritier BEFANERY, qui était venu quelque temps auparavant avec un certain nombre de ses sujets pour échanger du riz avec les traitants créoles contre de la poudre, des balles, des pierres à fusil et de la toile et je l'avais averti de ma venue probable dont il avait paru satisfait, de sorte que j'avais toute raison de penser que ce petit voyage se ferait dans de bonnes conditions. Nous avons mis six jours pour arriver à Saloavaratra, le village de BEFANERY. Nous suivons d'abord le lit de la rivière pendant 15 km puis entrons dans les bois et après une 30e de kilomètres sans eau, nous arrivons à une source souterraine ou plutôt à un puits où nous nous arrêtons pour déjeuner, mais pendant qu'on cuisait le repas, une des femmes antanosy qui nous accompagnait et qui, quoique enceinte à pleine ceinture, avait

voulu nous accompagner et avait vaillamment accompli l'étape de la matinée, fut prise de douleurs et, s'étant retirée à quelques pas de nous derrière un buisson, mit au monde une jolie petite fille. Je jugeai qu'il était humain de ne pas la forcer à reprendre le voyage après le déjeuner, de sorte que je décidai que nous ne repartirions que le lendemain matin. Mais le jour où avait lieu la naissance de ce pauvre petit être était un jour fady pour la famille de sa mère, c'est-à-dire que, d'après l'usage de ses ancêtres, elle ne devait pas l'élever, sous peine qu'il arrivât de grands malheurs à elle et à ses parents; aussi s'empressa-t-elle de la porter derrière un autre buisson, à quelque distance, l'abandonnant à la voracité des fauves ou des fourmis, à moins que quelqu'un ne voulut bien charitablement s'en charger et l'adopter. Je m'entremis pour qu'une autre femme de notre convoi voulut bien le prendre, ce que j'obtins facilement moyennant un cadeau de quelques brasses de toile, de divers colifichets et d'une pièce d'or de 20 francs, mais ce n'était pas tout, car, comme la mère ne pouvait l'allaiter par suite du fady, du tabou, et qu'aucune autre femme n'était capable de remplir le rôle indispensable de nourrice, je fis avec de l'eau et de la farine, dont j'avais par hasard dans mes bagages, une petite boisson que le pauvre baby huma avec plaisir en attendant qu'il arrivât à un village où il put avoir du lait : j'ai revu cet enfant quelque temps après et il était superbe.

Le lendemain matin, nous partîmes et arrivâmes enfin au bord de l'Onilahy, à Lanjarivo, après un long trajet d'une trentaine de kilomètres et pûmes nous désaltérer à souhait. Une autre journée de marche nous mena chez notre ami le prince BEFANERY, d'où, enfin, le jour suivant, nous allâmes, après 5 heures de voyage, chez le roi ZAOMANERY qui nous fit, comme son petit-fils, un excellent accueil; mais, tandis que je me prelassais à côté du roi, sur la même natte, tous mes compagnons de voyage, hommes et femmes, venaient, à tour de rôle, s'agenouiller à ses pieds et, prenant le droit dans leurs mains, le posaient sur leur tête, puis lechaient la plante. Une des femmes qui vint faire ce salut et qui portait suivant l'habitude

...

des mères malgaches son enfant sur le dos fut violemment apostrophé par le roi qui ordonna à l'un des hommes de son entourage d'aller prendre cet enfant et de le tuer, ce qui fut fait de suite, sans que j'aie pu me rendre compte sur le moment de ce qui se passait. Cet enfant était une peu hydrocephale et, d'après leurs idées un monstre qu'il fallait faire disparaître.

Salobé est une assez grande ville dont les maisons en bois, rameaux et herbe, ne diffèrent guère de celles des autres villes malgaches. Tout autour, comme autour des nombreux villages que les Antanosy ont construits sur les bords du haut Onilahy et de ses affluents, le Tahezà, etc, il y a des rizières bien cultivées, mais je parlerai plus en détail de ce pays en racontant mon second voyage.

Il n'y a pas d'êtres plus intéressés que les Malgaches. Quand on voyage dans le Sud ou dans l'Ouest, où il y a une foule de roitelets, il faut leur faire visite, recevoir un boeuf et nombre de volailles, dont on n'a que faire avec l'obligation de leur rendre en "marchandises" ou en argent une valeur très supérieure à celle du don. Dans ce premier voyage chez les Antanosy émigrés, qui a duré une quinzaine de jours, j'ai reçu 8 boeufs et 400 volailles et malgré mes protestations, les rois ont tenu à me faire escorter par 12 grands chefs et plus de 100 esclaves, auxquels à mon arrivée à St Augustin, j'ai dû faire des cadeaux : ci, pour 15 jours, une dépense de plus de 800 francs.

Je suis revenu à St Augustin et à Tuléar par la route que j'avais suivie à l'aller.

À la suite de ces visites préliminaires, je me suis rendu compte qu'il y avait un intérêt réel à observer les animaux et les plantes de Madagascar au double point de vue de l'histoire naturelle et de la géographie du globe terrestre dans les temps anciens et un non moins grand à en étudier la géographie actuelle ainsi que ses habitants dans leur origine, dans leur histoire et dans leur état actuel.

Il y a en effet, à Madagascar, /ce qu'on ignorait/ trois régions bien distinctes par leur aspect physique, leur constitution géologique et leur climat et les conditions très dissemblables qu'elles offrent aux plantes dont elles modifient complètement la végétation : la chaîne littorale à son versant oriental abondamment arrosé et revêtu d'une verdure épaisse et luxuriante; dans le massif central qui lui succède, le paysage n'a aucun charme, car il y a peu de variété dans l'aspect des collines couvertes d'herbe et des montagnes dont on aperçoit de tous les côtés une étendue illimitée et dont le sol argileux, semblable pendant les longs mois de sécheresse à une aide battue, est d'ordinaire impropre à toute végétation vigoureuse; les rares vallons et les quelques marais qu'à force de travail les indigènes ont transformés en rizières en rompent seuls la monotonie ; les terres basses du Sud et de l'Ouest d'où émerge le massif montagneux central et qui sont ou sablonneuses ou calcaires, ont aussi leur flore spéciale, plus variée et plus arborescente que celle des hautes terres du Centre, mais moins abondante que celle de la région orientale.

Aussi convaincu qu'il y avait d'intéressantes études et de belles découvertes à faire à Madagascar, j'ai jugé qu'il était préférable que j'on fisse l'exploration scientifique plutôt que d'entreprendre le voyage au Thibet et en Asie centrale que j'avais projeté. Je me décidai donc à retourner en France pour me procurer les instruments de géodésie expéditive (nécessaires pour faire la carte du pays) ainsi que ceux de magnétisme et de météorologie dont j'avais absolument besoin pour mener à bien l'oeuvre que je voulais entreprendre et en même temps me documenter auprès des professeurs du Muséum au sujet des collections d'histoire naturelle utiles à y faire.

Je partis donc de l'île de la Réunion pour la France en Avril 1867, et je profitai de ce voyage pour tacher d'introduire et d'acclimater en Algérie, d'une part un oiseau éminemment utile dans les pays, comme l'Afrique du Nord, où les nuées de sauterelles (ou plutôt criquets) ravagent périodiquement et affament des régions entières, ainsi que, d'autre part,

les Gouramys, poissons faciles à élever, et un certain nombre de plantes utiles. Le martin triste (Acridotheres tristis) qui a été importé à l'île Bourbon par POIVRE (?) au XVIIIème siècle, est une espèce d'étourneau très friand non seulement de sauterelles, mais de leurs oeufs, de sorte qu'ils débarrassent rapidement de ces insectes éminemment nuisibles les pays qu'ils ravagent. Aussi en ai-je ramassé 100 que j'ai gardés un mois en cage afin de les habituer à la captivité ainsi qu'à manger de la viande crue coupée en tous petits filaments ayant l'aspect de vers, car je ne pouvais leur fournir à bord, pendant la longue traversée de St Denis à Marseille, les insectes dont ils se nourrissent. Quand je suis arrivé à Marseille à la fin de Mai 1867, il n'en restait plus que 10, beaucoup étant morts malgré les soins dont nous les entourions, moi aussi bien que les officiers et les matelots du paquebot, et plusieurs s'étant échappés pendant que nous traversions le Canal de Suez parceque, par malchance, la porte d'une des deux cages où ils étaient renfermés s'étant ouverte, les oiseaux qu'elle contenait s'envolèrent, se perchèrent d'abord sur les mâts du steamer, puis prirent leur vol vers la terre et allèrent se poser sur les branches d'un arbre qui se trouvait sur le bord, d'où ils nous narguèrent.

L'Empereur Napoléon III, à qui mon frère, alors auditeur au Conseil d'Etat, était quelquefois chargé de porter le courrier gouvernemental lorsqu'il villégiaturait à Biarritz, et qui, dans ce cas, le gardait à diner en petit comité, ayant appris par lui mon récent retour en France avec ma cargaison de martins, de gouramis, et autres bêtes, s'intéressa tout particulièrement à ma tentative d'introduction en Algérie de ces oiseaux destructeurs de sauterelles. Mon frère m'ayant raconté cette conversation je m'empressai d'écrire à l'Empereur une lettre où je lui racontais l'heureux résultat de l'introduction des Martins à l'île Bourbon qui, auparavant, était souvent ravagée par les sauterelles et lui disais que ce succès m'avait engagé à tenter un essai en Algérie, que les oiseaux que j'avais introduits, il y avait quatre mois, étaient bien acclimatés et que, si sa Majesté jugeait l'entreprise utile, je mettrais mon expérience à sa disposition.

...

L'Empereur en refera aux Ministères de la Guerre et de la Marine ainsi qu'au gouverneur de l'Algérie, M. le Maréchal Duc DE MAGENTA.

Au moment où j'allais quitter la France pour retourner à la Réunion, je fus invité à me rendre à la direction des Colonies et le directeur, M. ZAEPFTEL, convint avec moi d'écrire officiellement au gouverneur de l'île de la Réunion au contre amiral DUPRE, à ce sujet, lui exposant le désir de l'Empereur et du gouverneur de l'Algérie et l'avertissant que je m'entendrais avec lui à ce sujet. En effet, parti le 7 Novembre de France, je me suis occupé activement de cette question et nous avons fait un envoi de 60 martins dont 15 seulement arrivèrent vivants : malheureusement, quand je fus parti pour Madagascar, personne ne s'en occupa plus et la tentative d'acclimatation qui cependant avait montré qu'on pouvait réussir, en resta là. J'ai eu une grande médaille d'or de la Société d'acclimatation pour cette introduction.

Quant aux 100 jeunes "gouramys" poissons qui se domestiquent facilement et sont fort appréciés à l'île de la Réunion où on les a importés de l'Extrême-Orient, il n'en est arrivé que 10 vivants en Algérie et je ne sais ce qu'ils sont devenus, le jardin d'Acclimatation ayant eu des avatars fâcheux aussi bien pour les animaux que pour les plantes qui y ont été introduits.

Car, comme je l'ai dit plus haut, j'ai tenté d'acclimater en Algérie diverses plantes utiles des îles Mascareignes dont j'ai rapporté des plantes dans deux serres portatives : deux espèces de palmistes ou aréquiers, l'un à tronc lisse, Areca alba, venant dans les bas de ces îles, l'autre à tronc hérissé de fortes et longues épines, Areca rubra, venant à une altitude supérieure à 1.000 mètres, palmistes non seulement appréciés au point de vue ornemental, mais aussi comme fournissant le "chou palmiste", bourgeon terminal qui se mange cuit comme légume ou cru comme salade et qui, sous ces deux formes, est un manger des plus fins et des plus délicats; des pieds de faham, orchidée qui sert à faire des infusions parfumées, stomachiques; des manguiers (var. Auguste, variété la plus estimée), dont le

le fruit, dit-on dans l'Inde, a fait pecher Eve et Adam dans le paradis (d'autres prétendent que c'est la banane); deux jolies espèces de bambous; des letchis, sans compter de nombreuses graines, surtout d'aréquiers : j'avais mis, dans l'une des deux caisses, en fer blanc où se trouvait une partie de ces graines, un flacon qui contenait de petits mammifères dans l'alcool; malheureusement, ce flacon se brisa de sorte que, lorsque j'ouvris la caisse en France, je trouvai les graines tout imprégnées d'alcool. Je les croyais perdues; toutefois, mon père les planta dans la serre tempérée qu'il avait dans son domaine de Fleury-Mérogis en même temps que celles qui étaient contenues dans l'autre caisse et qui étaient en parfait état. Quel ne fut pas son étonnement, quand, six semaines après, il vit sortir de terre de belles petites pousses, tandis que les graines saines n'ont produit leur plantule qu'après une année révolue. L'alcool avait amolli le pericarpe qui est si dur dans ces graines et permis au germe de se développer beaucoup plus tôt qu'il n'est normal. En Avril 1868, mon père possédait 500 plants de ces palmistes (semis dans le courant de l'été de 1867) hauts de 30 centimètres dont il a donné 100 au Jardin d'acclimatation et 100 à divers.

Dans ce même voyage, j'ai rapporté plusieurs makis vivants que j'ai donnés au Jardin d'Acclimatation, dont mon père était un des administrateurs, ainsi qu'un sanglier vivant, d'espèce nouvelle que j'ai décrit sous le nom de Choeropotamus Edwardi, et que j'ai donné à la Ménagerie du Jardin des Plantes (1).

---

(1) "Le 12 Novembre 1867, MM. DUMERIL, MILNE-EDWARDS et LACAZE DIDHIEU ont proposé à l'assemblée des professeurs du M. d'H.N. d'accorder le titre de correspondant du Museum à M. Alfred GRANDIDIER qui a donné des collections très importantes provenant de Madagascar où il retourne pour se livrer à de nouvelles recherches sur la faune de cette intéressante contrée.

Le 17 Novembre, on procède à la nomination d'un correspondant; M. A. GRANDIDIER réunit l'unanimité des suffrages". Procès-verbaux de l'Assemblée des professeurs du Museum.

2<sup>e</sup> VOYAGE A MADAGASCAR

J'ai quitté Marseille le 9 Novembre 1867 en route pour la Réunion où je suis arrivé le 3 Décembre apportant les instruments nécessaires pour mes travaux topographiques à Madagascar (theodolite, sextant, magnétomètre de Gauss, baromètres, thermomètres à max et à mini, psychromètres, etc...) ainsi que pour mes études d'histoire naturelle et les collections dans tous les règnes, sans oublier les instruments pour les mensurations anthropologiques etc.. de sorte que je pouvais, dès lors, explorer sérieusement et scientifiquement Madagascar que je pensais être une mine de découvertes pour moi et qui, en effet l'a été.

Je fus six mois sans trouver un navire à destination de la côte Ouest. Enfin, le 25 Mai 1868, le trois mâts barque l'Infatigable partit pour la baie de St Augustin et je m'enpressai de prendre passage à bord, le navire devait partir à la fin d'Avril, mais un cyclone survint qui le força à dériver et son départ fut retardé jusqu'au 20 Mai; mais, tandis qu'on levait l'ancre, l'écubier cassa et il fallut en faire couler un autre, d'où un retard de 5 jours, si bien que nous ne quittâmes la rade de St Denis que le 25.

En route, nous devions déposer un traitant, M. COLOMBEL, sur la côte Sud-Est, à l'embouchure de l'Iavibola à Imatio (24°10' lat) où nous sommes arrivés après une traversée de neuf jours par un très mauvais temps. Les rares marins qui fréquentent ces côtes ne tiennent pas à faire connaître urbi et orbi les points où ils font des affaires de sorte que la position de ces points n'était pas marquée ou était mal marquée sur les cartes que l'on possédait alors : c'était le cas de l'Iavibola et notre capitaine qui y venait pour la première fois, était assez perplexe. Le 1er Juin, étant à midi par 23°31' de latitude et voyant quelque temps après une embouchure de rivière, il se crut arrivé et, le vent étant tombé, il jeta l'ancre par 16 brasses à 2 milles 1/2 de terre, en réalité en pleine mer qui, dans ces

...

parages, bat toujours en côte. Le lendemain, le vent étant contraire, nous dûmes rester au mouillage. Une pirogue montée par six Malgaches vint de la part du roi MAMAKIANDRO chercher des nouvelles, et nous fûmes très étonnés d'apprendre que la rivière en vue était le Manambondro (par conséquent par 23°47' de lat.) et non pas, comme nous le croyions le Sandraviny (par 24°4' lat) qui est à une petite distance d'Iavibola. Force nous fut dès lors de reconnaître que la carte était erronée, et, repartis le 3 au matin avec une très faible brise, nous eûmes de la peine à arriver en vue d'Iavibola, qui est facile à reconnaître à cause de deux collines allongées qui ont assez bien l'aspect de deux animaux couchés et se regardant et sur le sommet tabulaire desquelles se trouvent les ruines des deux forts merina qui ont été détruits récemment par les Antimanambondro et où sont épars les ossements des soldats hova massacrés lors de cette révolte.

L'Iavibola est une belle rivière dont l'embouchure est étroite et obstruée par des amas de rochers contre lesquels la mer brise toujours avec fureur; quand nous avons passé la barre, la houle était très forte, les vagues s'élevaient à une grande hauteur, déferlant tout autour de nous : le spectacle était imposant et même assez inquiétant. Nous sommes toutefois arrivés à la franchir sans que les lames déferlaient sur nous et, de suite, nous nous sommes trouvés en eau calme, entourés de vakoas et de ravenales, et ayant devant nous à une petite distance une chaîne de montagnes abruptes. A l'entrée de la rivière, il y a une grande roche où ont lieu les ordalies, au lever de jour, dès que quelqu'un est accusé ou même simplement soupçonné d'un crime, d'un vol, surtout de sorcellerie, on le fait passer de gré ou de force sur cette roche qui est mouillée et couverte d'une petite mousse, par conséquent très glissante, et sur laquelle déferlent presque toujours de grosses vagues; dans ces conditions, il est rare qu'un inculpé en réchappe. Quand l'individu n'est accusé que de vol, d'adultère, en somme d'un petit méfait, il en est quitte, s'il est déclaré coupable, pour une amende; mais s'il est accusé de sorcellerie, on le sagaye séance tenante : l'inculpé vient au lieu de l'épreuve escorté de ses parents et amis; s'il tombe, ceux-ci l'abandonnent aussitôt et les assistants, se jetant de suite

sur lui, le conduisent à quelques pas de la rivière, au pied d'un petit monticule de sable où on le sagaye, et, après avoir entouré son cadavre de fagots, on le brûle. Plusieurs fois, chaque année, des malheureux, accusés de sorcellerie, sont ainsi mis à mort; quelques semaines avant mon passage, l'un d'eux, quoique percé de cinq coups de sagaye, réussit à s'enfuir malgré ses horribles blessures d'où s'écoulaient des flots de sang, mais poursuivi par la meute des sauvages, hommes, femmes, enfants, hurlant et brandissant leurs armes, il finit par être rattrapé et achevé au milieu des clameurs de joie. Si le "criminel" est un esclave, on ne le sagaye pas on lui casse la tête à coups de pilon, de ces gros pilons de bois de plus de 1m de long dont les Malgaches se servent pour piler le riz. A quelques lieues plus au Nord, à Manambondro, où nous avons tout d'abord ancré, l'ordalie, le jugement de Dieu a lieu autrement : on fait traverser à l'accusé un lac plein de crocodiles qui ont pour mission de dévorer les coupables et de laissez passer indemnes les innocents.

A l'exception des établissements des traitants créoles, il n'y a pas de maisons au bord de la mer; il faut aller à une lieue environ dans l'intérieur pour trouver un village, le tanambé, le grand village du roi, ANDRIAMISIRY, mais il n'y a pas de cultures; les rizières et les champs de patates sont à 2 ou 3 lieues plus loin au pied des montagnes, dans de petits vallons qu'arrosent des cours d'eau.

Quand nous avons débarqué au pied du coteau sur lequel est bâti le village royal, une centaine d'Antavaratsa, hommes, femmes et enfants nous ont entourés en criant, en vociférant, courant pour nous dépasser, puis s'arrêtant et se retournant pour nous regarder et voir nos figures si extraordinaires pour eux, car, dans toute leur vie, ils n'avaient pas vu plus de 5 à 6 "Blancs". Le type de ces indigènes est loin d'être beau et leur coutume ne les embellit pas; car si quelques "personnages" portent des lambas ou pagnes (dont le blanc, du reste, est depuis longtemps passé au gris et même au noir), la plupart n'ont, hommes comme femmes, qu'une natte grossière, cousue en forme de cylindre ou de manchon dans laquelle ils

entrent comme dans une chemise et qui est généralement fort sale : lorsqu'ils s'accroupissent ou s'assoient, ils rentrent d'ordinaire leurs bras et on ne voit que la tête qui semble sortir d'un tonneau.

Hommes et femmes ont, comme presque tous les Malgaches, l'habitude de chiquer, de mâcher du tabac, mais tandis que la plupart des gens qui se livrent à cette pratique, conservent la chique sous la langue ou au moins entre la lèvre inférieure et les dents, de sorte qu'on ne la voie pas, ils l'appliquent sur la gencive et les incisives supérieures et ils ne manquent jamais l'occasion en parlant ou en riant, de montrer le mortier d'un vert sale qui les recouvre et qui y est nuit et jour, car dès qu'une chique a cessé de plaire généralement après une demi-journée, une autre prend de suite sa place.

Quand nous sommes arrivés au village du roi, il était à la chasse au sanglier, par sport, car cet animal est considéré comme impur dans le Sud-Est et personne n'en mange la chair. Nous avons attendu son retour, et, après avoir causé avec lui, nous sommes retournés à la côte pour regagner le navire, mais la passe était encore plus mauvaise que la veille; vagues sur vagues déferlaient de tous côtés; nous avons du passer la nuit sur le sable de la plage, enveloppés dans la voile du canot. Le lendemain matin, nous avons tenté de sortir, mais, après avoir lutté contre les lames pendant 10 minutes, la mer devenant de plus en plus grosse, force nous fut de rentrer dans la rivière.

Le roi apprenant que nous étions retenus par le mauvais temps, vint nous voir et manda son sorcier pour qu'il conjurât la fureur des flots : un boeuf fut tué et, après une invocation, du sable imprégné de son sang fut jeté à l'embouchure de la rivière; puis, quelques morceaux de bois ramassés sur la plage, furent ensuite brûlés après une incantation et les cendres jetées au vent, mais la mer n'en déferla que de plus belle. Aussi le traitant COLOBEL, ayant dit le lendemain que, si la tempête continuait, les "Blancs" ne viendraient plus dans son pays, le roi furieux manda son sorcier et ordonna de le sagayer séance tenante. Nous intercédâmes pour lui

et le malheureux en fut quitte pour recommencer la cérémonie avec un autre boeuf, en attribuant son échec à de méchants esprits qui l'avaient contrecarré, mais sachant bien qu'on ne lui pardonnerait pas si cette fois il ne réussissait pas, et peu confiant dans son art, il s'enfuit pendant la nuit chez un roi voisin et plus jamais on ne l'a revu à la cour d'ANDRIAMISIRY. "S'il est réellement sorcier m'a-t-on dit, c'est mauvaise volonté de sa part de ne pas calmer les flots; peut-être même s'est-il <sup>laissé</sup> corrompre par les présents de quelque roi voisin qui veut attirer le navire chez lui au détriment d'autrui, et, s'il n'est pas sorcier, il a trompé et le roi et le peuple. Dans les deux cas, il mérite la mort!" Je n'ai rien trouvé à opposer à ce dilemme.

Sur ces entrefaites, on vint annoncer à ANDRIAMISIRY qu'un de ses mpitaka, un de ses chefs, avait été grièvement blessé par le taureau d'un autre de ses sujets; il s'empressa de regagner sa résidence pour diriger le Kabary, le procès, qui devait naturellement s'ensuivre : le propriétaire du taureau fut condamné à immoler plusieurs boeufs pour expier le "crime" de son animal et le roi et son peuple se gorgèrent de viande au détriment du pauvre propriétaire qui n'y était pour rien.

Enfin le 14 Juin, nous sommes parvenus malgré les dangers inhérents à ces barres de rivière, à nous rendre à bord : par précaution nous avons mis habits et souliers bas afin d'être prêts à nager si la pirogue eut chaviré. Plusieurs fois, la vague s'élevant droit devant nous comme une montagne, menaçait de déferler et de nous engloutir en brisant notre faible embarcation, mais nous avons échappé au danger grâce à l'habileté et au sang-froid des pagayeurs.

Une fois à bord, je n'ai plus voulu descendre à terre, n'ayant rien à y faire sans fusil et sans instruments astronomiques que je ne pouvais me risquer à y emporter, mais le capitaine dut y aller pour faire signer au traitant, divers papiers, ayant le projet de revenir le lendemain. Malheureusement, pendant la nuit, la mer grossit de plus en plus et les lames secouèrent tant et si bien notre pauvre navire que la grosse chaîne

qui tenait l'ancre se rompit à 1 h $\frac{1}{2}$  de la nuit. Vite, il nous fallut appareiller et chacun de travailler dur, car le danger était imminent, le courant et les vagues nous portant à la côte qui n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de nous; aussi l'émotion de tous était elle grande et pénible, nous ne savions pas en effet si c'en était fait du navire et de nous. Enfin après une hésitation que nous avons suivie anxieusement, il a "abattu" et une faible brise de terre nous a permis de nous écarter de la côte et de gagner la pleine mer. Pendant quatre jours, nous avons louvoyé avec un temps brumeux, grains sur grains et une mer démontée; enfin, nous avons mouillé, sur la rade d'Iavibola et dès que le capitaine nous eut rejoint, en leva l'ancre, mais la chaîne cassa et le cabestan fut démolé; la secousse fut telle que tout le navire en tremblât; enfin nous avons appareillé et quitté avec bonheur cette rade inhospitalière, heureux de n'y laisser que nos ancres.

D'Iavibola, je suis allé à Tuléar où je suis arrivé le 20 Juin, ayant déjà parlé du Fiherenana et décrit le pays et ses habitants, je ne raconterai que les nouveaux traits de mœurs et les incidents qui présentent quelque intérêt. J'ai logé comme précédemment chez César PEPIN et suivant l'usage, j'ai été harcelé, ennuyé du matin au soir et même du soir au matin par la foule des visiteurs qui venaient me regarder comme une bête curieuse, m'ordonnant de leur donner la main /Omeo ny tanana, me disaient-ils impérativement/, m'interpellant à tout instant, puis riant entre eux et touchant à toutes mes affaires : rien de plus agaçant, de plus **enervant** et ne pas pouvoir les renvoyer, s'en débarrasser, car ils sont chez eux, ils sont les maîtres et que peut faire le pauvre voyageur, sinon se taire et supporter toutes ces tracasseries et il doit s'estimer heureux qu'on ne démolisse pas les parois de sa pauvre maison.

Peu après mon arrivée, la "femme" de César PEPIN, Miaingà perdit un de ses esclaves dont les jirikà ou voleurs de grand chemin s'étaient emparés; elle consulte son ombiasy, son devin, et d'après sa consultation, conformément aux prescriptions du sikily /c'est le jeu qui dit la bonne aventure/ elle tue trois boeufs, attache divers chiffons et un morceau de vieux

paillasson à un bâton qu'elle plante sur le toit de sa case, convoque ses amies qui se mirent à chanter pendant qu'elle dansait tout en regardant attentivement par terre comme si elle devait retrouver son esclave au milieu des grains de sable. Quelques jours après, elle apprit indirectement où il était et elle fut obligée, pour le racheter, de payer 5 boeufs, 2 barils de poudre et 2 pièces de toile, plus le Karamà masay, c'est-à-dire divers petits objets, le payant en somme plus cher que le prix ordinaire, parce-qu'on savait qu'elle y était attachée.

Aussitôt mon arrivée, je suis allé voir le roi LAHIMERIJA afin de contracter avec sa Majesté le serment du sang, car, à mon premier voyage, on m'avait attribué la qualité fort peu enviable à Madagascar de sorcier, on m'avait fait plusieurs Kabary ou procès sous la prévention de miasa zezikà, de manigancer de vilaines choses; ce n'était que grâce à la protection royale que j'avais pu en sortir sain et sauf; le crime prouvé, la mort immédiate est le châtement du coupable; un voyageur qui passe son temps à prendre des informations, à écrire, à regarder les astres, à "causer avec Dieu et les démons" comme ils disaient, à manier une masse d'instruments plus extraordinaires les uns que les autres et à collectionner des peaux d'animaux, à plonger des reptiles et des insectes de toutes sortes dans l'alcool, à sécher des plantes entre des feuilles de papier, donne naturellement prise aux pires soupçons et est, à leurs yeux, un monstre qu'on ne saurait trop craindre et contre qui il est bon de prendre des précautions.

En contractant le famaki-ra, le serment du sang avec le roi, je savais couper court à ces bruits dangereux à tous égards; aussi m'en suis-je allé chez LAHIMERIJA qui, je le savais, accueillerait favorablement ma demande et, en effet, il l'accueillit avec tant de plaisir qu'il me fit la proposition suivante : "Je me ferai très volontiers frère de sang avec toi, me dit-il, mais je voudrais auparavant que tu épouses ma fille Paratà /qui était âgée de 13 à 14 ans/". Il est bon, pour expliquer cette clause, de dire que, suivant la loi malgache, une fois frère de sang de LAHIMERIJA, je devenais l'oncle de ses enfants et que tout mariage avec l'un d'eux eut été

incestueux, mais que je pouvais parfaitement contracter le famaki-ra avec le père de ma femme. Et il fut ainsi fait.

La cérémonie eut lieu auprès de la demeure du roi et de l'"autel" où il fait ses prières à ses ancêtres; cet autel est un buisson d'aloès au milieu duquel est placé un tronçon d'arbre long de 1m20 environ, supporté par deux pieux hauts de 2 mètres où sont implantés des chevilles auxquelles lors des cérémonies on suspend les jiny ou reliques royales. On amena un beau boeuf; le roi invoquant Dieu et ses ancêtres, leur annonça que sa fille épousait le Seigneur GRANDIDIER en légitime mariage et leur demanda qu'ils fussent heureux et eussent beaucoup d'enfants puis le boeuf ayant été immolé, il mit sur ma poitrine ainsi que sur celle de la princesse un peu de sang de la victime et nous bûmes de l'arack du rhum, dans le même verre, pour la première et unique fois, car la fois suivante, comme il convient à une épouse soumise et respectueuse, lorsqu'après avoir bu un peu d'arack je lui passai le verre, elle n'osa pas y tremper ses lèvres, mais, comme font tous les inférieurs à l'égard de leurs supérieurs, elle mit le creux de sa main entre le dit verre et sa bouche, et le liquide traversant ce pont improvisé, eut tôt disparu en totalité.

Une fois le mariage célébré, je contractai avec le roi, mon beau-père, le serment du sang, le famaki-ra on amena de nouveau un boeuf et, après avoir invoqué les razana, les ancêtres royaux, ainsi que les miens, eut lieu la cérémonie telle que je la raconterai plus loin, lors de ma visite à RAZAOMANERY, roi des Antanosy, avec qui je me suis également fait frère de sang. Toutefois, tandis que chez ce dernier, je ne bus que de "l'eau d'or", chez les Antifiherenanà, en outre de ce liquide sacro-saint, je bus un peu du sang de LAHIMERIJA comme il but du mien; comme mon noble "frère" avait, suivant sa coutume, le cerveau un peu troublé par le rhum, lorsqu'il voulut se faire une petite entaille à la poitrine, il s'y reprit à plusieurs fois, et n'arrivant pas à se faire l'incision obligatoire d'où devraient sortir les quelques gouttes nécessaires pour la cérémonie, il s'écria d'un air étonné : "Akory misy taolana"? /Il y a donc là un os/. Enfin

avec de la persévérance, il finit pas avoir le sang demandé et à me le faire boire lui-même dans la cuiller qui contenait un peu d'arak. Mais voilà qu'en voulant remettre la cuillère dans le bol, il le renversa et l'eau d'or, l'eau sacrée se répandit sur la natte. Grand émoi, et le chef RAINIAVO, se jetant de suite ventre à terre, huma le précieux liquide et lécha les parties de la natte qui avaient été mouillées. On tua alors le boeuf et, grand honneur, on me donna le vody-henà, le quartier d'arrière avec la queue, le morceau du roi.

Les sujets de LAHIMERIJA n'ont pas vu cette cérémonie d'un bon oeil, et la rivière du Fiherenana qui passe auprès du lonakà de la résidence royale ayant à ce moment même subi une grande crue qui enleva plusieurs villages et quelques boeufs, ils dirent que cette "inondation" était causée par les ancêtres du roi qu'il n'avait pas prévenus de cette alliance insolite et qui étaient fort mécontents.

Une fois marié et frère de sang du roi mon beau-père, je repris le jour même la route de Tuléar, où mon "épouse" devait venir me rejoindre le lendemain avec une escorte de soldats et de suivantes comme il convenait à une aussi noble dame. A Ambohisatranà, je fis halte pour cuire mon déjeuner et je reçus la visite du chef de l'endroit avec lequel je m'entretins des productions et surtout des animaux du pays, sujets qui formaient la base de mes conversations avec les indigènes, notamment du song'aomby /litt. : qui est semblable à un boeuf/, et comme je lui demandais des renseignements sur cet animal qui ne m'était connu que par la très mauvaise description que nous en a donné FLACOURT sous le nom de mangarsahoc, me montrant une mare située après de ma halte, il me dit qu'il y en avait là des ossements. Sur ce renseignement, je me suis empressé d'y aller et, comme suivant mon habitude, j'étais pieds et jambes nus, ma culotte s'arrêtant aux genoux, j'y entrai, et, me baissant, je tâtai le fonds où, sentant un gros objet, je le pris et, l'ayant lavé, je vis avec surprise et joie que s'était un os gros comme ma cuisse, os qui était le femur, l'os de la cuisse d'un oiseau; cet oiseau avait naturellement dû être énorme, comme le

fameux rock des Mille et une nuits. Enthousiasmé, je rentrai dans l'eau, et, avec quelques uns de mes hommes nous nous mîmes à fouiller la boue qui tapissait le fond de cette mare, et j'en retirai plusieurs autres os de l'oiseau colossal, de l'Aepyornis, qu'on ne connaissait encore que par ses oeufs d'une capacité de huit litres et quelques débris indéterminables, envoyés par M. ABADI et décrit en 1850 par Isidore Geoffroy ST HILAIRE; avec ces os, s'en trouvaient de nombreux autres qui appartenaient à une espèce encore inconnue d'hippopotame que j'ai dénommée Hippopotamus Lemerlei en l'honneur de notre factotum de Tuléar, et à d'autres animaux nouveaux et intéressants.

Heureux de cette importante découverte, j'ai repris ma pirogue et ai gagné Tuléar avec mon précieux butin, ne pensant plus beaucoup à ma "femme" qui devait arriver le lendemain. Dès que les Vezo /ou andevon-drano, litt. : les esclaves de la mer, comme on les appelle aussi/ les habitants de Tuléar, connurent mon mariage, il y eut de suite un grand Kabary, une assemblée générale après laquelle une députation partit de suite pour le lonakà, la résidence royale et exposa au roi que les Européens qui venaient à Tuléar (et qui étaient presque tous de vulgaires et grossiers matelots) ne menaient pas une vie régulière, loin de là! et qu'il était à craindre que j'agisse de même et que par conséquent la princesse serait mécontente et ferait tuer ses rivales, leurs filles, qu'en conséquence ils suppliaient le roi de ne pas laisser la princesse venir à Tuléar et même de casser le mariage. C'est ce qui fut fait après maints Kabary ou discussions, et, comme on peut le penser, ce n'est pas moi qui ai mis le moindre obstacle et ma "femme" d'un jour est redevenue mon zanakà ma "fille" ou pour mieux dire, ma nière par le serment du sang.

A peine de retour à Tuléar, j'appris que mon noble frère, comme il en était coutumier du reste, avait tiré les deux coups de son fusil qu'il a toujours à ses côtés sur ses chefs qui étaient assemblés autour de lui et qui malgré ses ordres de le laisser tranquille, cest-à-dire cuper son arack tranquille, ne s'en allaient pas; il n'avait heureusement atteint qu'un buisson de nopals.

LEHIMERIJA avait depuis quelques temps une orchite; il consulta son mpisikidy, son médecin!, qui tira la bonne aventure pour savoir quelle en était la cause et qui trouva (ce qu'il savait d'avance) : 1<sup>o</sup>- que le cuisinier du roi avait goûté de la viande de boeuf qui était destiné au roi, ce qui est formellement interdit par les lilindrazanà, et 2<sup>o</sup> que le prince MATAIDOANA, son fils, avait pillé les Vezo de St Augustin et de Sarondrano (à noter que ce mpisikidy était lui-même un Vezo). On ordonna alors au cuisinier de sacrifier un de ses boeufs en priant les ancêtres du roi de lui pardonner (expiation extrêmement douce, car la "loi" eut été de le mettre à mort) et en promettant de ne plus jamais commettre ce "crime". Quant au prince, il dut venir se prosterner devant son père en lui demandant sa bénédiction et reçut le tsipirano, l'aspersion, qui effaçait la faute. Nonobstant, la maladie continua de plus belle.

Vers cette même époque le fils de FENOFENO fut tué au coin d'un petit bois, près de Manombo, par un petit fils de TSIMIJALY, surnommé Philibert : le motif de cet assassinat était une rivalité d'amour et aussi, plutôt même, une animosité due à ce qu'il avait été terrassé à la lutte dénommée balahazo et légèrement blessé. Philibert à la suite de son crime, fut pillé et prit la fuite. LAHIMERIJA, roi débonnaire, ne s'occupant pas de cette affaire, FENOFENO tua de sa main le frère de Philibert à bout portant en présence du père, en lui disant : "J'ai pleuré la mort de mon fils, à toi maintenant de pleurer la mort du tien." LAHIMERIJA a alors rassemblé ses chefs et a dit : "Cette affaire est à présent liquidée, puisqu'il y a eu des représailles, mais si on recommence, je m'en mêlerai".

Un jour que je faisais une course avec LAHIMERIJA dans la campagne, à Ambolisatranà, voyant un vaza, un perroquet noir, sur un arbre, je voulus le tirer, mais mon frère de sang m'en empêcha, et il m'expliqua la raison de la vénération toute particulière que les princes, ses parents ont vouée aux perroquets. Il paraît qu'un de ses ancêtres, il y a fort longtemps de cela, se promenait seul dans une de ses plantations de manioc à quelque distance du village royal, fut surpris par des jirikà ou pillards qui venaient en maraude du pays Bara. Ces bandits ne connaissaient pas le roi dont rien,

dans la tenue ou les vêtements ne trahissait le haut rang, et apercevant un beau quadruple d'or dans ses cheveux tout couverts, suivant l'usage du Sakalava, d'une épaisse couche blanche de graisse, ils se jetèrent sur lui à l'improviste, lui passèrent leurs sagayes au travers du corps, et, après d'être emparés du précieux métal objet de leurs convoitises, ils ensevelirent leur victime dans une fosse creusée à la hâte sous bois. Combien de temps le roi resta-t-il dans cette tombe improvisée? C'est ce qu'on ne sait, mais il n'était pas mort et quand il reprit connaissance, ne voyant rien et sentant la terre lui peser lourdement sur la poitrine, il se crut dans l'autre monde et tomba dans un grand découragement, lorsque tout à coup, il lui sembla entendre des cris aigus et perçants comme si une bande de perroquets passait au-dessus de sa tête. Il écoute attentivement : les cris se rapprochent, il n'y a plus de doute, la troupe bavarde et remuante, s'est abattue sur un arbre voisin. Mais il n'y a pas de perroquets dans l'autre monde, pense le roi, je ne suis donc pas mort, et reprenant courage il se débarrassa par un effort surhumain de la couche de terre qui lui couvrait le corps et aperçut le soleil tout brillant et éclatant aux rayons duquel se jouaient des perroquets sur les branches des arbres voisins; il se traîna péniblement jusqu'à son village où, entouré de soins, il revint à la santé.

Par reconnaissance pour les oiseaux dont les cris l'avaient tiré de sa torpeur et lui avaient donné le courage de sortir de son tombeau, il promit solennellement en son nom et au nom de tous ses descendants qu'aucun de ses parents ne tuerait jamais de perroquets.

LAHMERIJA a d'ailleurs de nombreux autres fahin-tany, tabous, auxquels ses sujets ne peuvent contrevenir sous peine d'être déclarés sorciers et traités comme tels : ainsi, il leur est défendu formellement d'élever des pintades, de tuer des Katoto ou tourterelles à cravate noire (Oena capensis) de porter des chapeaux de vinda, de souchet, de planter des savo ou pignons d'Inde (Jatropha curcas), de menacer quelqu'un avec le pilon à riz, et, au contraire, lorsqu'on les rencontre, il est ordonné de tuer les

boeufs mihety ou Kapainà (tondus), c'est-à-dire dont le poil de la tête tombe parcequ'il ne convient pas qu'ils prennent le deuil comme les hommes /on sait que, lorsqu'un roi meurt, tous ses sujets doivent couper leurs cheveux ras/; de plus il y a des boeufs de certaines couleurs que les ombiasy, les devins, ordonnent de ne pas élever.

Je m'occupai activement du levé de la baie de St Augustin et de ses alentours qui devait être le point de départ de la triangulation que j'espérais mener à bien à travers la région australe de Madagascar. Je commençai par mesurer une base entre Sarondrano et Anosy : j'y mis des signaux ainsi qu'au sommet de la Table et fis tirer plusieurs coups de canon afin de déterminer la distance par la vitesse du son, puis je mesurai les angles avec mon théodolite. Grand Kabary entre tous les chefs du pays qui m'accusèrent de jeter un sort sur le Fiherenana afin que nos navires de guerre puissent s'en emparer facilement. J'envoyai Achille LEMERLE chez le roi avec des cadeaux, mais, les affaires se gâtant je me décidai à y aller moi-même avec un baril de poudre et une pièce de toile, car on ne peut approcher ce potentat les mains vides, et j'obtins la permission de faire ce que bon me semblerait, car je suis un masondrano Napoleo, un chef de l'Empereur Napoléon.

Sur ces entrefaits, mon "neveu" Ralambo, le jeune fils du roi LAHIMERIJA âgé de 13 à 10 ans, qui était en même temps, mon beau-frère, puisque j'avais épousé sa soeur, vint me rendre visite, accompagné d'un jeune ami, et, de suite me demanda une bouteille d'arack, mais le connaissant et sachant que c'était pour se griser, je la lui refusai. Se tournant vers son compagnon, il se contenta de lui dire : "Andao isika" - Eh bien! allons nous en - mais il ne bougea pas et fut quelques minutes sans mot dire, puis repeta Andao isika, plusieurs fois avec de longues pauses et ne partit qu'après plus d'un quart d'heure, tout triste.

Un autre jour où j'étais absent, après le coucher du soleil, César FEPIN, qui avait cependant fermé la porte de l'enclos de son établissement, fut tout surpris d'entendre cogner à la porte de sa chambre et, étant allé

ouvrir, il se trouva en face du prince Ralambo, qui à moitié ivre, lui demanda une bouteille d'arack. Il lui dit qu'il était contraire à la "loi" de sauter par-dessus les enclos et qu'il ne lui donnerait rien, et il l'emmena chez le "chef" Achille LEMERLE qui représentait à Tuléar le roi son père en ce qui regardait les Blancs, mais, à peine y furent-ils arrivés que le prince qui était resté à la porte tira sur eux avec son fusil une balle qui passa au-dessus de leur tête, car quelqu'un qui se trouvait à ses côtés avait heureusement relevé le canon de son fusil, puis il s'en alla comme si il ne s'était rien passé.

Le prince Antanosy, Rabefanery, ayant appris mon retour à Tuléar et se souvenant de mes largesses de 1866, vint me faire visite escorté d'un assez grand nombre de ses sujets. Je convins avec lui de faire un nouveau voyage dans son pays, et, à ma demande, il me laissa douze de ses hommes, car les Antanosy sont plus travailleurs, plus soumis et plus faciles à conduire que les Sakalava. Je me mis dès lors à faire mes préparatifs pour traverser l'île de St Augustin à Fort-Dauphin, ce qui était mon but. Aussi, mes paquets étaient-ils nombreux, car, quoique j'eusse convenu avec Befanery et les porteurs que je ne leur paierais leurs gages /qui se paient toujours en marchandises/ qu'au retour de mon expédition, en outre des 14 pièces de toile bleue, des 4 barils de poudre de 10 kilogrammes chacun, de balles, de pierres à fusil, de colliers de corail et de perles de verre bleues et rouges, de patins, de médailles, de dès, de haranà ou cornalines, etc, qui devaient me servir à faire des cadeaux aux chefs des régions que je traverserais ainsi qu'à l'achat de vivres pour nourrir moi et ma troupe j'avais de nombreux instruments et objets divers tant pour faire mes observations topographiques, astronomiques, magnétiques et météorologiques que pour les collections d'histoire naturelle, anthropologiques, zoologiques, botaniques et géologiques. Avec des Sakalava ou des Mahafaly, qui sont moins adonnés au travail que les Antanosy, il m'eut fallu au moins le double de porteurs.

...

Le 30 Septembre était le jour fixé pour le départ. Une bonne rasade de rhum que je fis donner à chacun d'eux les mit en belle humeur et ils amarrèrent leurs paquets : ils se plaignaient bien un peu de leur poids et de leur nombre et ils <sup>se</sup>renvoyèrent les uns aux autres les objets supplémentaires, tels que les marmites de fonte pour la cuisson des vivres et les provisions de bouche mais il suffisait que je donnasse un ordre pour être aussitôt obéi : il y avait deux marmites, je décidai, non sans justice, que chacun des hommes les porterait à son tour puisqu'elles étaient utiles à tous. Quand tous les ballots furent prêts au nombre de 24, chaque mpilanja comme on les appelle, chaque porteur, on attache un à chacun des bouts d'un bao, d'une perche, dont il plaça le milieu sur son épaule, et en avant l'escouade sous la conduite de mon masondranobé, de mon grand chef Karavato. Quant à moi, je ne devais partir que le lendemain de grand matin en pirogue pour les rejoindre à Tomboabo, à la bouche du St Augustin; mais, dans l'après midi, le brise étant favorable, je me décidai à partir et, faisant en hâte mes adieux aux traitants établis à Tuléar, je me mis en route avec mon masondrano masay, mon petit chef, Antoine ou mieux Boezà, et Achille LEMERLE qui avait voulu m'accompagner jusqu'à Tomboabo; j'emportais avec moi mon théodolite ainsi que mes baromètres et thermomètres; mais le vent était si fort et la mer si grosse que, pendant toute la traversée, j'ai eu très peur de chavirer et de perdre mes instruments auxquels je tenais comme à ma vie : car, sans eux, mon voyage n'avait plus de but. Enfin en 1heure 3/4 je parcourus les 20 kilomètres qui séparent Tuléar de Sarondrano, village d'une quarantaine de cases, où j'arrivai avant 4heures.

Nous apprîmes en débarquant que le chef du lieu célébrait un bilo /chorée hystérique/ c'est-à-dire qu'il était possédé d'un esprit méchant et qu'il faisait une cérémonie d'exorcisme. Les parents et les amis du malade revêtus de leurs habits de fête, se réunissent avec les habitants des environs, et tandis que les femmes assises par terre d'un côté frappent en cadence avec leur main droite soit le petit oreiller dure, sur lequel

...

elles ont l'habitude d'appuyer le cou pour dormir /car, pour ne pas endommager leur coiffure élégante, qui prend des heures, elles n'appuient jamais la tête sur l'oreiller mais le cou/, soit leur lamba roulé en boule, qu'elles tiennent dans la main gauche, et chantent, demandant la guérison du malade et répétant indéfiniment les mêmes phrases, les hommes se tiennent de l'autre côté tantôt accroupis, tantôt courant de côté et d'autre en soulevant avec leurs pieds des nuages de poussière, poussant des exclamations courtes et fortes, brandissant leur fusil de tous côtés, et sortant de temps en temps du groupe pour tirer, tout en dansant et sans épauler des coups de fusil qu'ils tiennent d'une main, le canon tourné vers la terre. Puis, le malade, après avoir fait sa toilette, s'être paré et coiffé sur un talatalâ, treteau élevé de 2m au-dessus du sol, auquel on accède par une famamihanâ, échelle rudimentaire, descend et danse ainsi que ses proches parents : la danse des hommes consiste à lever les jambes et les bras au hasard et à faire des contorsions rien moins qu'agréables; celle des femmes est plus élégante : déployant leur lamba et l'agitant tantôt en arrière, tantôt au-dessus d'elles, avançant par petits pas, se penchant alternativement à droite et à gauche, elles sont gracieuses. Enfin on sacrifie un bœuf que le malade et les assistants mangent en communion, après en avoir toutefois offert une portion à la Divinité.

Achille LEMERLE et moi, nous tendîmes la voile de la pirogue pour nous faire une tente sous laquelle nous avons mieux aimé coucher que dans les huttes de l'endroit : le sable est un matelas excellent. Notre escouade de porteurs n'étant pas arrivée nous ne l'attendions pas et je fis l'ascension de la montagne qui sépare Sarondrano de St Augustin et d'où je voulais prendre des relèvements qui me permissent de relier la triangulation des baies, de Tuléar et de St Augustin, que j'avais faite, avec celle que j'allais faire, du cours de l'Onilahy et du pays environnant. Chemin faisant, je ramassai quelques fragments de coquilles d'oeufs d'*Aepyornis*, oeufs qui avaient, comme l'on sait une capacité de près de 8 litres. Quand j'eus fait mes levés et pris des hauteurs circummeridiennes du soleil malgré une température si élevée que mes pauvres pieds qui étaient nus, pouvaient à peine

se poser sur le sol, je me hâtai de gagner Tomboabo sur le bord de la rivière : c'est en ce point que se fait la traite des Kabaro ou pois du Cap (Phaseolus lunatus) pendant le dernier trimestre de l'année : on payait alors ces haricots qu'on cultivé en abondance sur les rives de l'Onilahy de 1 à 2 brasses de toile le contenu d'une caisse de 12 bouteilles de vermouth; on y apporte aussi des tortues (Testudo radiata) dont les indigènes vendaient 3 pour une brasse de toile.

C'est le 2 Octobre que nous sommes partis de Tomboabo et, comme nous devions suivre le cours de la rivière dont je voulais faire le relevé, nos porteurs jugèrent bon d'acheter six mauvaises molana ou petites pirogues où, après les avoir accouplées pour leur donner de la stabilité et qu'ils n'eurent qu'à haler, ce qui n'était pas bien pénible dans une rivière où l'eau coule avec une sage lenteur. Partis le 2, nous sommes arrivés chez mon ami le prince Befanery le 12; nous avançons en effet lentement, car les tours d'horizon que je prenais pour faire la carte du pays, il y en a en plus de 40, et les déterminations de latitude me prenaient beaucoup de temps et la rivière fait beaucoup de méandres qui allongent sensiblement la route.

En longeant la rivière, on a le désagrément d'être piqué à tous les pas par la pointe des feuilles des roseaux qui en couvrent les bords et qui, lorsqu'elles sont vertes, attenantes à la plante, vous piquent la figure, les mains et tout le corps, car elles sont assez pointues et accrées pour percer les légers vêtements de toile ou de flanelle dont j'étais revêtu et qui, lorsqu'elles sont sèches et jonchent le sol, piquent incessamment les pieds nus du pauvre voyageur, lui causant à la longue une douleur insupportable. On a de plus l'ennui, à chaque pas, d'enfoncer dans le sable mouvant du lit qui est à sec en partie, sable souvent noirâtre qui au milieu du jour, chauffé par les rayons ardents d'un soleil tropical, à la lettre, brûle les pieds si bien qu'à chaque instant, on entend les Malgaches dire : Mipoakà ny tombokà /litt. : mes pieds se couvrent d'ampoules/ et Dieu sait si la plante de leurs pieds est protégée par une couche cornée due à la marche pieds nus. On peut ajouter à ces petits mais réels désagréments, celui

d'avoir à craindre, lorsqu'on traverse la rivière ce qui nous arrivait maintes fois par jour, une fâcheuse rencontre avec quelques crocodiles : ces animaux quoique rares dans l'Onilahy qui est peu profond pendant la plus grande partie de l'année, n'y sont pas inconnus, comme me l'a attesté le parent d'un homme qui l'avait appris à ses dépens et comme d'ailleurs je m'en suis rendu compte moi-même à plusieurs reprises, de visu, mais ils se promènent plus volontiers de nuit que de jour.

La végétation de cette région est en somme pauvre, et, surtout pendant la longue saison sèche, la vue en est peu attrayante, si ce n'est pour le naturaliste qui n'est pas sans y trouver deçà delà, en même temps que des animaux intéressants, nombre de plantes nouvelles.

Chaque soir, on déchargeait les pirogues et après avoir rangé les colis autour de ma tente que je me faisais avec une voile de pirogue, on établissait tout autour avec eux une sorte de fortifications; mes hommes allumaient plusieurs feux pour cuire leur nourriture et, ensuite, s'étendant à côté pour dormir, les entretenaient pendant toute la nuit, car les nuits sont fraîches, surtout après des journées très chaudes, pour des gens qui n'ont pour se couvrir que 3 à 4 mètres de toile légère. L'aspect de ces camps est fort pittoresque.

Les vivres sont souvent rares dans cette région, mais l'année 1868, exceptionnellement sèche, avait été particulièrement mauvaise pour les cultures, si bien que je n'ai pu me procurer et avec peine et en petite quantité, des voèmes (pois chiches), des Kabaro (pois du Cap) et des patates; quant aux volailles, elles étaient fort rares et j'ai été plusieurs jours sans pouvoir m'en procurer : peuvres bêtes que, lorsque par un heureux hasard j'en avais obtenu une, mes gens se hâtaient de plumer toutes vivantes parceque me disaient-ils, "il est bien plus facile d'arracher les grosses plumes des ailes et de la queue sur la bête vivante, que sur la bête morte". Je n'ai pas contesté leur assertion, quoique j'eusse pu leur donner le conseil de faire comme nos maîtres-queux et nos cuisinières, après les avoir tués de les échauder avant de les plumer, mais je me suis contenté de leur

défendre de le faire tant qu'ils seraient à mon service.

Les habitants de ces régions sont si imprévoyants, si paresseux, que, lorsqu'il survient une année sèche et que leurs récoltes sont peu abondantes, sinon nulles, il leur faut recourir aux produits spontanés de leur pauvre pays, aux racines sauvages, à l'écorce de certains arbres, aux tamarins mûrs dont ils corrigent l'acidité et la difficile digestion en les mélangeant à de la cendre : aux époques, assez fréquentes, de famine, le ventre de ces pauvres <sup>gens</sup>/gonfle énormément par suite de la quantité de ces tamarins qu'il leur faut absorber pour calmer un peu leur faim, et je puis assurer qu'à ces moments-là ils n'ont pas besoin de prendre des purgatifs, les alentours des villages et des maisons en sont les témoins irrécusables. J'en ai même vu qui en étaient réduits à manger les feuilles de nopal, de figuier de Barbarie, les fruits ayant été vite épuisés.

Un peu à l'Est de Vorombontsy, le 6 au matin, je suis entré dans le pays Mahafaly, et le 7 au matin, j'ai fait mon 24<sup>e</sup> tour d'horizon. Chaque fois que je passais auprès d'un village, ce qui heureusement n'était pas fréquent, les indigènes accouraient voir le Vazahà, le Blanc, cet être inconnu dont on leur parlait aux veillées.

Les seuls animaux que j'ai vus pendant cette excursion sont de nombreux échassiers, des falcinelles, des sternes ou hirondelles de mer qui viennent jusqu'à 30 et 35 lieues de la côte et, dans les bois avoisinants, des tsiloko (Cona pyrrhopyga), des vaza ou perroquets noirs, des drongos et des merles; dans l'eau quelques poissons, notamment des Sicydiurn, des gobûdés dont la nageoire ventrale forme ventouse et leur permet de se cramponner sur les pierres ou les troncs d'arbre, et de petites chevrettes, et sur le sable des nuées de cicindèles, jolis petits coléoptères, qui vont et viennent paraissant très affairés.

Tout le long de la rivière, des rohi-bontsy, sorte de petits acacias laissent traîner par terre leurs branches épineuses qui me piquaient fortement les pieds et me faisaient beaucoup souffrir.

...

A Mahaliosy, une nuée d'indigènes m'entoura, mendiant comme toujours, grands et petits, des cadeaux pendant que je prenais mon modeste repas sous un des beaux tamariniers qui existent en assez grand nombre dans toute cette région. A partir de cet endroit les montagnes se rapprochent et encaissent la rivière; à l'endroit où j'ai fait mes 33e et 34e tour d'horizon, j'ai recueilli plusieurs espèces de Nerinées, fossiles caractéristiques des terrains secondaires /dont le premier j'avais signalé l'existence dans l'Ouest de Madagascar dès 1866, lors de ma première excursion chez les Antanosy émigrés, à Elobondro, à l'Ouest d'Ambovomona/. Les versants de ces montagnes sont abrupts, et pour les escalader, je fus obligé de m'accrocher aux lianes qui pendent le long des troncs d'arbre, pour la plupart, épineuses. J'y ai vu des sifaka (*Propithecus verreauxi*), dont j'ai parlé en racontant mon excursion aux alentours du Cap Ste Marie, ainsi qu'un sakà, un gros chat sauvage. Là, l'eau de la rivière devient plus profonde, variant dès lors de 0m75 à 1m20.

Le 9 Octobre, j'ai déjeuné à l'entrée de la petite grotte d'Antrobakà pleine de stalactites, où des nuées de perroquets avaient leurs nids et, à notre vue, remplirent l'air de leurs cris stridents; un tout jeune Lemur catta, jolie petite maque grise à queue annelée de noir, disparut dans une crevasse de la paroi et une crecerelle s'enfuit à tire d'aile : j'avais jeté le désordre et le consternation dans ce phalanstère que rien jusque là n'avait troublé.

Le sable du lit de l'Onilahy qui est fin et noirâtre absorbe la chaleur du soleil de sorte qu'au milieu de la journée, il est brûlant. Que de fois après avoir tenté de supporter bravement la douleur fort vive que me causait aux pieds, le sable brûlant sur lequel je marchais, je finissais par prendre ma course jusqu'à un endroit ombragé par un buisson, jusqu'à une touffe d'herbe où je laissais la douleur se calmer. Il n'est pas rare que des ampoules se forment, mipoaka ny tombokà, comme disent les Malgaches.

...

Nous avons couché près d'Elobondro où je m'étais arrêté lors de ma première excursion, et, le 10, ayant fait comme d'usage mes observations topographiques, j'ai laissé derrière moi ma flottille de pirogues qui avançait très lentement à travers les nombreux méandres du fleuve et accompagné de mon fidèle Karavato et d'un jeune Antanosy qui portait mes instruments, j'ai coupé droit à travers les îles de sable couvertes de roseaux que contourne la rivière; arrivé en un point favorable, sur la rive gauche, comme il était midi, j'ai placé mon théodolite sur son trépied et ai fait mes observations circummeridiennes. Je venais de terminer mon travail et je réintérais soigneusement l'instrument dans sa boîte quand j'aperçus tout à coup une centaine de fihitsà ou soldats, tous armés de leurs escopettes et de leurs sagayes et vêtus seulement de leurs sadikà, enroulés autour des reins, ayant le buste, en un mot en tenue de guerre. Je m'empressai de me transporter sur un petit flot de sable, tout près de la rive, où je pensais pouvoir éviter d'être entouré de tous les côtés à la fois par cette horde de sauvages. Ces fihitsà étaient conduits par un des chefs favoris de FIHAY, le roi des Mahafaly.

/FIHAY est l'heureux dépositaire d'ANDRIAMARO (litt. : les nombreux seigneurs et maîtres) qui est leur talisman sacré : c'est le crâne du premier roi Mahafaly qui, de son vivant, a donné l'ordre de le garder après sa mort comme relique et où, depuis, on dépose religieusement soit une canine, soit une phalange du petit doigt, les jiny de chacun de ses successeurs après leur mort.

Les Antandroy n'ont pas la même coutume; ils enferment les jiny ou reliques de leurs rois dans une simple corne de boeuf/.

Après des protestations d'amitié et mille paroles oiseuses, l'orateur, car ce n'est jamais le chef lui-même qui parle dans ces circonstances, me demanda pourquoi je n'allais pas faire visite à FIHAY plutôt qu'à ZAOMANERY; je m'evertuai à leur expliquer qu'il me fallait d'abord suivre le cours de la rivière de l'Onilahy, mais qu'ensuite j'irais certainement

voir le roi puisqu'ils me le demandaient. Après un long palabre, le chef finit par me dire qu'il ne me laisserait pas aller chez les Antanosy et qu'il allait m'emmener de force chez FIHAY. Après maintes discussions, il finit par me dire : Eh bien! donne-moi le lilin-tany le cadeau que font les capitaines de navire pour avoir le droit de faire le commerce avec les habitants! Je refusai parceque je n'étais pas un mpivily, un traitant, un marchand, mais un irak-Andrianà, un envoyé de l'Empereur des Français (et aussi parceque les marchandises que je traînais avec moi n'étaient absolument nécessaires pour mener à bien l'exploration que je projetais à travers l'Androy jusqu'à l'Anosy); je lui assurai d'ailleurs que si j'avais des marchandises en quantité suffisante, je leur eusse fait très volontiers un cadeau et je leur dis que toutefois pour leur témoigner mon amitié, j'allais leur donner quatre verres de poudre. Ils se recrièrent, disant que ce n'était pas beaucoup, pas assez "Donne nous d'avantage, clamaient-ils, ou nous allons piller ton convoi et ne te laisserons que tes affaires personnelles". "Je ne suis pas un traitant et vous n'avez pas le droit de me piller," ne cessai-je de leur répéter sur tous les tons. Il y avait déjà près de 2heures que durait ce colloque orageux, quand parurent les six pirogues avec mes "marchandises" lentement romorquées par mes hommes qui venaient de déjeuner et ne se doutaient de rien. Dès que je les vis, je m'empressai d'aller les rejoindre pour tâcher de les protéger, mais ces cent energumènes, entrant eux aussi dans l'eau, eurent tôt fait de me devancer et, se jetant sur leur contenu comme une nuée de vautours, les pillèrent en un instant, avant même que j'eusse pu les atteindre et portèrent leur butin sur la rive où ils se mirent à hurler en gesticulant et dansant tout autour. Quand à moi, plus que jamais je veillais sur mes instruments et sur la boîte où étaient renfermés mes cahiers de notes et mes papiers, objets précieux entre tous qui ne me quittaient jamais.

Quand ces pillards eussent bien dansé et vociféré, leur chef se rendant compte après réflexion qu'il avait violé les lois de son pays et que le roi FIHAY à qui je menaçais de porter mes réclamations me donnerait

...

raison, demanda à entrer en pourparlers avec moi : il me dit qu'on me rendrait toutes mes "marchandises", mais que je devais payer le lilin-tany le droit de passage. Ils avaient toutes mes affaires en main, que pouvais-je faire sinon payer, et c'est ce que je fis. Donc, je proposai un gros baril de poudre, qui fut accepté, mais, sous le prétexte qu'il devait être partagé entre tous les fihitsà, je dus y ajouter un des fusils dont j'avais armé mes hommes, et, dès lors, tout fut réglé, et nous nous séparâmes bons amis. Je rentrai donc en possession de mes fusils, de mes colis, de mes ballots et de ma malle, qui étaient quelque peu mouillés, ayant été traînés dans l'eau au sortir des pirogues, mais j'étais toutefois très heureux d'en être quitte à si bon marché et je me hâtai de m'éloigner de ces brigands.

Les marmites où cuisait notre déjeuner ayant été renversées, nous n'eûmes rien à nous mettre sous la dent jusque tard dans la soirée, mais nous ne sentions pas la faim, et pendant que nous nous éloignons, je vis les fihitsà se partager la poudre que je leur avais donnée et chargeant leurs fusils, tirer des coups en signe de jouissance.

Au delà du 41e tour d'horizon, la constitution géologique du pays change, et au milieu des bois, en des endroits déserts loin de toute habitation, on voit quelques lolo ou cimetières mahafaly qui sont des parallélipèdes de 6 à 8m de long sur 4 à 5 de large et de 1m de haut, construits en pierres hautes.

Le 11 nous avons traversé le Sakondry, affluent de droite de l'Onilahy, qui n'a d'eau qu'à la saison des pluies, et, laissant sur la rive gauche du fleuve la source thermale de Ranomay /litt. : l'eau chaude/ qui sort du calcaire oolithique, nous avons contourné la curieuse montagne ou plutôt colline de Vohibé, qui est en forme de tremplin incliné de 30 à 40° et nous nous sommes dirigés vers Vohipasy, le premier village antanosy : à partir de ce point, commence le pays qui est sous la domination de ZAOMANERY, le roi émigré de Fort-Dauphin, auquel l'a cédé le roi mahafaly ORONTANY.

Comme les pierres et les épines m'avaient blessé les pieds qui étaient en sang comme je l'ai dit, je marchais pieds nus, je demandai à mon factotum de me faire avec un morceau de cuir de boeuf une paire de sandales semblables aux siennes. "Attendez jusqu'à demain me dit-il, nous arriverons au village de BEFANERY, mon prince antanosy; c'est lui qui sait bien les faire, il vous en fera de bonnes". C'est ce que je fis.

Le 12, j'ai quitté Vohipasy, en route pour Saloavaratrà, la résidence de BEFANERY et ai traversé le Tahezà, affluent de droite de l'Onilahy, qui a peu d'eau, et dont les bords sont cultivés en riz. Pour avoir de l'eau sinon fraîche, du moins moins chaude que celle de la rivière, on creuse sur le bord, dans le sable, de petits trous qui se remplissent d'une eau potable.

Pour avoir du sel, les Antanosy recueillent une certaine terre efflorescente qui est très commune dans ce pays et à travers laquelle ils font passer de l'eau qu'ils font ensuite bouillir et qui laisse un abondant résidu salin. Cette même terre leur sert en outre pour laver leur linge quand ils le lavent, ce qui n'est pas fréquent : elle fait l'effet d'un excellent savon et mon linge, lavé avec elle, est devenu très blanc.

Saloavaratrà est bâti sur une colline à l'Est de la large vallée où coule le Tahezà et que Vohipasy limite à l'Ouest. Ce village, comme tous ceux des divers Roandrianà émigrés, se compose d'une vaste enceinte cassée de nopals ou figuiers de Barbarie, dans laquelle sont irrégulièrement bâties les cases des habitants, généralement assez espacées et entremêlées de petits parcs à boeufs où, le soir, on enferme ces animaux; on peut, à juste titre, nommer cet enclos royal une basse-cour.

J'y fus reçu cordialement par mon ami le prince BEFANERY et par la princesse RASANA, et mon factotum KARAVATO eut le plaisir d'y retrouver son épouse : cette brave femme avait eu "l'insigne honneur" d'être choisie par Befanery et Rasanà pour être la nourrice de leur fille, les princesses antanosy ne s'abaissant pas à allaiter leurs enfants, mais un enfant princier

...

ne peut pas admettre de partager sa pitance avec un vulgaire plebeien, il faut donc que la mère à qui incombe ce grand honneur, qu'elle ne peut du reste décliner sous peine d'être mise à mort ou tout au moins pillée, supprime son propre enfant afin de réserver tout son lait pour le nourrisson princier, et on l'enterre tout vivant, à moins que, comme cela arrive quelquefois, une autre femme du pays encore en était de l'allaiter, l'adopte : ce fut le cas pour l'enfant de Karavato, qui, toutefois, dès lors, appartient complètement à sa famille adoptive et n'a plus eu aucun lien avec sa famille naturelle.

Cette coutume d'enterrer les enfants vivants est plus fréquente chez les Antanosy que chez les autres peuplades; ils ont en effet à peu près un jour sur deux de néfaste : il y en a de plus mauvais les uns que les autres, et, ceux là, la mère malchanceuse doit en outre se "barbouiller" le ventre avec le sang d'un rat qu'on tue au-dessus d'elle. Dans les jours dont le destin n'est pas aussi néfaste, on tue un boeuf après avoir fait une prière à Dieu et on élève l'enfant, le mauvais sort étant considéré comme conjuré. Ce sont ceux des Zafin-d'Raminia qui savent lire les anciens grimoires qui décident pour chaque naissance de leurs sujets si le jour est faste ou néfaste et les malheureux parents obéissent aveuglement. Il y a, dans la plupart des familles, en outre de ces jours néfastes pour tout le monde, des jours mauvais seulement pour ses membres.

Pendant que j'étais à Saloavaratrà, on a fait les funérailles de quelques Antanosy qui venaient d'être tués dans la guerre avec les Bara. Les parents immolèrent des boeufs dont les assistants mangèrent la viande, le henam-paty comme on l'appelle; quant à eux, ils n'y touchèrent pas, mais tous burent force arack : pour ceux dont on n'a pas les corps, on cloue les frontaux des boeufs à un poteau, sur lequel est grossièrement sculpté un crocodile, quelquefois en train de happer un homme, poteau ayant à son sommet une figure, soit d'homme, soit d'oiseau, et surmonté d'un morceau de toile blanche. Cette cérémonie est toujours accompagnée de nombreux coups de fusil. Tandis que les tombeaux mahafaly sont, comme nous l'avons

dit, de grands parallélipipèdes de pierres, ceux des Antanosy (au moins dans leur pays d'origine, l'Anosy) se composent, à la manière des Arabes, de deux dalles debout, l'une à la tête et l'autre, moins haute, aux pieds. Les corps sont toujours mis la tête à l'Est, les hommes couchés sur le côté droit et les femmes sur le côté gauche, tandis que les Mahafaly enterrent leurs morts couchés sur le dos. Les Zafind'Raminia qui sont d'origine arabe, s'enterrent enveloppés seulement dans des linceuls, tandis que les vohitsà ou libres, lorsqu'ils en ont les moyens, emploient les cercueils.

Pendant que je conversais avec BEFANERY, sont venus deux bardes malgaches, un homme et une femme qui chantèrent tour à tour (exactement comme le racontait déjà au XVII<sup>e</sup> siècle FLACOURT) la puissance, la beauté, le courage et les grands mérites tant de BEFANERY que de moi-même; heureusement pour ma modestie que c'était un malgache. Les Roandrianà ou grands aiment à avoir toujours auprès d'eux quelques-uns de ces marchands de louanges; ils se croient sérieusement d'une autre essence que les autres hommes : les antandonakà qui sont tout à la fois leurs soldats et leurs esclaves, sont regardés et traités comme des chiens. BEFANERY, déjeunant avec moi sur le bord du Sakamalio, au fur et à mesure qu'il avait mangé une cuisse ou une aile de poulet, la jetait à ses gens qui se tenaient à une petite distance respectueuse de lui et qui y trouvaient encore quelque bribe de viande quoique leur maître l'eût déjà bien nettoyée, et ils sont très contents de cette piètre aumône, tendant leurs deux mains pour la recevoir et lançant un remerciement sonore. Quand c'est une assiette à demi-vidée qu'on leur passe, ils en mettent le contenu dans leur main et mangent seulement alors, en ayant soin de détourner la tête.

Quand leur maître revient d'un voyage ou d'une expédition, où il a couru quelque danger, les Malgaches s'accroupissent à ses pieds et appliquant leur nez sur son pied ils le flairent ou plutôt ils le reniflent, puis passant leur main dessus, ils l'essuient sur le sommet de leur tête, marquant par ce geste que leur maître et seigneur, peut s'il le veut, marcher sur eux, les fouler aux pieds, qu'ils lui appartiennent corps et âme. Les loha vohitsa, les chefs, ne font que le mifaly ou somme le disent les

Antanosy, le mananandriana, le salut, comme c'est l'usage général de tous les Sakalava, chez lesquels les enfants seuls, lors du retour de leur père d'un voyage d'engereux ou de la guerre, milelà paladia, léchant son pied, puis essuyant avec leur main, le salive qu'ils y ont déposée, passent cette main sur leur tête. Quant aux esclaves proprement dits, ils sont inexistantes, ils ne disent et ne font rien dans ces circonstances.

J'ai quitté Salaovaratra avec BEFANERY, sa femme RASANA et sa tante RAMOMA, cousine de ZAOMANERY, et, en une heure trois quarts, je suis arrivé au confluent du Sakamalio, petit affluent de droite de l'Onilahy dont je n'ai cessé de suivre la rive. Il y a çà et là, quelques groupes de beaux arbres au milieu des buissons rachitiques et desséchés qui revêtent les collines pierreuses environnantes où se montrent par endroits de gros blocs de grès arrondis. J'y trouve un lézard, d'espèce nouvelle, qui est très plat, fort bien conformé pour se glisser dans les fentes étroites des roches tabulaires qui se trouvent dans cette région : j'ai eu quelque peine à en prendre quelques uns, mais je ne les avais pas plutôt en main que leur corps si plat, gonflait, gonflait comme une outre : j'ai décrit cette espèce sous le nom d'Oplurus saxicola. Un peu plus loin pendant que je déjeunais, plusieurs caméléons (Chameleo calyptratus) se promenaient lentement au-dessus de ma tête sur les branches de l'arbre sous lequel j'avais fait halte.

Grâce aux "engagés" revenant de l'île de la Réunion, les Antanosy avaient eu des graines d'oignon, d'ail et de tomate, et ce n'est pas sans plaisir que j'ai pu ajouter ces condiments à ma cuisine si fade et si monotone. En effet, depuis mon départ de Tuléar, depuis une quinzaine de jours, sauf deux fois, j'ai dû me contenter soit de patates bouillies dans l'eau, soit de pois du Cap.

Des Zafin-d'Raminia, les uns ont les cheveux longs, fins et soyeux comme BEFANERY, RAMAKALAZA etc; d'autres les ont ondulés comme ZAOMANERY d'autres les ont crépés et même presque crépus comme RAINILOZA; ce qui tient à ce qu'ils sont d'origine plus ou moins pure. Jamais ils ne mangent d'animaux dont le cou n'a pas été coupé par un des leurs, Andrianà ou Anakandrianà,

nobles, ou par un Européen, car ils m'ont plusieurs fois gracieusement invité à faire l'office de boucher, honneur que j'ai décliné.

Aucun libre ni esclave n'a le droit de couper le cou d'un animal; s'il n'y a pas de noble pour remplir cette fonction, on peut néanmoins tuer les animaux, mais en sagayant les boeufs ou en cassant la tête des volailles contre une pierre ou contre un tronc d'arbre, mais il faut qu'il n'y ait aucun Roandrianà ou Anakandrianà dans les environs. Il est triste, dans ce cas, de voir sagayer les pauvres boeufs dont le sang s'échappe par les diverses blessures qu'on leur a faites à coups de lance et qui, une fois tombés, sont dépecés encore vivants; ces sauvages ne sont pas d'ailleurs plus tendres pour les hommes que pour les animaux.

De même que l'eau va à la rivière les objets divers que viennent à se procurer leurs sujets sont de suite accaparés par leurs seigneurs, s'ils leur plaisent : ainsi BEFANERY s'est emparé, sans même un remerciement d'un beau lamba et d'une jolie hache que rapportait de Tuléar mon commandeur KARAVATO, et sa tante RAKARANA lui enleva la jolie petite calotte de paille qu'il avait sur la tête et s'en coiffa etc. D'ailleurs, seuls, les seigneurs, les Roandriana, comptent; lorsqu'ils se font la guerre de tribu à tribu, d'ordinaire pour se piller des boeufs, ils ont bien soin des prisonniers Roandriana, qu'ils vendent fort cher à leur famille, mais, pour les roturiers, ils n'hésitent pas à les massacrer, même quand ce sont des chefs : pendant que j'étais dans leur pays, le premier masondrano ou chef de RAZAOMANERY, ayant été fait prisonnier, fut tué sans pitié, comme un chien.

Le 19 Octobre 1868, j'eus l'honneur d'être invité à dîner par RAMAKALAZA, ancien roi de Fort-Dauphin, dîner qui se composait d'un plat de riz bouilli et de carry de volaille, arrosé par une bouteille d'eau. La reine RATSIANANA, sa valibé, sa principale épouse était assise par terre auprès du foyer où cuisaient les deux mets susdits; nous primes place, le roi et moi, à côté d'elle. De temps en temps la noble dame se penchait pour soulever avec un morceau de bois le couvercle de la marmite de fonte où cuisait la volaille dans sa graisse, goûtant à la sauce et y ajoutant du sel. La salle était

...

pleine de curieux et de curieuses et aux portes apparaissaient de nombreux visages désireux de voir le vazahâ, le blanc, le premier que voyaient beaucoup d'entre eux. Quand le repas fut prêt, la reine se levant, alla ouvrir divers sandatsâ ou paniers cubiques en jonc, fermés par un couvercle, où les femmes malgaches serrent leurs lambas, leurs bijoux et leur vaisselle, et d'où elle retira avec soin, deux verres, deux cuillères en ruolz, un méchant plat de faïence et un bol, dons de sujets revenus de Bourbon après leur engagement decennal; on ne se sert de ces précieux objets que les jours de grande réception. Puis, tirant le riz de la marmite, elle le mit dans le plat et l'arrosa avec la sauce du carry, interrompant cette opération pour moucher avec ses doigts qu'elle essuyait ensuite sur la paroi de la case, le petit prince qui courait de côté et d'autre, tout nu sauf un petit bonnet d'étoffe rouge, et, qui, touchant le manger avec ses mains sales, se graissait ensuite la figure. A chaque instant, le lamba qui enveloppait la reine s'ouvrait ou tombait, laissant voir ce qu'il était destiné à cacher : d'ailleurs, la plupart des femmes n'ont qu'un petit jupon serré autour de la taille et n'arrivant pas au genou. Dès qu'une esclave demi-nue eut étendu une natte devant nous et y eut déposé le plat de riz, j'y plongeai ma cuiller avec autant d'ardeur que le roi, et, comme lui, je me battis avec la viande que, faute de couteau et de fourchette, je prenais à deux mains et je n'en venais pas toujours à bout : comme il n'y a naturellement pas de serviette, les Malgaches s'essuient la bouche et les mains soit à leur lamba, soit à leur sadia; quant au riz, nous l'avons mangé avec une cuiller. Pendant ce temps, la reine s'occupait du manger de son mari, emiettant le riz qui se présentait sous la forme de grosses boules tandis que l'enfant ne cessait de me tirer la barbe et de mettre ses mains toutes luisantes de graisse sur mes vêtements : je me débarrassai de ses incongruités en le bourrant de viande. Comme je faisais ainsi l'aimable avec ce petit singe, le roi me dit : "Tu vois, mon fils est nu, il est pauvre; tu devrais bien lui donner deux brasses de toile bleue". Que répondre? sinon promettre et les envoyer le lendemain. Quand nous eûmes fini, l'esclave balaya, ratissa avec sa main la natte qui était semée de

grain de riz et, prenant la marmite, elle la remit sur le feu, essuyant ses mains toutes noires de suie à ses cheveux. La reine mangea alors avec le petit prince, donnant de temps en temps un os plus ou moins rongé ou une cuiller de riz tantôt à une des esclaves groupées autour d'elle, tantôt à une autre.

Il n'y a pas d'êtres plus intéressés que les Malgaches. Quand j'arrivais dans une ville du Sud-Est, la première question que posait le roi ou le chef était : "Firy barikà! firy kaniky?" Qu'apporte-t-il? combien de barils de poudre? combien de pièces de toile? Qu'a-t-il donné à BEFANERY, à ZAOMANERY? Et cependant, s'ils sont âpres au gain, ils ne jouissent nullement de ce qu'ils possèdent, puisque, leur richesse consistant à peu près exclusivement en boeufs et en esclaves, ils ne tirent pas grand profit ni des uns ni des autres : ils ne tuent guère en effet de boeufs que lors des rares cérémonies religieuses et ils ne demandent à leurs esclaves qu'un travail dérisoire; il est vrai qu'ils croient emmener leurs boeufs dans l'autre monde où ils ne doutent pas qu'ils leur soient très utiles. On pourrait dire qu'à Madagascar les pauvres sont les gens les plus heureux, comme le gueux de la chanson, car on ne les surveille pas et ils font ce qu'ils veulent, ce que bon leur semble, tandis que les riches sont enviés et, pour la moindre faute, sont accusés et souvent pillés.

Le costume de la plupart des femmes antanosy, consiste en une simple natte de joncs qui n'est pas cousue en forme de cylindre comme dans beaucoup de parties du Sud-Est, mais qu'elles enroulent autour d'elles et dont elles maintiennent le croisement en la serrant contre le corps avec le bras gauche : on ne peut pas dire, d'après nos idées, que ce genre de vêtement soit commode et seyant, ni d'une grande décence, mais on n'y prend pas garde dans un pays où la pudcur, pour les hommes comme pour les femmes, consiste, lorsqu'on se baigne dans une rivière ou qu'on la traverse à gué, à serrer les jambes et à mettre la main sur le bas-ventre, main qui fait l'office de la feuille de vigne dont sont chastement nanties nos statues. D'ailleurs jusqu'à l'âge de dix à douze ans, petites filles comme petits garçons ne portent pas de vêtements dans l'ordinaire de la vie.

Les mères portent toujours leurs enfants, tant qu'ils sont en bas âge, sur leur dos quand elles sortent de leur maison et c'est avec ce fardeau, en somme fort incommode, qu'elles travaillent aux champs; pour que le soleil n'incommode pas trop ces petits êtres, elles s'attachent au cou une toute petite natte carrée qui couvre la tête du bébé.

Les habitations des Antanosy sont plus grandes et mieux construites que celles des peuplades voisines. ZAOMANERY a dit à ses sujets qui partaient en guerre contre les Mahafaly, pendant que j'étais avec lui : "Mes amis, vous n'avez pas à redouter vos ennemis : qui a une petite hutte pour se loger a sûrement une pauvre cervelle et un petit esprit".

RAZAOMANERY, ayant expérimenté à diverses reprises ma générosité et connaissant ma haute position d'irak-Andriana, d'envoyé de l'Empereur, demanda à se faire "frère de sang" avec moi; j'avais intérêt, pensant encore pouvoir faire la traversée de Madagascar jusqu'à Fort-Dauphin, à accepter sa proposition. Nous convînmes qu'ils donnerait le boeuf et que moi, je donnerais un baril de poudre de 10 kilogrammes, une pièce de toile et 250 balles, mais que, comme j'avais besoin pour mon voyage à Fort-Dauphin des marchandises que j'avais avec moi, je lui remettrais un taratasy, un papier, un bon avec lequel il pourrait faire prendre ces objets chez un des traitants de Tuléar. Tout étant ainsi convenu, il consulta le sikily, la bonne aventure, pour savoir quel jour serait propice pour le grand acte; le sikily fixa le mardi, et nous étions au jeudi! Il fallut donc attendre cinq jours. Enfin, le mardi, les chefs et le peuple s'assemblèrent; le boeuf fut amené, jeté à terre, et on lui lia les quatre pattes. ZAOMANERY et moi, nous nous assîmes sur une natte neuve et un Anakandriana, un prince, tranchait la gorge de la victime, reçut le premier sang dans un vase contenant un peu d'eau, où était déposé un gros bracelet d'or et où on ajouta du sel, du noir de fumée et une balle. Prenant alors de la main droite, moi la baguette de mon fusil, et, le roi, sa sagaye, nous en plongeâmes les extrémités dans le vase, et, pendant que mon fidèle KARAVATO ne cessait de prendre avec une cuiller le liquide sanglant contenu dans le vase

et d'en arroser le bas de la baguette et de la sagaye, le premier chef de ZAOMANERY frappait ces deux armes avec un couteau en disant : "O mon Dieu, je te préviens et je vous préviens aussi, ô mon pays, ô les ancêtres de notre roi, que ZAOMANERY et GRANDIDIÉ se lient aujourd'hui par le serment du sang, deviennent frère,; qu'ils s'aiment et se rendent mutuellement des services; leurs familles sont dorénavant confondus et leurs biens sont communs. Aussi, ô mon Dieu, si l'un d'eux devient parjure, trahit son frère, qu'il soit anéanti comme le sel mis dans l'eau, comme le noir de fumée mis dans le feu, comme les trombes dans l'air, qu'il soit accablé de toutes sortes de malheurs et succombe sous la malédiction céleste, qu'il ne trouve à reposer sa tête que dans un poulailler, /il faut avoir vu un poulailler malgache si sale, si petit, pour comprendre la valeur de cet anathème/, que les effrayes rongent son cadavre.... etc". L'orateur a continué ainsi longtemps, car un Malgache n'est jamais à court d'éloquence. Puis ZAOMANERY, prenant la cuiller des mains de mon factotum, la remplit de breuvage sacré et dit : "Un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept. Je suis heureux de me lier par le famaki-ra à mon ami GRANDIDIÉ; que je sois maudit, que je sois accablé de malheurs, si je viole mon serment. Il a été bon pour moi, il m'a donné moult marchandises; moi aussi je serai bon pour lui". Il me mit alors la cuiller dans la bouche et me fit boire le liquide sanglant qu'elle contenait puis, avec la cuiller vide, il me frappa des deux épaules, le dos et la poitrine. Ce fut ensuite à mon tour de faire la même cérémonie avec la même cuiller après que je l'eus rempli de liquide sacré : "Un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept, dis-je à mon tour, nous voici frères et je saurai te contenter, mais, toi, n'oublies pas tes promesses; accueille bien mes compatriotes qui viendront dans ton pays et tu ne regretteras pas de t'être lié avec moi par le serment du sang". La cérémonie était finie, on versa l'eau d'or" dans le tony ou petit autel placé auprès de la maison du roi et qui consiste en un tout petit espace de terrain inculte entouré de petits bâtons plantés en terre; on ne peut en effet la jeter n'importe où, car c'est un sacrilège de "marcher sur l'or", même sans le savoir, et ceux qui commettraient ce méfait, en seraient

sévèrement punis par Dieu. ZAOMANERY avait voulu se faire une petite incision à la poitrine pour mettre une goutte de son sang dans le liquide sacré, mais ses chefs lui représentèrent que "boire de l'eau d'or" était seul nécessaire pour rendre le serment inviolable. Était-ce vrai?

Chez les Antanosy, comme chez les Sakalava, lorsqu'il y a une éclipse de soleil ils tirent des coups de fusil pour effrayer le monstre qui se jette sur cet astre et ils chantent le rary, le chant de guerre pour soutenir son courage, afin qu'il se défende et ne se laisse pas dévorer.

Pendant mon séjour, il y eut un grand Kabary, une grande assemblée, au sujet du meurtre involontaire d'un Antambolo, d'un sujet de RATSIAVELONA. Dans une escarmouche avec les Barà, le prince RABEPANERY avait disparu pendant 3 jours et on le croyait mort lorsqu'il reparut à Mantaorà, chez les Antambolo. Un courrier fut vite dépêché à ZAOMANERY pour lui apprendre la bonne nouvelle; dans ce Kabary, de nombreux coups de fusil furent tirés en réjouissances, tout en dansant et en chantant. Malheureusement l'un d'eux était chargé à balle et la balle frappa et tua le messenger; on immola un boeuf pour laver avec son sang la place où le meurtre avait été perpétré, et il y eut maints Kabary où les Antambolo réclamèrent le prix du sang versé, c'est-à-dire, d'après la coutume des Antanosy, trente boeufs, mais on transigea pour 15 boeufs et 15 "marchandises" diverses; toutefois comme il n'y avait que 15 boeufs payés, les Antambolo refusèrent d'en tuer un selon la coutume, pour être distribué aux assistants, mais ils remplacèrent le filet auquel j'avais droit en ma qualité de masondrano, de chef européen, par le cadeau d'un verre très ordinaire, qui était l'une des quinze marchandises qu'on leur avait données pour compléter l'amende, le prix du sang.

Pris par un fort accès de fièvre, je n'en fis pas moins mes observations circummeridiennes, mais, étant rentré dans ma case très fatigué, je fermai ma porte pour être seul, précaution assez inutile du reste puisque les regards indiscrets peuvent s'y glisser par les nombreuses fentes qui

sillonent les parois; mais comme la demie-obscurité qui régnait dans l'intérieur ne leur permettait pas de satisfaire leur curiosité, ils prirent un grand parti, ils ouvrirent toute grande la porte et je vis apparaître une, deux, trois têtes et puis tant et tant que je ne comptai plus. Que dire à ces sauvages qui, en somme, sont chez eux et qui n'y entendent point malice? Se fâcher, crier, tempêter! Les sauvages se rient de nos colères qui ne sont, à leurs yeux, et ils n'ont pas tort, que des accès de folie momentanée; ils eussent cependant du être rassasiés d'être soit à ma porte, soit autour de moi, depuis que j'étais parmi eux! J'ai imité l'autruche surprise dans le désert, j'ai couvert mes yeux avec mon bras et j'ai dès lors joui d'une solitude fictive; ne voyant plus, je me suis figuré n'être plus vu. Il est bon dans ce pays d'avoir une forte, très forte dose de patience. Car, pendant mes accès de fièvre, c'étaient tantôt un roi ou un prince, tantôt une reine ou une princesse qui venaient à mon chevet bavarder pendant des heures entières et qu'il fallait tolérer quoiqu'ils accrussent mes souffrances, ces rois et reines, princes et princesses ne venaient pas du reste me voir par affection, quoique je fusse leur frère, père ou oncle par l'alliance du sang, ni par humanité, mais par intérêt. On a eu en Europe ou en Asie les rois fainéants, les rois pasteurs, les rois conquérants mais il faut venir à Madagascar pour voir les rois mendiants, qui, à demis nus, ne se lassent jamais de tendre la main.

Les accès devenant plus forts et plus fréquents, je me rendis compte que je ne pouvais, pour le moment, continuer mon voyage vers Fort-Dauphin et je me décidai à regagner Tuléar. Toutefois, le roi, mon frère, navré de me voir ainsi malade, entreprit de me guérir et je me laissai faire autant par curiosité que pour ne pas lui déplaire. Me voyant en proie à un accès chaud, il envoya BÉFANERY chercher son talisman "qui guérit toutes les maladies", c'est-à-dire la pointe d'une corne de boeuf, ayant environ 15 centimètres et entourée dans le haut de plusieurs rangées de toutes petites perles de verre de diverses couleurs, dans l'intérieur de laquelle

...

était **uno** mixture de certaines feuilles grillées au feu et pulvérisées, de piment pilé et d'huile de ricin rance, formant une boue noire dans laquelle sont enfoncés divers gris-gris, une longue aiguille, des vis brisées, des branches de vieux ciseaux etc. Le précieux talisman fut apporté solennellement sur un sahany, une petite natte, et ZAOMANERY le prenant en main, adressa d'abord une prière à Dieu, en l'élevant vers le ciel, puis me toucha avec le bout de la corne le front et la poitrine et, tirant l'aiguille de la mixture, il la passa sept fois sur sa langue, en comptant à haute voix : un, deux, trois .... sept, et chaque fois la replongeant dans la corne; ce fut ensuite mon tour de subir cette même épreuve : dès la première fois, je fis une singulière grimace, car le piment me brûlait la bouche et l'huile me donnait des nausées; il me fallut néanmoins subir les attouchements cabalistiques et je laisse à penser si je fus aisé de voir le septième fini. Mais je n'en étais pas quitte; le bon roi, essuyant l'aiguille avec le bout de l'index de sa main droite, la fourra dans mon nez aussi loin qu'il le put. J'eus beau me débattre, j'étais faible et il me fallut en passer par où il voulait; étternuant, ayant les narines en feu, je demandais grâce, mais le bourreau introduisit encore son doigt maudit tout huilé de son satané remède dans mes deux oreilles. Pendant ensuite sa corne derrière ma tête, il allait se retirer, lorsque, revenant, il défit son sadia, le lambeau de toile qui ceignait ses reins et, le tempant dans unealebasse qui était pleine d'eau, il m'en frappa plusieurs fois la tête, la poitrine et le dos, me mouillant jusqu'aux os en plein accès chaud. Aussi, le lendemain, quand il vint s'enquérir de mes nouvelles, lui dis-je que j'allais mieux, espérant qu'il ne me martyriserait plus de nouveau. Vain espoir! un frère ne pas soigner son frère bien aimé! il me fallut accepter une seconde cérémonie pareille à la première, car, m'assurait-il, il faut récidiver, c'est tout à fait indispensable, mais ce ne fut pas de bonne grâce, ma curiosité ayant été pleinement satisfaite par la première épreuve.

...

Ma santé étant donc assez gravement compromise et mes jambes me refusant tout service, je fus construire un takonà, une sorte de palanquin, je pris avec moi 45 hommes, et le 30 Octobre, je me mis en route, après avoir encore donné quelques cadeaux que les rois et princes me mendièrent.

Deux heures après être sortis de Salobé, nous sommes arrivés au Sakamalió, après avoir traversé une région de collines toutes pierreuses où il y a plus de cailloux que de feuilles aux arbres et arbustes, et nous y avons trouvé de beaux arbres qui en ombragent les eaux et où volaient de branche en branche de nombreux oiseaux, merles, oiseaux de la Vierge ou Terpsiphones malgaches, pigeons verts et perroquets noirs, ainsi que de beaux et grands papillons Antinor : tous ces animaux qui allaient, venaient, chantaient autour de moi, me charmaient la vue qu'aucun être vivant n'avait recrée dans les collines arides du plateau de Salobé que nous venions de quitter.

Le pays que nous traversâmes ensuite, qui est boisé çà et là, est en général assez nu, non plus comme précédemment jonché de pierres, mais avec d'immenses rochers plus ou moins polis. Nous sommes enfin arrivés à Saloavaratsà, chez BÉFANERY, deux heures après avoir quitté le Sakamalió, on était en train de faire la 2ème récolte de riz. Le petit ruisseau qui coule au pied de la colline sur laquelle est bâti le village est thormal.

Continuant notre route, nous avons traversé le Sahezà, auprès duquel se trouve une source d'eau chaude, Andranomafanà. Nous nous sommes ensuite dirigés vers Vohibé à travers une plaine aride, semée de quelques rares Baobabs sans feuilles, semblables à de grands squelettes décharnés, de quelques sakoà rappelant vaguement par leur taille et leur port nos pommiers, de quelques lataniers rabougris et de petits arbustes qui, de loin, ressemblent aux bruyères de nos landes. Nous contournons le mont Ihotry ayant marché 4h  $\frac{1}{2}$  depuis Saloavaratsa : dans la rivière qui contourne cette montagne, nous avons pêché des mullets gros comme la cuisse et 4 espèces de petits poissons que j'ai conservés dans l'alcool; c'est là que les Antanosy font la pêche malgré les crocodiles qui infestent le cours d'eau.

Poursuivant notre route, nous avons vu perchés sur les arbres le long de la rivière de nombreux anhingà, sortes de cormorans, étendant leurs ailes toutes grandes au soleil du matin et allongeant leur énorme cou, et, en 1h 3/4, nous sommes arrivés au Sakondry, puis 1h 1/4 après à Anakondro où se trouvent de beaux tamariniers. Le 2 Novembre, nous avons démarré à 3 heures du matin pour éviter la grande chaleur, car, là, nous avons quitté la rivière et ne devions plus trouver d'eau qu'à Ambovomenà. Après avoir gravi des coteaux tout semés de pierres, 2 heures de marche nous ont amené à un grand plateau que couvrent des herbages brûlés par le soleil et où il y a çà et là de petits bois; la terre y est rouge, et, partout, beaucoup de nids de termites, petites buttes de terre hautes de 50 à 60 centimètres /on dirait des tas de fumier déposés par un fermier dans ses champs/ ainsi que de petits trous carrés, pratiqués par les Malgaches où, en cheminant à la surface du sol, tombent les jeunes sauterelles encore dépourvues d'ailes qu'ils récoltent ainsi en masse pour les manger. Nous avons mis 3 heures  $\frac{1}{2}$  jusqu'à la halte, puis 4 h. jusqu'à la rivière, à Ambararatà et 2h. jusqu'à l'embouchure du St Augustin.

Peu après, le 19 Décembre, je suis parti de Tuléar pour remonter le Fiherenanà aussi loin que possible et en faire le levé ainsi que du pays environnant. Après 3 heures de marche, je suis arrivé auprès d'Ambohibolà et Maromiandrà, de cimetièrre des rois du Fiherenanà; on m'a interdit de gravir les coteaux d'où je voulais prendre des tours d'horizon pour faire la carte de cette région, car "je me serais élevé au-dessus des rois", ce qui est formellement interdit dans un pays où personne ne doit, sous peine de sévères châtements, passer par dessus le corps et surtout la tête d'une autre personne, les enjamber : aussi, les maisons, celles des rois et des princes comme celles des simples particuliers, n'ont-elles qu'un rez de chaussée afin qu'il n'y ait aucune crainte que quelqu'un marche au dessus de leur tête. Il me fallut donc aller plus loin au mont Manohy à 14 km E.N.E. de Tuléar pour installer mon théodolite et procéder à mes observations; j'y ai trouvé quelques fossiles tertiaires et aussi quelques fragments d'oeufs d'Aepyornis. /Mais la majeure partie de la région occidentale de l'île est secondaire, comme je l'ai constaté d'après les nombreux

fossiles (23 espèces) que j'ai découverts tant en allant chez les Antanosy émigrés qu'au Menabé, entre Mahabo et Janjina. Le premier j'ai donné un aperçu de la formation géologique de la région occidentale de Madagascar/.

Arrivé au village de l'anadonakà TSIFALANY, j'eus une réception princière. Le prince et ses deux femmes, la valibé et la valimasay, ainsi que les habitants des villages où celles-ci habitaient, car chacune a son village où leur mari passe alternativement un jour et une nuit me fêtèrent. Tandis que toutes les femmes assises auprès de moi chantaient des hymnes en mon honneur, en frappant en cadence avec leur main droite sur leur petit oreiller tout graisseux qui a une quinzaine de centimètres de côté et est dur, les hommes armés de leurs fusils et de leurs sagayes, couraient autour de nous en criant et en faisant des exercices de voltige. C'est la manière sakalava de fêter un hôte de distinction et j'ai eu l'honneur d'être reçu de cette façon solennelle quoique très primitive. Quant au prince, il m'attendait entouré d'un cercle de notables, dans le village de sa vali- miasay dont c'était le jour.

En entrant dans le cercle, je remis à KARAVATO, au chef de mes hommes, ma sagaye qui ne me quittait pas dans mes pérégrinations, et, allant droit au prince je lui serrai la main et m'assis à son côté sur la natte. Les hommes et les femmes continuaient à tourner autour de nous en chantant et en poussant des cris. Puis le silence se fit et mon chef KARAVATO, prenant la parole exposa, suivant l'usage traditionnel le but de mon voyage, ce que m'avait dit le roi etc. Un chef de TSIFALANY répondit que le prince son maître était fort aise de me recevoir, que les Blancs étaient ses amis etc. Après quelques paroles de remerciement de KARAVATO, un autre chef exprima le plaisir que leur causait à tous ma visite. Enfin, le prince lui-même, dont la figure était toute couverte de tabakà, de pâte faite avec un certain bois frotté sur une pierre humide, daigna manifester le plaisir que lui causait ma visite. Je le remerciai et lui dis que je continuerais mon voyage le lendemain, mais que j'aurais le plaisir de le voir à mon retour; il m'annonça alors qu'il m'accompagnerait. En effet, le lendemain, il m'escorta avec quelques-uns de ses chefs; je fis deux tours

d'horizon, mais il me dit alors que son domaine ne s'étendait pas plus loin et que, d'ailleurs, il y avait quelques tombeaux sur les montagnes en vue, qui étaient par conséquent faly, tabous, et qu'il me fallait revenir en arrière, que je ne pouvais aller plus avant. J'eus beau m'appuyer sur la parole du roi qui m'autorisait à aller chez les Barà, je ne pus vaincre sa résistance et force me fut de revenir sur mes pas.

En rentrant dans le village de TSIFALANY, j'ai eu le plaisir de voir une de ses femmes faire sa toilette : prenant dans sa bouche, une gorgée d'eau, elle la projetait gracieusement sur ses mains qu'elle frottait l'une contre l'autre, les lavant consciencieusement : c'était du reste une mode assez fréquente à cette époque.

Dans un des villages que nous traversâmes ensuite, à Anolakà, mon cuisinier, cherchant trois pierres pour faire le trépied où poser sa marmite et cuire mon modeste repas, en prit qui se trouvaient auprès de notre camp, à côté d'une maison abandonnée où quelqu'un était mort; on lui ordonna de les remettre de suite en place, car il avait commis un sacrilège en touchant à des pierres qui, ayant servi dans une cérémonie funéraire, étaient dès lors sacrées : il n'y avait pas longtemps qu'on avait sagayé un homme coupable du même "crime".

Plus loin, je traversai le village du chef TSIMISIAKY, qui s'opposa brutalement à ce que je me servisse de mon théodalite et comme partout où j'installais l'instrument sur son pied, on me faisait d'interminables kabary, d'interminables palabres, je me résolus à retourner de suite à Tuléar.

J'eus le plaisir tout relatif, d'y trouver mon jeune "neveu" RALAMBO, un des fils de mon frère de sang le roi LAHIMERIJA. Dans le Sud-Ouest de Madagascar, les princes et les seigneurs ainsi d'ailleurs que les vils plébéiens sont tous de fieffés ivrognes. Le jeune prince qui avait de 13 à 14 ans, déjà à demi-ivre, escalada, le fusil à la main, après le coucher du soleil, la palissade qui clôturait l'emplacement Gaveau où je

demeurais et il s'en vint cogner à la porte de la maison où le traitant, César PEPIN, s'était retiré, demandant une bouteille de rhum; César lui dit que la loi du pays n'autorisait personne à escalader les enceintes et il le mena chez Achille LEMERLE qui, à Tuléar, représentait le roi pour les affaires litigieuses entre Européens et indigènes. Il n'était pas assis qu'une balle passa au-dessus de sa tête; heureusement un Malgache qui se trouvait aux côtés du prince, avait relevé le canon du fusil. Quelques jours après, un des fihitsà qui accompagnait toujours ce prince, étant ivre, mécontent qu'on lui refusât du rhum, tira deux coups de fusil, l'un sur un capitaine de navire, l'autre sur un traitant, qui causaient tranquillement assis chacun sur un baril de poudre vide : les deux balles traversèrent celui sur lequel était assis CALLAME. D'ordinaire quand les Tandonakà, les gens de l'entourage du roi viennent chez les traitants quêter quelque cadeau, comme c'est leur habitude, il y en a qui ne se contentent pas des menus objets qu'on leur donne, ne se gênent pas pour dire qu'après tout les Malgaches sont chez eux, qu'ils sont les tompon-tany, les maîtres du pays, que tout ce qui est à terre appartient de droit au roi et que, par conséquent, les traitants n'ont qu'à donner ce qu'il leur demande, sans tarder, car autrement il fera piller leurs établissements, et souvent les traitants doivent céder devant leurs menaces et supporter leurs insultes.

A cette époque, LAHIMERIJA, roi du Fiherenana-Sud et ses jeunes parents, RETIVOKA et VOLAVOLA, héritiers de SOMONGAHY, roi du Fiherenana Nord étaient en guerre. Les femmes et les enfants ne pouvaient aller faire leur provision d'eau quotidienne aux puits qui sont souvent à plusieurs centaines de mètres de leurs villages sans s'exposer à être appréhendés par des jirikà, des pillards ou des fihitsà, des soldats du roi ennemi. Pendant que j'étais sur les lieux, un enfant fut ainsi capturé, mais les habitants du village ayant été avertis, se mirent à la poursuite du voleur qui, gêné dans sa fuite par l'enfant, fut vite rattrapé, ramené sous bonne escorte dans le village et mis à mort au milieu des cris de joie de la population; sa main droite fut coupée et exposée au haut d'un poteau planté à l'entrée du village.

...

Peu de temps après, le 14 Janvier 1869, je suis parti pour le pays Mahafaly dans le but d'aller reconnaître un grand lac d'eau salée qui est situé à une petite distance de la côte, lac jusque là inconnu dont venaient de me parler quelques Sakalava. J'ai profité de la goëlette l'Anna et Léonie qui allait chercher de l'orseille au poste d'Ampalazà, à la pointe S.O. de Madagascar et qui me déposa le 15 dans l'après-midi à Nosy-Vé, petit îlot situé à l'entrée S. de la baie de St Augustin (par lat. S. 23°39'). J'avais eu les plus grandes difficultés à me procurer quelques Sakalava pour m'accompagner dans cette excursion, car les antandonakà ou soldats du roi LAHIMERIJA venaient de tuer à Tuléar, comme il n'est pas rare du reste, trois Mahafaly sous de fallacieux prétextes, et ce meurtre entravait momentanément toute communication entre les deux pays jusqu'à ce que la "vendetta" fut accomplie et eut remis, momentanément du moins, toutes choses en l'état. Enfin, après quinze jours de pourparlers, d'hésitations, de promesses suivies de retractations, j'arrachai le consentement de quatre Vezo ou piroguiers qui acceptèrent de venir avec moi, mais seulement jusqu'à Anakao, village qui est en face et tout près de Nosy Vé.

Nosy Vé est une île presque entièrement déboisée, où les rats sont faly, taboués : il est par conséquent interdit de leur faire du mal, de les tuer, aussi y sont ils en grand nombre. C'est là, dit-on, qu'en cas d'attaque les Mahafaly de la côte opposée viennent cacher, enterrer leurs "trésors", leurs "marchandises", et c'est à cause de cela, probablement, que les rats y sont fady, ainsi du reste que les quelques petits bouquets d'arbres qui s'y trouvent.

En arrivant à Anakao, je vais de suite, suivant l'usage, chez le chef de ce petit village, un vieillard qui était à l'agonie. Quelques femmes étaient accroupies autour de lui, l'une d'elles lui soutenant la tête sur ses genoux et les autres regardant. Malgré la température de 30 et quelques degrés qu'il faisait dehors, un grand feu brûlait dans la misérable hutte où il gisait. "Il est mort, n'est-ce pas?" me demanda la fille qui m'avait amené, "Il est certainement bien malade, répondis-je, mais sa

plus grave maladie est le grand nombre d'années qu'il a vécu; il n'est pas mort et peut être vivra-t-il encore quelques semaines avant de mourir" ajoutai-je pour la consoler, mais il était bien inutile de chercher à consoler quelqu'un qui n'a pas de chagrin. "Non, il est bien mort, vous dis-je" "Va pour mort, si vous le voulez absolument". Retourné à mon campement j'envoyai au moribond une demi-bouteille de vin et du sucre : je n'avais pas en effet d'autre médicament que mon indispensable flacon de quinine. A Madagascar les parents n'éprouvent pas de réelle affliction à la mort d'un des leurs, ils pleurent et sanglotent de commande pendant quelques minutes, mais, avant comme après ce tribut obligatoire, traditionnel de larmes, ils parlent, plaisantent et rient comme s'ils n'avaient éprouvé aucun malheur. Le vieillard mourut dans la nuit. Dès lors, on chanta et on tira de nombreux coups de fusil autour de la case. Pendant que, le lendemain matin, le corps, placé sur un kibanà, lit ou civière formé d'un cadre de bois relié par des cordelettes entrecroisées, était porté au lolo, au cimetière de sa famille, je me rendis chez RADOGONA, grand chef mahafaly, dont la résidence est à 2 kilomètres à l'Est et demandai à son fils aîné BESARANGA de me mener dans le Sud jusqu'à Besambatrà, situé à 35 kilomètres plus au Sud, d'où je voulais aller voir le lac Tsimanampetsotrà : je lui promis, pour une excursion de trois à quatre jours, la somme énorme d'un baril de poudre de dix kilogrammes, mais, sans cette promesse extraordinaire avec ma facheuse réputation de "sorcier" et à cause du danger qu'il y a à fréquenter ces sauvages superstitieux, je n'eusse rien obtenu. Ebloui par ma proposition, il me dit qu'il était prêt à m'accompagner et m'offrit l'hospitalité dans sa case, dont il me fit les honneurs en m'offrant un simple verre de lait, sans rien de plus; je crus néanmoins utile de me montrer plus généreux à son égard en lui faisant cadeau de 4 bouteilles de rhum et de tabac.

Ceci réglé, j'allai voir son père RADOGONA qui m'attendait accroupi sur la terre même, sans natte, auprès de deux ou trois tisons enflammés qui lui servaient à allumer à chaque instant sa pipe, formée d'un tronçon de

...

bambou à l'une des extrémités de laquelle se fourre le tabac : hommes comme femmes aspirent une ou deux bouffées, avalant un nuage de fumée qu'ils rendent en partie par le nez et en partie par la bouche; les Mahafaly ont aussi des pipes en pierre. Ne voyant pas de natte étendue pour moi, j'en demandai une qu'on m'apporta sur l'heure et, m'étant assis, je lui exposais que je m'amusais à visiter son pays et que, ayant entendu parler d'un lac salé dans le Sud, j'avais envie de le voir parceque, dans mon pays, ils étaient d'eau douce etc. Il ne me répondit/quelques mots d'un ton bourru, de sorte que je le quittai de suite sans lui faire de cadeau et m'en allai chez moi pour me mettre en quête de deux vezo, de deux marins, mon guide RADOGONA étant un masakoro, un "terrien" et mes quatre sakalava ne voulant pas s'aventurer plus loin : ce ne fut pas sans de longs pourparlers et sans peine que je décidai, moyennant la promesse de deux brasses de toile bleue et d'une bouteille de rhum pour chacun d'eux, deux Mahafaly à m'accompagner.

Alors surgirent les demandes de tabac et de rhum que me firent, les uns après les autres, les habitants du lieu. Je leur dis que leur avais donné tout ce que j'avais apporté pour eux "Tes hommes (c'étaient mes hommes de confiance!) nous ont dit que tu avais encore deux bouteilles que tu gardais pour le chef de Salarà, or ce chef est au-dessous de nous, et il nous faut ses bouteilles". Je venais heureusement de constater qu'une de ses bouteilles était cassée et j'avais versé quelques gouttes de l'autre sur une blessure de sorte que me tournant vers mes hommes, je leur témoignai tout mon mécontentement de leur conduite et leur dis qu'ils avaient menti, que j'avais donné tout le rhum que j'avais, que des deux bouteilles dont ils avaient parlé, l'une était cassée et que l'autre était mon aoly, mon médicament. Ils voulurent alors s'assurer, en fouillant mes bagages, que je n'en avais pas d'autres, mais je m'y opposai et finis par avoir gain de cause après une longue, très longue discussion : ce Kabary n'a pas duré moins de 2heures, de 8h  $\frac{1}{2}$  à 10h  $\frac{1}{2}$  du soir!

Le lendemain matin, les deux vezo que j'avais loués pour me mener dans le Sud, refusèrent de partir à moins que je n'augmentasse leur Karamà, leur rémunération, que je leur donnasse trois brasses de toile au lieu de

deux; après quelques pourparlers, je consentis et nous mîmes à la voile. Une passagère s'était jointe à nous; c'était la vally masay, la seconde femme de mon guide BESARANGA qui était la fille du chef du village situé auprès du lac Tsimanampetsotsa et dont la figure assez plate et les cheveux droits, comme ceux de beaucoup de Mahafaly, révélèrent une origine mongolique; ces cheveux étaient recouverts d'une épaisse couche de graisse. Gaie et d'aspect avenant, elle avait le plus souvent, en vrai masikoro tout le haut du corps nu jusqu'à la ceinture.

Le vent étant favorable, nous avons doublé rapidement la pointe rocheuse d'Anakao, sur laquelle sont les lolo, le cimetière de la famille de BESARANGA, qui, se tournant vers la terre, dépose à la surface de la mer, à l'adresse de ses ancêtres, une feuille sèche de tabac et leur adresse un assez long discours, leur demandant de bénir son voyage afin qu'il soit bon et heureux, qu'il n'arrive aucun accident etc. Continuant, nous sommes arrivés à la pointe de Mangoro, (à 11 km Sud d'Anakao) où les vagues viennent heurter presque la côte pendant deux kilomètres et rendent la navigation dangereuse : les Malgaches nomment ce passage rano-ratsy ou rano masiakà /litt. : l'eau méchante, l'eau féroce/ parcequ'il est le tombeau de beaucoup de pirogues; on a toujours, en effet, à traverser 4 ou 5 grosses lames en biais et je ne sais vraiment pas comment on échappe à leur fureur; plusieurs fois nous avons manqué chavirer et, comme j'avais avec moi ma montre, la seule qui me restât et qui m'était indispensable pour mes observations astronomiques, mon cœur se serrait fort chaque fois que je voyais le balancier de ma pirogue soit plonger dans l'eau, soit s'élever en l'air, et qu'il semblait impossible de ne pas chavirer; j'ai eu l'heureuse chance de ne pas perdre dans ce trajet scabreux que mon "casque indien" que je dus remplacer par une simple petite calotte tout à fait impropre à me garantir des coups de soleil. Rentrant ensuite en dedans des récifs, nous y avons retrouvé une mer calme et à 4 heures, nous avons abordé à Besambatsà. Ayant tiré la pirogue à terre et enteriné les pagayes en divers endroits, les deux Vezo attachèrent aux deux mâts les quelques menus objets que j'avais et nous partîmes vers l'Est, fortement chauffés

par le soleil qui était encore très ardent; la femme de BESARANGA malgré sa haute position, portait sur sa tête la marmite qui contenait le manioc dont je m'étais approvisionné pour ma nourriture et celle de ma petite troupe; le manioc est un aliment précieux qu'on peut aussi bien manger cuit que cru (lorsqu'il a été préalablement séché au soleil et qu'on n'a ni eau ni feu). Nous mîmes une heure et demie, en marchant vers l'Est, pour arriver au village de Sahidy, comprenant quelques huttes éparses au milieu de tamariniers et de famatà /Euphorbiacée arborescente/ et entourés comme tous les villages mahafaly et antandroy, d'une haie épaisse et redoutable de raiketà ou nopals (Opuntia ferox), percée d'une ou deux portes qu'on ferme le soir au moyen de traverses passant entre quatre montants.

Lorsque j'y suis entré, j'ai trouvé assis sur des nattes quatre beaux jeunes gens de grande taille, d'une figure agréable, légèrement aplatie, à pommettes saillantes et paraissaient vigoureux; en face d'eux était une jeune fille, la femme de l'un d'entre eux, qui avait l'air gai et avenant et qui, pour tout vêtement avait un morceau de toile enroulé autour des reins; son lamba, fêté négligemment sur son épaule, ne couvrait pas sa gorge dont la fraîcheur dénotait une jeune mariée. Tous avaient les cheveux couverts d'une épaisse couche de graisse, formant une calotte blanche. Ils étaient en train de dîner, entourés de plusieurs esclaves à demi-nus : devant chacun d'eux, il y avait un petit sahafà, une toute petite natte carrée sur laquelle étaient étalés les fruits verts du sakoa (Spondias dulcis), fruits de la grosseur d'une cerise mais qui n'ont qu'une petite couche de pulpe aigre et légèrement amère autour d'un gros noyau; deux sakoa n'équivalent pas à une groseille à maquereau; ils en mangent à chaque repas une centaine que les esclaves vont chercher dans les bois, souvent à plusieurs kilomètres. Aux autres saisons, ces fruits sont remplacés par les tamarins, les nopals ou par diverses racines tubéreuses, telles que celles du moky, de la grosseur d'un marron, du babo (Dioscorea bemandry) qui est aquoux etc. Car les Mahafaly comme les Antandroy plantent tous les ans du maïs, des voemes ou pois chichos, et des antakà, haricots,

...

mais ces plantations, toujours très restreintes, ne réussissent pas tous les ans faute de pluie; ils cultivent aussi beaucoup de voamangà, de pastèques à chair blanche qui leur donnent autant à boire qu'à manger, ce qui est fort utile dans un pays où l'eau est fort rare et, dans la région où je me trouvais saumâtre, comme d'ailleurs sur toute la côte mahafaly : elle me rappelait tout à fait les purgatifs aux sels d'Epsom que ma famille me faisait prendre dans ma jeunesse, mais en plus, elle avait une odeur nauséabonde.

Ces jeunes gens étaient les frères de BESARANGA, la femme de notre guide. Aucun ne bougea, ni ne manifesta de surprise en nous voyant ainsi arriver à l'improviste, car ils n'étaient pas prévenus de notre visite, et jamais un blanc n'était venu dans ce pays. Ils n'avaient pas vu leur soeur depuis longtemps et lui dirent simplement : "Akory anao? " /Comment vas-tu?/ "Soa" /bien/ et tout fut dit; les esclaves vinrent s'agenouiller derrière elle, et après l'avoir saluée, se retirèrent. J'allai alors donner le salamà au chef de famille, qui était devant sa hutte, et je m'assis à ses côtés; son gendre et sa fille prirent place sur la même natte à une petite distance, ce que n'eussent jamais fait des Sakalava du Fiherenana, de Tuléar, où une femme, un fils ne se mettent jamais sur une natte devant son mari, devant son père. J'exposai le but de mon voyage, puis le vieux chef me donna un beau mouton à grosse queue, dont je rémunèrai par un cadeau de valeur quatre fois plus grande, payable à Tuléar à son gendre. Ce mouton fut immédiatement tué, jeté pour brûler la laine au milieu d'un grand brasier qu'on venait d'allumer, dépecé et mis à cuire; moins d'une demi-heure après, la viande était étalée sur quelques branchages, ce qui ne l'empêcha pas d'être souillée de terre et d'immondices divers; je me contentai de manger un petit morceau de foie, ayant en vain essayé de mordre dans un morceau de gigot; quand aux Mahafaly, prenant les morceaux tout fumants à deux mains, ils mordaient à belles dents dans la viande qui ne cédait qu'après une lutte acharnée, c'était un vrai repas de fauves, et quelques minutes après il ne restait plus que les os brisés dont ils avaient extrait la moelle; les chiens se jetèrent alors sur ces fragments d'os et je ne sais vraiment pas ce qu'ils ont pu en retirer.

La nuit était venue et j'entrai dans la mauvaise petite case du chef, qui voulait bien me donner l'hospitalité et j'ai du passer la nuit dans une toute petite pièce qui n'avait comme ouverture qu'une étroite porte avec une vieille femme et deux hommes, tous puant la graisse dont étaient couverts leurs cheveux, pièce où brûlait en outre un grand feu quoique le thermomètre marquât de 25 à 27 degrés à l'extérieur : aveuglé par la fumée, sans oreiller pour poser la tête, étendu sur une mauvaise natte à côté de mon sale et hideux compagnon qui, à tout instant, remuait, se levait, parlait, me donnait des coups de pied, ayant soif et n'ayant à boire qu'une eau saumâtre et nauséabonde, j'ai passé une bien mauvaise nuit, comme malheureusement, j'en ai passé tant d'autres dans ma longue carrière de voyageur. Aussi, quand le soleil se leva, quoiqu'à cette nuit dussent succéder deux journées où ma seule nourriture devait être des sakoa, aliment qui, pour un estomac gâté par la civilisation, équivalait à peu près à zéro, et ma seule boisson de l'eau putride, ai-je rendu grâce au ciel, car j'avais trop souffert.

Je suis parti de suite pour aller au lac Tsimanampetsotsa. Le pays qui est tout semblable de la baie de St Augustin à la pointe Sud-Ouest de Madagascar, est plat jusqu'à la chaîne de collines qui, partant de l'Onilahy ou rivière de St Augustin, va vers le Sud. L'eau qu'on recueille calebasse par calebasse dans de petits trous creusés çà et là en des endroits propices, est saumâtre et souvent putride. La végétation y est particulière, caractérisée par les Euphorbiacées arborescentes, par le famatà (Euphorbia steno-clada) dont les rameaux sont charnus et épineux et qui y est très abondant et le laro (E. tirucalli) qui y est moins commun; dans les endroits humides, il y a quelques tamariniers, mais les autres plantes sont basses, épineuses, d'aspect rachitique. L'herbe est rare et cependant les moutons vivent bien, quant aux boeufs, ils ne sont pas très gros.

Marchant vers l'Est, je suis arrivé en trois quarts d'heure à la pointe Nord du lac, traversant quelques bas fonds couverts d'efflorescences salines d'un beau rose, comme il y en a du reste tout le long du littoral mahafaly. Le fond du lac est formé d'une terre glaiseuse d'un blanc pur et

et l'eau est salée comme celle de la mer. Son Tsimianampetsotsa /litt. : où il n'y a pas de marsouins/ indique qu'il n'y a pas ou qu'il n'y a plus de marsouins, mais, quand ce lac était une lagune dépendant de la mer, il y en a eu certainement : aujourd'hui règne dans le pays la superstition que "y voir un marsouin annonce la mort du chef du pays à moins qu'il ne fasse mettre à mort celui qui a vu l'animal". D'ailleurs l'eau qui est saturée de sel n'est pas propice à la vie animale, je n'y ai vu, en fait d'êtres vivants que des troupes nombreuses de flamants roses.

Dans l'Ouest de Madagascar, quand des flamants passent au-dessus d'un village la nuit, les Mahafaly comme les Sakalava, frappent à grands coups de poing sur les parois de leurs cases pour les empêcher de s'arrêter car, à cause de leurs cris lugubres, ils pensent "que ces oiseaux emportent des os de morts".

Ayant fait mes observations, je retournai à Sahidy et après avoir mangé quelques sakoa en attendant que Madame BESARANGA "la petite" eut achevé l'édification laborieuse de sa chevelure à laquelle travaillaient ses soeurs et belles-soeurs, j'allais quitter cette intéressante famille lorsqu'on vint me réclamer un kifakifà, un "tribut" de 50 branches de perles de verre bleues, parceque j'avais couché dans la case du chef du lieu et que sa femme s'était sentie indisposée en se réveillant, que j'étais par conséquent la cause de son malaise et qu'il fallait que je fisse cette offrande pour demander pardon et enrayer le mal : dans mes voyages, un grand chef, un roi fut mort pendant que j'étais chez lui ou tombé tout à coup gravement malade, on eut été convaincu que je l'avais "empoisonné" c'est-à-dire que je lui avais jeté un sort, surtout à cause des travaux auxquels je me livrais et auxquels ils ne comprenaient naturellement rien, et on m'aurait tout au moins pillé, sinon tué.

Prendre des notes sur le pays, y faire des relèvements, c'est disent les Malgaches "mettre le pays sur le papier" "prendre son âme" et toutes ces manoeuvres ne leur disent rien de bon. Pour la plupart des Malgaches, quand je faisais la photographie de l'un d'eux, je lui "volais son

âme" et dans l'Ouest beaucoup s'enfuyaient quand ils me voyaient mettre la chambre noire sur son trépied. Un grand nombre d'indigènes ont attribué notre conquête aux instruments mystérieux et cabalistiques pour eux, de topographie et de météorologie qu'ils me voyaient consulter "prier" comme ils disaient, chaque jour, à toute heure, et leurs craintes n'étaient pas si folles puisque les cartes que j'ai levées à l'aide de ces instruments, n'ont pas été sans avoir eu leur utilité pour la conquête de leur pays.

Dieu merci! pendant mon séjour dans le Sud-Ouestrien de fâcheux ne m'est arrivé : la pluie est tombée à souhait à l'époque voulue, le roi LAHIMERIJA a eu raison de ses rivaux et compétiteurs, VOLAVOLA et RETOVOKA qui voulaient se partager l'héritage de SOMONGAHY, aucun grand chef n'est mort, et çà été très heureux pour moi, pour mes travaux, mes instruments et mes bagages.

Je repartis enfin pour regagner Tuléar. Je me suis arrêté à Salarà, village qui compte une soixantaine de cases et où j'ai pris quelques observations astronomiques et de triangulation pour terminer le plan de la baie et, ayant fait une excursion dans les environs, j'ai trouvé un nid qu'habitaient six petites maques, des Chirogalus myoscinus, qui sont de la taille des loirs et que j'ai mises soigneusement dans un bocal d'alcool. Puis j'ai regagné Tuléar pour me préparer à aller à Morondava.

Comme j'arrivais à Tuléar je m'y suis rencontré avec ma vieille amie IAMBANARA, une Cafrine que le roi avait prise en amitié et qui avait pour lors une crise soit d'hystérie, soit de chorée ou d'épilepsie se livrant à toutes sortes de divagations; elle était, comme disent les Sakalava, Andriamandrasy /le seigneur maître de toutes choses/ car, ils les croient alors possédées de quelque divinité ou des manes de quelque souverain défunt. Faisant toutes sortes de contorsions, haletante, elle prononçait de temps en temps quelques paroles qu'ils recueillaient pieusement comme prophétiques. Un chef Tsimisiokà, lui jeta un peu d'eau à la figure, après en avoir bu une gorgée pour montrer qu'elle n'était pas empoisonnée, que ce n'était pas un sortilège, puis lui versa le reste de laalebasse

sur la tête : le corps et le lamba en furent inondés, pendant que les femmes présentes chantaient en frappant en mesure sur leurs petits ondanà, leurs petits oreillers.

Avant de quitter définitivement Tuléar, je jugeais convenable d'aller faire mes adieux à mon frère, le roi LAHIMERIA qui, en sommes, m'avait protégé. Lorsque je suis arrivé, le 26 Janvier 1869 an-donakà, dans le lieu où il résidait, je l'ai trouvé ivre-mort; il était étendu tout de son long sous un tamarinier, les cheveux et la barbe pleins de sable et un vieux lamba autour du corps, voa karantsanà, comme disaient ses sujets /momentanément retranché du monde/ et non pas mamo, ivre comme le vulgaire. A mon salut, il répondit par un grognement sourd et j'en conclus qu'il n'y avait pas lieu d'insister, de sorte que, reprenant ma sagaye que j'avais déposée suivant l'étiquette avant de m'adresser au roi, je m'en suis retourné de suite à Tuléar et je suis parti pour Morondava.

Peu après mon arrivée dans cette ville, au début de Mars 1869, le roi du Menabé-Sud, qui est soumis aux Merinà et le commandant Merinà de Mahabo, ayant appris mon retour dans leur pays, m'envoyèrent, en témoignage de bienvenue, le "cadeau de la reine de Madagascar" que me présentèrent un prince du sang RASOMATOZO, 7e honneur, et le second commandant du fort d'Andakabé, fort qui est près de Morondava, tous deux accompagnés d'une suite nombreuse : ce cadeau se composait d'un boeuf, de deux cochons gras, de volailles, et de 12 tanety, corbeilles de riz. Je les remerciai et je fis un petit cadeau aux envoyés. RASOMATOZO m'a raconté qu'ayant à passer la Morondava pour venir me trouver et la rivière étant trop haute pour la passer à gué, il héla un homme qui était de l'autre côté avec sa pirogue et qui ne voulut rien entendre, il lui dépêcha à la nage un miaramilà, un soldat, et, n'obtenant pas satisfaction il retourna se plaindre à TOVONKERY qui envoya sa garde de 40 cafres le piller "sans lui laisser même les pierres sur lesquelles il posait ses marmites".

Le 27 Avril je suis parti de Morondava avec Leo SAMAT pour aller à Mahabo remercier le roi TONVOKERY et le commandant merina de leur présent

Le 28, en traversant un petit bois, j'aperçus une troupe de sifakà, de ces soi-disants singes de Madagascar : ils étaient de la même espèce que celui que j'ai tué au Cap Ste Marie et auquel j'ai donné le nom de Propi-thecus verreauxi, ils sont communs au Menabé et non seulement j'en ai tué un grand nombre, mais les Sakalava m'en ont souvent apporté de vivants dont j'ai eu jusqu'à quinze à la fois; ils me les apportaient dans de petits filets où, recourbés sur eux-mêmes, ils ne pouvaient remuer. Pauvres bêtes douces et inoffensives! Leur air triste m'a toujours inspiré une profonde pitié. C'est au moyen de lacets tendus dans les clairières que les Masikoro /les Sakalava de l'intérieur/ parviennent à les prendre. J'ai eu pendant 40 jours, deux femelles qui allaitaient leur petit; c'était touchant de voir les mères les tenir couchés dans leurs bras; à la moindre alerte, le jeune sifakà quittait la mamelle et sautait sur le dos où, les mains posées sur les épaules de sa mère, les pieds accrochés dans la laine de son dos, il se cramponnait si fortement que je ne pouvais pas lui faire lâcher prise : il ne tombe jamais, quelques bonds que fasse la mère. Ces petits êtres s'ébattaient dans la cage comme de vrais enfants, tantôt se jetant tous deux dans les bras de la même femelle qui certainement prenait plaisir à leurs ébats et à leurs jeux, tantôt s'essayant à sauter de branche en branche, courant l'un après l'autre et, à la moindre alerte, vite regagnant le dos de leur mère respective. Je les nourrissais surtout de feuilles et de fleurs.

La nuit du 28 au 29, nous avons couchés en rase campagne, après 4h  $\frac{1}{2}$  de marche et, partant au lever du jour, nous sommes arrivés à Mahabo après avoir marché 7h. J'y ai été reçu solennellement, comme il convenait à mon grade de 12e honneur, de maréchal. L'assistance, qui était nombreuse pour le pays, comprenait de 7 à 800 militaires, sous les armes, dont la moitié était des officiers, vêtus à la diable, quoique moins grotesques cependant que ceux d'Andyakabé; quant aux femmes qui étaient assises sur des bancs placés le long de la paroi Est de la maison du gouverneur, elles ressemblaient aux chiens habillés de nos cirques, leur tête surchargée de mille vieilles fleurs artificielles et leurs bas, qu'elles ne portent que

dans les grandes cérémonies, tombant sur leurs talons. Quelques-unes trop peu fortunées pour avoir souliers et bas, avaient des bas sans souliers ou des souliers sans bas. Quant à leurs robes, ou trop longues, ou trop courtes, trop larges ou trop étroites, sortant de la boutique de fripiers, elles les rendaient ridicules tandis que dans leur costume national, elles sont avenantes et gracieuses. Quant aux officiers, leur tenue est des plus hétéroclites : l'un était en officier anglais habillé de rouge, un autre portait la veste des tziganes avec brandebourgs; un autre avait un vieil habit noir, un autre une veste de garçon de restaurant, tout rapé, etc.

Au milieu de la plus libre qu'entouraient les officiers et les soldats ainsi que leurs "dames" il y avait un banc qui nous était destiné : nous y prîmes place, Léo SAMAT et moi, entourés des principaux Vezo de Morondava y avaient tenu à accompagner SAMAT, leur ami et leur protecteur, je puis même ajouter leur parent, puisqu'il avait épousé deux filles d'un Vezo, et des esclaves cafres qui portaient nos bagages, en tout 35 hommes.

Dès que nous parûmes, la musique composée d'un tambour d'une grosse caisse, de deux violons et d'un fifre se mit à jouer et, lorsque nous fûmes arrivés au banc qui nous était destiné, le commandant RAINISAOLY, 12e honneur, tourné du côté où est Tananarive c'est-à-dire vers le Nord-Est, salua Sa Majesté la Reine et la musique joua l'air national; le lefitrà ou deuxième commandant RAMANANTSOA, 12e honneur, porta alors le salut de son chef RAINISAOLY et la musique joua l'air de son grade, puis il porta le mien (j'étais assimilé, comme je l'ai déjà dit, à un 12e honneur, à un marosaly /à un maréchal/ et la musique rejoua le même air; enfin un 11e honneur porta le salut du deuxième commandant et en avant la musique, et ce fut tout pour ce jour-là. Mais il y a des circonstances où les saluts se font jusqu'au 8e honneur et même au-dessous et c'est interminable. Je dus, me conformant à l'étiquette, très stricte sous ce rapport écouter mon salut debout, le chapeau à la main et la figure recueillie. Les saluts finis, on se serra amicalement les mains : c'est alors une procession indéfinie, chaque merina, si petit gradé qu'il soit se croit tenu de secouer vigoureusement la main droite /mais pas la gauche qui dans l'Orient est

réputée impure/ du vazaha, de l'étranger.

On déposé ensuite devant nous le famahy, le "cadeau de la Reine", cadeau important qui comprenait un boeuf, de nombreuses volailles, 150 tanty ou petites corbeilles contenant chacune deux kilogrammes de riz, 250 paquets chacun de 8 à 10 racines de manioc et 50 bottes de canne à sucre; toutefois pendant les sept jours que nous sommes restés à Mahabo, nous avons pris nos repas, ainsi que les Vozo qui nous accompagnaient, tantôt chez le commandant, tantôt chez les principaux officiers qui se disputaient l'honneur de nous recevoir : ces repas consistaient un gros morceau de boeuf et de porc, en volailles grasses cuites dans leur graisse au milieu de laquelle, elles nageaient. Bonne et large hospitalité digne des temps antiques ! On y porte toujours quelque santé.

Les chefs et dignitaires marinà, du premier au dernier se livraient à la concussion : pendant que j'étais à Mahabo, un officier supérieur RAMBOAMADIO, 10e honneur, fut appelé à Tananarive par le ministre de l'intérieur, RAINIMAHARAVO, pour répondre aux accusations que de toutes parts on portait contre lui; il avait en effet profité de sa situation pour piller sous toutes sortes de mauvais prétextes ses pauvres administrés et, aux yeux des Merinà, il avait fait pis en vendant maintes fois de la poudre aux Sakalavà. Il se rendit à la capitale avec une sage lenteur, emmenant un troupeau de boeufs et laissant le précéder le fils de RAINISAOLY, le commandant de Mahabo auquel il avait remis 200 piastres pour les déposer aux pieds de RAINIMAHARAVO, et lorsque peu après il arriva il offrit les plus beaux boeufs de son troupeau à ce ministre. Dès son côté, le roi TOVONKERY qui était méchant et avare, ne cessait de piller ses sujets avec l'assentiment du commandant RAINISAOLY, qui prélevait sa part du produit de ces déprédations; il envoyait pour des raisons quelconques, ses soldats et ses cafres opérer leurs brigandages : la loi était cependant de ne procéder au pillage d'un individu qu'après un Kabary, un procès public, et de faire prélever les amendes par des envoyés spéciaux. A mon passage en revenant de Tananarive, j'y ai fait avec Samat un Kabary à ce sujet et nous

.../...

avons obtenu de bonnes promesses pour l'avenir, sans y ajouter foi.

Dans l'enceinte de Mahabo, contrairement à ce qui existe dans toutes les autres villes et villages du Menabé, il n'y a pas de maisons dont les parois et les toits soient en vondronà, en joncs, car les Merina y conservent religieusement un petit morceau qui a été détaché de RAMAHAVALY, l'un des grands talismans de l'Imerina et RAMAHAVALY "abhorre" les vondronà.

On y a la même coutume barbare que dans les forts de l'Est, d'attacher en plein soleil les boeufs qu'on va abattre et de ne leur rien donner à manger pendant 2 ou 3 jours "afin qu'ils se vident complètement avant qu'on ne les tue", mesure de propreté extraordinaire chez des gens aussi sales que les Merina, qui mangent sans répugnance les cochons qui, dans ce pays, se nourrissent principalement d'excréments humains déposés un peu partout aux environs des maisons.

Parti de Mahabo le 4 Mai, je suis revenu à Morondava où j'ai fait mes préparatifs de départ pour aller à Majunga. Le 16 je me suis embarqué avec Edmond SAMAT, à bord de sa chaloupe pour Tsimanandrafozanà; le vent était faible, nous avons mis 10 heures pour gagner le bras de mer d'Andrahany qui n'est qu'à 22 milles au Nord de Morondava et où nous avons couché sur la plage; le lendemain matin, nous sommes partis avec une brise plus fraîche et en 12 heures nous avons franchi les 39 milles qui nous séparaient de Tsimanandrafozanà, petite ville de 4 à 500 habitants bâtie sur la côte Ouest de l'île de sable du même nom qui forme le bord Nord de l'embouchure du grand fleuve la Tsitsobohinà /litt. : qu'on ne passe pas à gué (de peur des crocodiles)/ ou Tsiribihinà /litt. : où l'on n'entre pas (de peur des crocodiles)/. Quelques Antalaotrà ou Arabes et quelques Banyans ou Indiens y sont établis; c'est le point le plus Sud où il y en a, car, ceux qui ont tenté de commercer dans le Fihierenane et chez les Mahafaly ayant été pillés et quelquefois tués, ils ont renoncé à fréquenter ces parages inhospitaliers.

A peine débarqués, nous fûmes avertis que la reine du Menabé allait venir nous voir : RANAROVA qui était reine du Menabé en 1862, en

fut chassée cette année là par suite du traité qu'elle fit avec l'amiral FLEURIOT de LANGLE. A cette occasion, elle avait procédé à une grande cérémonie : deux boeufs placés devant sa demeure et un aux quatre points cardinaux furent immolés par quatre chefs qui prièrent Dieu de ne pas être en colère du massacre de l'équipage de la Marie-Caroline, en 1858 et qui firent le serment qu'à l'avenir jamais le sang d'un Européen ne coulerait plus au Menabé, qu'on se contenterait d'expulser ceux qui ne se conformeraient pas aux lois du pays. En même temps elle fit immoler par le prince TSIMAROINA sur le bord de la mer un boeuf rouge dont le sang, dans lequel fut mise une pièce d'or, fut versé par lui-même au milieu du chenal en prononçant le même serment, mais priant Dieu et les ancêtres de fermer l'embouchure du fleuve si des étrangers venaient attaquer leur pays et de faire chavirer leurs embarcations. C'est à la suite de cette cérémonie que son neveu TOERA, le fils de VINANY, encore en bas âge, avait été mis à sa place par les chefs, mais il venait de la rappeler auprès de lui.

Il faut dire que MAHAROVA avait dès longtemps contracté le fati-dra fait le serment du sang avec Edmond SAMAT. Et, en effet, nous n'avons pas tardé à entendre des chants qui nous annonçaient sa venue : MAHAROVA, en effet, aimait les chants et avait la réputation d'être une soliste émérite et c'était elle qui chantait notre arrivée, improvisant à notre intention d'aimables paroles auxquelles les dix femmes qui la suivaient répondaient par un refrain quelconque; quelques chefs et une douzaine de soldats l'accompagnaient. Elle entra dans la pièce où nous nous tenions et qu'envahit aussitôt son escorte.

C'était une femme dépassant la cinquantaine, de taille moyenne et grasse, ayant la peau rougeâtre et les cheveux droits comme les Maroseranana ou princes d'origine indienne, le nez assez proéminent, les yeux expressifs à cornée brunâtre, la conque des oreilles percée sur tout le pourtour de plusieurs trous pour y mettre des anneaux les jours de fête. Elle portait un lamba de soie arabe noué sous les bras et était drapée dans un lamba malgache blanc à raies noires qui couvrait son épaule gauche et passait sous

le bras droit; elle avait sur la tête une espèce de mitre rouge, ornée en avant d'une rosace de pierreries fausses et ayant en arrière une bande d'étoffe de la largeur de la mitre qui lui tombait à mi-dos. Elle était déjà sous l'influence du toakà, du rhum qu'elle avait bu dès qu'elle avait appris la bonne nouvelle de notre venue. Nous fîmes étendre par terre une natte sur laquelle elle s'assit et nous à ses côtés et, aussitôt prenant la main de SAMAT, elle l'embrassa à la mode malgache, c'est-à-dire qu'elle en approcha son nez et en aspira le fofonà, l'odeur, le parfum, puis passa sa langue dessus; à mon tour je subis les mêmes caresses. "Les chefs me disaient qu'il était trop tard, qu'il fallait attendre à demain, mais comment aurais-je pu attendre? la brise du Sud (sa maison était au Nord de la notre) m'apportait votre odeur; je n'ai pas résisté au plaisir de vous voir. Que je suis heureuse, après sept années de séparation, de revoir mon koky (1), mon cher petit frère aimé," et reprenant plusieurs fois la main de SAMAT, elle l'embrassa de nouveau, quoique SAMAT ne cessât de lui dire "Fa soa" c'est bon, ça suffit, et elle riait, elle mettait la main sur son cœur, disant: "SAMAT est vivant, il se porte bien, que je suis contente de voir mon frère bien-aimé!" Ses yeux animés par le plaisir et aussi, disons-le, par la boisson, montraient en effet combien elle était contente.

Avec MAHAROVA se trouvait l'individu qu'elle honorait de ses faveurs, son savatsà comme disent les Sakalava, mot qui veut dire sa "femme morganatique", car, dans tout Madagascar, une reine est considérée légale d'un homme, d'un roi et on la traite comme telle.

Les chefs prirent alors la parole; /dans les Kabary sakalava, plusieurs orateurs prennent toujours la parole, les hauts dignitaires parlent les derniers. Ils prononcent leurs discours en tenant les yeux baissés vers la terre, ayant souvent à la main une petite baguette avec laquelle ils tracent de petites lignes sur le sable à mesure qu'ils énumèrent

...

---

(1) Petit nom, nom d'amitié pour zoky.

leurs arguments comme s'ils les comptaient pour s'assurer qu'ils n'en oublieraient pas. Les auditeurs, surtout les gens importants écoutent d'un air distrait, regardant de droite et de gauche et ne fixant pas l'orateur comme si le Kabary n'avait aucun intérêt pour eux; souvent même, ils regardent fixement la terre comme s'ils étaient plongés dans de profondes méditations/ Donc les chefs prenant la parole nous dirent combien tous étaient heureux de voir les Blancs revenir dans leur pays, que nous n'avions aucune crainte à avoir, que tous les habitants étaient bien disposés à notre égard... etc. MAHAROVA suivant l'étiquette, parlant la dernière, répéta sous une autre forme ce qu'avait dit chacun des chefs. Alors les hommes qui nous accompagnaient répondirent que nous étions des amis, que SAMAT était un tompon-tany, un habitant du pays, mais que moi j'étais un vahiny, un étranger, et que nous avions les meilleures intentions, que nous espérons ne trouver que des amis dans le Menabé... etc. Enfin SAMAT termina la longue série des discours en affirmant que je ne venais pas pour exiger l'indemnité fixé en 1862 par l'amiral FLEURIOT DE LANGLE et que j'étudiais le pays afin de savoir quels étaient les produits pouvant donner lieu à un commerce avec la France afin de nouer d'utiles et cordiales relations avec le Menabé etc.

Après cet échange de bonnes paroles, on se mit à boire, car un grand sajoa, une grande jarre pleine de rhum avait été apportée à la suite de MAHAROVO. La reine y puisa à même avec sa tasse, qu'elle tendit à SAMAT qui en but une gorgée et la lui rendit; elle me la passa ensuite et, à mon tour, j'y trempai mes lèvres; elle avala le reste d'un trait et l'assemblée se mit à boire. Elle appela ses deux petits fils et leur dit en leur montrant SAMAT : "Donnez la main à votre père (1)" et comme Amédée, un des fils de SAMAT, qui ne l'avait pas vue depuis 7 ans, était là présent; elle lui demanda qui elle était : "Vous êtes ma mère" "Oui" dit-elle. Et se tournant vers SAMAT, elle l'interpella : "Te souviens-tu du jour où nous avons fait le serment du sang! ce jour-là nous étions trois et aujourd'hui nous ne sommes plus que deux" /elle faisait allusion à son fils unique qui était

...

---

(1) Père, mère se disent généralement pour oncle, tante.

mort depuis) et elle fondit en larmes; après quelques minutes elle s'excusa de s'être laissé aller à son émotion et elle se retira comme elle était venue en chantant.

Dans l'îlot de Tsimanandrafozana, on ne cultive que des voèmes et surtout du manioc qui vient bien dans ce terrain sablonneux et que les Malgaches vendent aux karany et Antalao-trà (aux Arabes) pour la nourriture de leurs esclaves; ces plantations de manioc sont fréquentées par les siotsà, les perroquets noirs, qui, dès qu'ils aperçoivent un bout de racine de manioc sortant de terre, s'empressent de la déterrer et de la manger; aussi en ai-je vu des bandes nombreuses voler au-dessus des plantations qui couvrent toute la partie Ouest de l'île (la partie Est est envahie par les paletuviers) et s'y poser, déambulant cahin-caha au nombre de 2 à 300 à travers les pieds en quête des racines convoitées.

Les femmes du Menabé, comme beaucoup de femmes malgaches du reste, mâchent, sans manifester de dégoût, des feuilles de lainqomaimbo (litt. : du laingo puant) (Siphomeris lignum) qui ont une odeur fétide, une odeur d'excrement, mais comme on peut le penser, ce n'est pas à cause de cette odeur qu'elles se livrent à cette mastication, c'est pour coquetterie, c'est parce que leur haleine devient suave,

et que leurs dents deviennent très blanches, après toutefois s'être couvertes comme d'un vernis noir qui persiste quelque temps. Elles ont pour la plupart adopté la mode indienne de mettre dans le lobe inférieur des oreilles des rondelles de bois de la grandeur d'une pièce de cinq francs, sur lesquelles sont tracés des cercles concentriques.

Quelque temps avant ma venue au Menabé, le fils de Binatso, le chef des Vezo de Tsimanandrafozanà s'était rasé la tête en signe de deuil à la mort d'une femme bien aimée. Or, on ne doit se raser les cheveux que pour la mort du souverain, car agir autrement, c'est dit-on, jéter sur lui un sort. Vinany ordonna de le tuer comme mpamorikà, miasa, zezikà, comme sorcier ayant de mauvaises intentions. Après de grandes difficultés Binatso obtint sa grace moyennant le paiement d'une amende de 100 boeufs et de 2 esclaves. Mais, pendant mon séjour à Tananarive son père est mort et l'imprudent jeune homme s'est rasé de nouveau la tête, et, cette fois, on l'a tué. - Dans le Fiherenanà, cette loi est tombée en desuétude sous le règne de Lahimerijà qui n'y a pas tenu la main.

Pendant que j'étais à Tsimanandrafozanà, un des grands chefs tomba gravement malade et sa famille fit appeler un mpisikidy, un devin pour qu'il découvrit la cause de la maladie et donnât les moyens de la guérir. Celui-ci procéda à ses simagrées habituelles : après avoir jété un rapide coup d'oeil sur le malade, il affirma qu'il guerirait et, faisant placer autour de lui, au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest, de ces petits miroirs de pacotille que possèdent les Malgaches de l'Ouest, il courut s'y regarder puis, les prenant, il les jeta en l'air, et constatant qu'ils ne s'étaient pas cassés en retombant, il s'écria : "Il ne mourra pas, vous dis-je, non, il ne mourra pas,

je le guerirai". Toutes ces singeries n'empêchèrent pas le pauvre homme de passer très rapidement de vie à trépas. Ses parents furieux accusèrent le mpisikily de lui avoir jeté un sort. La reine Maharovà, avertie du fait, ordonna de tuer ce mpamorika, ce maudit sorcier, qui usait de zezikà, de malefices et aussitôt commença une chasse à l'homme : tous les habitants, hommes, femmes et enfants, se mirent à la poursuite du pauvre malheureux, mérite ardente qui le poursuivit à travers les palétuviers; l'ayant enfin atteint, ils l'assommèrent sur place à coups de fanoto, de pilon, car il ne faut pas faire couler le sang d'un sorcier sous peine qu'il n'en naisse d'autres.

Dans les cours d'eau de la région occidentale, les crocodiles abondent; il y a de ces sauriens qui sont sacrés, qu'il est défendu de tuer, comme ceux d'un des bras du Tsitsobohinà, du bras de Kindromà; car dans la plaine voisine de Tsiaronà, il y a les tombeaux du frère et du fils de la reine Maharovà et de quelques autres princes Maroserananà. Lorsqu'on fait des soronà, des cérémonies à ces tombeaux, les intestins des boeufs tués à cette occasion sont donnés à ces crocodiles. En passant devant l'entrée de ce bras, j'en ai vu 25 à 30 étendus sur le sable et dormant en paix.

Un mulâtre établi à Tsimanandrafozana m'a raconté qu'étant allé chercher du bois dans la forêt de palétuviers qui couvre les alentours de l'embouchure du fleuve, il avait laissé sa molangà, sa pirogue, attachée à un palétuvier; lorsqu'il voulut y remonter, il crut poser le pied sur un morceau de bois qui était à quelques centimètres sous l'eau, mais il ne l'eut pas plutôt touché qu'une violente secousse renversa la molangà et, en même temps, mon homme qui se relevant prestement, s'enfuit à distance : c'était un énorme crocodile, long de 3 à 4 mètres qui était venu dormir auprès de la pirogue qu'il avait prise pour

un tronc d'arbre et qui, tiré brusquement de son sommeil, avait tout envoyé promener homme et molanqà, d'un coup de sa formidable queue. Au reste dans toutes les grandes rivières, les crocodiles sont nombreux, et, en janvier 1870, journellement j'ai entendu parler à Morondava d'individus noyés ou blessés par ces redoutables animaux qui ne se gênent pas pour faire des hécatombes de boeufs lorsque ceux-ci, comme c'est le cas journellement, traversent soit à gué, soit à la nage, les fleuves de l'Ouest. Toutefois, en eau profonde, l'homme que happe un crocodile, n'ayant pas de point d'appui, ne peut chercher à se défendre et souvent est peu blessé : Samat a soigné un homme qui emporté par un de ces monstrueux reptiles le long de la rive du Tsitsobohinà au-dessus de laquelle pendaient des branches de palétuviers, put saisir une de ces branches qui était au ras de l'eau et qui, quoique l'animal qui le tenait par le cou, fermant sa mâchoire lui ait fait une grave blessure, put cependant lui échapper; et, moi-même, j'ai vu un autre Anteimena qui, remontant ce même Tsitsobohinà dans une pirogue à la voile avec un camarade et ayant laissé tomber son lamba dans la rivière, se jeta à la nage pour le rattraper et qu'un crocodile happa par le bras, mais, ayant saisi une de ses pattes, il la mordit fortement et, la douleur ayant fait lâcher la proie au monstre, il peut s'éloigner et regagner sa pirogue que son compagnon, qui s'était empressé d'amener la voile, dirigeait de son côté; ses blessures qui n'étaient pas graves furent guéries en huit jours.

J'ai décrit plus haut la cérémonie du bilo telle qu'elle se pratiquait dans le Sud-Ouest; dans l'Ouest où j'y ai également assisté, elle est un peu différente et dure de 8 à 15 jours au lieu d'un seul, et, pendant ce temps, le malade vit en retraite dans une petite hutte construite au pied du talatalà, du treteau, ne se servant pour manger que de vases neufs qui

sont placés à côté de lui sur un kibany, une tablette, et jeunant, ne prenant qu'un repas par jour, après le coucher du soleil afin de racheter ses fautes, cause de sa maladie et d'être en état de grâce pour obtenir de Dieu sa guérison. Le dabarà(1) l'alter ego du malade qui danse à sa place, les proches parents, les personnes qui le soignent doivent, comme lui, garder la chasteté pendant tout le temps de la retraite. Chaque soir, les femmes du village et des environs viennent chanter auprès de lui afin d'attirer sur lui les bénédictions de Dieu et des ancêtres. Le dernier jour le malade sort de sa retraite et monte sur le talatalà qui est haut de 2 mètres environ où on le coiffe et l'habillement pendant que les assistants chantent et dansent ou courent tout autour, les hommes tirent des coups de fusil : à ce bilo, dont le malade était un grand chef du Menabé, la reine Naharovà a dansé avec le dabarà. Puis, on a immolé un boeuf, en priant Dieu de rendre la santé au malade et on a déposé un morceau de viande au pied de l'hazomangà, de l'autel familial. Les Antémèna font toujours un sarin'olom-bilo, une statuette, représentant le malade et dont la figure est dessinée avec de l'argile rouge et du charbon. Quand la cérémonie est faite pour un roi, il y a sept talantalanà, sept plateformes superposées et le roi se tient sur la septième.

La cérémonie finie, une quarantaine de jeunes filles qui venaient d'y prendre part se mirent à courir sur le bord de la mer et passant plusieurs fois devant Samat et moi qui accostes à une chaloupe causions avec quelques Comoriens, Gogaris (Indiens) et Arabes de Bassora, elles nous chantèrent : "Hé ! Hé !

---

(1) C'est le nom que dans le Sud-Ouest on donne au boeuf choisi par le malade et au bois sacré.

tsy misy manambaly ! tsy misy manambaly !" (Hé ! Hé ! sechez que nous ne sommes pas mariées ! non, nous ne sommes pas mariées !) ce qui, en bon français, voulait dire : "allons, Messieurs, tout à votre disposition ! vous le voyez, nous sommes gentilles; faites votre choix !". Leur attitude en courant, les coudes au corps et les poings en avant est peu gracieuse, mais leur danse qu'elles exécutent en faisant flotter leur lamba en arrière de leur corps et en remuant en cadence la tête et les bras, est agréable.

Dès notre arrivée à Tsimanandrafozana, le 18 mai 1869, nous avons envoyé Samat et moi, au roi Toerà, des chefs pour lui demander quel jour il nous recevrait car ce n'est pas tous les jours qu'il donne audience; il y a d'abord les jours qui lui sont faly, qui sont taboués pour lui pendant toute sa vie, comme l'anniversaire du jour de la semaine où est mort son père ou bien qui sont réputés nefastes par ses ombiasy, ses devins, et auxquels il ne tient pas de Kabary, pas d'assemblées, etc., et dans les grandes occasions, comme dans notre cas, il demande en outre conseil au sikily, il consulte le sort. Le dimanche 23 mai, il nous fit dire qu'il nous recevrait le samedi 28; à Madagascar, il est bon de ne pas être pressé. Donc, ce jour-là nous nous rendîmes, en remontant le fleuve, à Ambiky, où pour lors, il residait, à environ 4 lieues au N.-E. de Tsimanandrafozana.

Le village royal comprend une centaine de cases, quelques-unes grandes pour le pays, mais la plupart petites, de vraies huttes, mal construites. Les autres "capitales" où ont habité les prédécesseurs de Toerà, Arindrano, Soarano, Beampombo, etc..., étaient, parait-il, mieux bâties, un peu à la mode indienne, mais à Ambiky, il faudrait aller chercher les bons matériaux assez loin et on se contente de bicoques. On nous logea

dans la maison du premier chef du pays, Fiandro, et peu après on nous mena sous un grand tamarinier où les chefs et les gens importants, au nombre d'environ 200, étaient réunis sous la présidence d'un Maroseranana, d'un prince (celui-ci avait, comme ses ancêtres d'origine indienne, les traits et le teint des gens de l'Inde et les cheveux droits; il était un descendant de ce roi sakalava qui, s'amusant à sculpter des petits objets en bois au lieu de s'occuper des affaires de son royaume, fut déposé et remplacé par son cadet), tous armés de leur fusil et de leur sagaye. Le prince était assis sur une natte ayant à côté de lui le gardien de l'hazolava, du tambour du roi (les gardiens des jiny ou reliques royales, du tambour, de la conque marine et des tombeaux des rois jouissent des privilèges qu'avaient ces rois). Le Kabary fut pareil à celui que j'ai déjà décrit et se termina à la satisfaction générale. On alla prévenir le roi et escortés des 200 assistants marchant à la file, nous nous rendimes auprès du roi.

L'enclos royal qui a une soixantaine de mètres de côté est formé de fascines maintenues par des poteaux placés deux par deux tous les deux pieds. La maison du roi est batie par ses fihitsa, les soldats de sa garde, l'enceinte par le peuple, les habitations de ses savaha, de ses femmes, par les Vazimba, le sanctuaire des jiny par les Antanandro, et celui où sont déposées les reliques du dernier roi défunt par les Antimalakà.

A la droite de la porte d'entrée de cette enceinte, on trouve la maisonnette où sont déposées les jiny du père et de grand-père de Toerà : si en passant devant elle, nous étions tombés ou même si l'un de nous eut simplement trébuché, le roi et le peuple eussent été persuadés que nous étions venus dans de mauvaises intentions et ce petit accident nous eut créé de

grosses difficultés et nous eut mis dans une dangereuse conjoncture; quiconque en effet tombe devant cette maisonnette est sagayé sur le champ, car disent les Malgaches, c'est un mpamori-ka, un méchant sorcier dont les razana royaux, les ancêtres du roi, dévoilent les mauvaises intentions. Cette vaste enceinte ne contient en outre de cette maisonnette, que quatre maisons ou plutôt quatre cases fort modestes, et un beau grenier à riz. Le roi était assis dans sa maison, devant la porte, entouré de sa mère, de quelques autres femmes et de son demi-frère Ngerezà (fils d'une Cafrine); c'est encore un enfant à l'aire chétif, quoiqu'il ait 16 ans; sa figure est effilée et il a le nez long, le teint rougeâtre et les cheveux soyeux; il semble doux et n'a l'air ni intelligent ni hardi. Une centaine de femmes se tenaient, à l'ombre, sous le grenier à riz. Tous nos compagnons après avoir fait le mifaly, le salut, s'accroupirent par terre et nous nous assîmes sur un tronc d'arbre mis là à notre intention; seuls, les porteurs de nos cadeaux restèrent debout. Nos chefs, comme les chefs du roi, recommencèrent pour la troisième fois les discours déjà prononcés au sujet de notre venue et de nos intentions, puis on procéda à la distribution des cadeaux que j'offrais au roi et, à mesure qu'on les énumérait, un chef du roi versait un peu d'eau sur le barile de poudre, sur la pièce de percale, sur les 2 marmites, les 2 miroirs, les 2 couteaux, les 2 patères, les 50 balles et les 50 pierres à feu, objets que portaient cinq de mes hommes, et à chaque fois, mon homme de confiance recevait cette eau dans sa main, la buvait, puis s'essayait la main sur ses cheveux, en témoignage d'hommage, montrant ainsi qu'aucun de ces objets ne contenait de sortilège, car, s'il en était autrement, les Sakalava ne doutent pas qu'il n'en mourrait sur l'heure; les cadeaux sont alors déposés aux pieds du roi et les porteurs, puis les Vezo lui font le mifaly, et nous allons lui serrer la main, puis levant la séance, nous rentrâmes chez nous, passant avec précaution devant

la maison des jiny, des reliques. Nous nous mettons de suite à préparer les cadeaux que nous devons offrir aux divers tignitaires de la Cour : 1<sup>o</sup> - à Tinompo, la mère du roi, 2<sup>o</sup> - à la grand tante du roi, Itsoainà, 3<sup>o</sup> - à Ngereza, le demi-frère du roi, 4<sup>o</sup> - au prince Tsimaroy, 5<sup>o</sup> - aux gardiens des tombeaux royaux de Manevâ, 6<sup>o</sup> - aux deux gardiens des tombeaux royaux de Tombarivo, 7<sup>o</sup> - aux Antimalaka, preposés à la garde des reliques et objets du dernier roi, Vinany (qui ne sont pas encore déposé dans le sanctuaire des jiny) 8<sup>o</sup> - aux chefs du village du roi, 9<sup>o</sup> - aux Lahi-miorikà (litt. : aux chefs qui vivent en amont de la rivière) et aux Lahi-volirano (litt. : aux chefs qui vivent à la queue de la rivière) aux chefs qui habitent les uns, sur les bords de la rivière, les autres auprès de sa source, 10<sup>o</sup> - aux Andevon-johary, aux femmes qui entourent le roi, qui le soignent, 11<sup>o</sup> - à l'Ombiasy ou devin, qui, sans tirer le sikily, à la seule inspection de nos bonnes figures, avait dit que nous pourrions être reçus par le roi dès le vendredi, 12<sup>o</sup> - aux fihitsà, aux soldats, aux gardes du corps du roi et 13<sup>o</sup> - à la nourrice du roi ainsi qu'à ses andevo-kely, ses serviteurs et aux gardiens des portes de l'enceinte royale. A ces cadeaux, il faut ajouter ceux que j'avais fait à Naharovâ et aux Vezo du bord de la mer, ainsi que ceux que j'avais encore à faire aux deux principaux chefs de Toerâ à Fiandro, et à Vonivony, ce qui ne laisse pas à être couteux. Au total, mon cadeau de bienvenue m'a coûté environ 500 francs; il était à peu près le même que celui que font les capitaines de navire tant comme droit d'ancrage que pour avoir le droit de commercer; il s'est composé de 13 marmites de fonte, de 52 brasses de toile, de 15 miroirs, de 18 couteaux, de 22 dés, de 2 patins, de 10 médailles, de 150 branches de perles de verre, de 350 balles et de 350 pierres à fusil et d'une trentaine de Kilogrammes de poudre. Il est d'usage de donner aussi beaucoup de clous dorés (clous dont se servent les tapissiers) mais je n'avais pas pu m'en procurer.

M. Baillon d'après des échantillons que je lui ai donnés. Il était à cette époque utilisé depuis le Menabe jusque dans le Nord-Ouest.

Au Menabé, cette ordalie se fait seulement par ordre du roi et au lieu de sa résidence; dépendant, autrefois, le roi avait un délégué, un anadonaka ou prince, qui le remplaçait à Sahohanina, sur la côte, à cause de la distance. C'est la tige de l'arbuste qu'on frotte, qu'on râpe sur une pierre rugueuse et non l'amande comme sur la côte orientale; le poison est plus violent que celui de l'Est; tige et pierre sont conservées dans le sanctuaire des jiny. L'épreuve se fait devant le peuple assemblé, devant la porte de la résidence royale : pendant qu'un vohitsa", un homme de condition, invoque Dieu et fait une prière, un moraimbé, un affranchi, frotte la tige sur la pierre, sur laquelle l'inculpé passe alors trois fois la langue, puis boit de l'eau contenue dans une corne de boeuf. Deux délégués du roi et deux parents de l'inculpé le conduisent alors au-dehors sous un arbre où ils le surveillent attentivement; pendant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, il ne doit pas s'endormir, montrer sa nudité, vomir, uriner, ni aller à la selle, être triste et taciturne, il ne faut pas qu'un chien rouge passe devant lui, etc., ou bien il est déclaré coupable; il n'en échappe pas 1 sur 10, m'a-t-on dit ! en échappent seulement en effet ceux pour lesquels l'opérateur a le soin de frotter la tige très légèrement, sans appuyer. Pour les accusations de peu de gravité, pour les petits procès, on a recours à l'épreuve par l'eau bouillante.

Ayant passé dans le village du roi Toera du 28 au 31 mai, nous avons ensuite remonté la Tsitsobohina du 1er au 3 juin jusqu'au lac Kamanomby et à Betakilotsa : sur les bords de cette rivière ou sur les bancs de sable, il y a quelquefois plus de mille aigrettes (Ardea bubuleus) qui, lorsqu'elles

M. Baillon d'après des échantillons que je lui ai donnés. Il était à cette époque utilisé depuis le Menabe jusque dans le Nord-Ouest.

Au Menabé, cette ordalie se fait seulement par ordre du roi et au lieu de sa résidence; dépendant, autrefois, le roi avait un délégué, un anadonaka ou prince, qui le remplaçait à Sahohanina, sur la côte, à cause de la distance. C'est la tige de l'arbuste qu'on frotte, qu'on râpe sur une pierre rugueuse et non l'amande comme sur la côte orientale; le poison est plus violent que celui de l'Est; tige et pierre sont conservées dans le sanctuaire des jiny. L'épreuve se fait devant le peuple assemblé, devant la porte de la résidence royale : pendant qu'un vohitsa", un homme de condition, invoque Dieu et fait une prière, un moraimbé, un affranchi, frotte la tige sur la pierre, sur laquelle l'inculpé passe alors trois fois la langue, puis boit de l'eau contenue dans une corne de boeuf. Deux délégués du roi et deux parents de l'inculpé le conduisent alors au-dehors sous un arbre où ils le surveillent attentivement; pendant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, il ne doit pas s'endormir, montrer sa nudité, vomir, uriner, ni aller à la selle, être triste et taciturne, il ne faut pas qu'un chien rouge passe devant lui, etc.. ou bien il est déclaré coupable; il n'en échappe pas 1 sur 10, m'a-t-on dit ! en échappent seulement en effet ceux pour lesquels l'opérateur a le soin de frotter la tige très légèrement, sans appuyer. Pour les accusations de peu de gravité, pour les petits procès, on a recours à l'épreuve par l'eau bouillante.

Ayant passé dans le village du roi Toera du 28 au 31 mai, nous avons ensuite remonté la Tsitsobohina du 1er au 3 juin jusqu'au lac Kamanomby et à Betakilotse : sur les bords de cette rivière ou sur les bancs de sable, il y a quelquefois plus de mille aigrettes (Ardea bubuleus) qui, lorsqu'elles

s'envolent, ont l'aspect d'une avalanche de neige, ou autant de flamants roses. Pendant cette excursion, les 2 et 3 juin, Samat fut pris d'un violent accès de fièvre, ce qui était très fâcheux parce qu'il avait répondu de moi et de mes bonnes intentions aux chefs du Menabé et qu'il n'était pas douteux que les Sakalava croiraient qu'en répondant de moi, il s'était parjuré; car, pour les Malgaches, les maladies sont généralement considérées comme la punition infligée par Dieu et par les ancêtres pour quelque faute, pour quelque forfait, quelque faux serment; heureusement une forte dose de quinine la fit disparaître et, dès lors, tout fut bien. Mais comme d'autre part, je dépouillais un oiseau et un poisson, tous deux nouveaux pour la science (Cona Coquereli et Gobius Grandidieri), un esclave de la mère du roi, un Cafre, vint à passer et me voyant occupé à ce travail incompréhensible pour lui, n'hésita pas à dire : Miasa zezika ny Vazaha (il fait du vilain travail, le blanc, il fait des sortilèges). Ces quelques mots produisèrent le pire effet sur les assistants qui se reculèrent épouvantés et il me fallut toute ma diplomatie, toute mon éloquence pour sinon détruire le fâcheux effet de cette malheureuse réflexion, au moins pour calmer leur crainte.

Nous avons descendu la rivière les 5 et 6 juin et sommes rentrés à Tsimanandrafozana; ayant rencontré un des parents du célèbre ombiasy, devin, Lahimenà, j'eus de lui des renseignements sur les motifs de certains faly, tabous, qui frappent le Menabé, et aussi le Mailakà, le Marahà et le Milanjà, mais non le Boinà, tels que de n'y pas sagayer les boeufs rouges, de n'y pas planter de pignon d'Inde et de ne pas porter sur les épaules les mortiers à riz, mais de les trainer sur le sol. Sous Andriasoanarivo qui craignait de voir son pays envahi par les Merina, le grand père de Lahimena consulté, tira le sikily et choisit une vache toute rouge qui avait un veau de la même couleur et qu'il fit enterrer de sorte que, seule la tête sortit du

trou, et il dit que si le veau reconnaissait sa mère au milieu d'un grand troupeau, le pays ne tomberait jamais entre les mains des Merina. En présence de toute la population, on amena sur les lieux un grand troupeau, puis le veau; la mère ayant mugé et son veau l'ayant reconnue et léchée, on la délivra, et par reconnaissance, le roi ordonna qu'à l'avenir on ne tuerait jamais de bœufs ou de vaches rouges autrement qu'en leur coupant la gorge avec un couteau parce qu'on était bien obligé d'en tuer pour manger, mais que tout individu qui les sagayerait on tirerait des balles sur eux serait passible de la peine de mort. - Un autre aïeul de Lahimena, consulté sur l'avenir du pays et, ayant tiré le sikily, dit qu'il était trop tanantanà (litt. : trop ouvert aux incursions des ennemis) et que, par conséquent, pour se garantir de ces incursions ils ne fallait pas y planter de tanantanà, des pignons d'Inde (Curcas purgans). Que voilà bien une belle analogie ! - Pour le mortier, c'est encore un jeu de mots. En effet leonà signifie mortier et lea veut dire vaincu; aussi un autre aïeul de Lahimena déclara-t-il qu'il fallait le plus possible éviter de toucher aux mortiers "afin de ne pas être vaincu".

L'homme qui nous racontait ces histoires revenait de Tananarive où il avait été vendu au commencement de 1868 un magnifique boeuf sur lequel Lahimena avait jeté un sort et qui devait faire mourir tous ceux qui en mangeraient. Comme peu après la reine est morte ainsi que quelques hauts personnages, les ~~Antinona~~ Antinona n'ont pas manqué d'en rapporter tout l'honneur à leur devin favori. Mais les grands chefs actuels de Toerà, qu'il avait voulu autrefois faire tuer, le tiennent à l'écart; aussi est-il fort mécontent et se plaint-il de l'ingratitude ses concitoyens; il dit qu'il a prié ses talismans, qui lui viennent de ses ancêtres, de fomenter la guerre et qu'il a demandé à Dieu que les trois faly, les trois tabous, préconisés par ses ancêtres,

fussent dorénavant sans effet. Et voilà précisément Tsiatelo qui arrive et qui s'impose à Toerà, et les gens de l'intérieur qui refusent d'obéir à Fiandro et se livrent au pillage !

(Tsiatelo est un roi Maroserananà dont les ancêtres habitaient sur les bords du Haut-Mangokà et ont toujours été en hostilité avec les ancêtres de Toerà).

Les Antamby, famille qui est d'origine indienne comme les Maroserananà (c'est-à-dire les princes mahafaly et sakalava) et qui occupent une grande position dans le Sud-Ouest, sont au contraire disqualifiés dans l'Ouest où ils sont traités en parias. Voici la cause de cet opprobre qui les poursuit dans le Menobé : un roi de cette région qui se plaisait à chasser les sangliers aimait à avoir ses chiens autour de lui; un jour, en plein Kabary, en assemblée publique, l'un d'eux fit une incongruité aux pieds de son maître qui appela un de ses esclaves pour l'enlever, mais celui-ci, qui était loin n'entendit pas et un Antamby qui était près et qui portait le même nom croyant que le roi l'appelait, accourut. Le roi, étonné, lui dit que ce n'était pas lui qu'il appelait, mais que puisqu'il était venu, qu'il ôtât cette ordure. Il n'avait qu'à obéir. Le roi ordonna que toute sa famille fut vendue pour des chiens et, depuis, elle est traitée en paria.

Revenus à Tsimanandrafozana, nous nous sommes embarqués sur la chaloupe le 10 juin, et à midi, nous avons mouillé auprès de Soarano (lat. S. 19°40') où débouche un bras du Tsi-tsobohinà; c'est là que résidait le roi Vinany et qu'ont eu lieu en 1858 le massacre de l'équipage, le pillage de la cargaison et l'incendie du navire Marie-Caroline, capitaine de Cazes. Le soir nous avons couché 11 Km. plus N. à Rafinentà; la pirogue à balancier qui nous menait à terre ayant chaviré, tout le monde

fut à l'eau, mais n'ayant ni crainte, ni appréhension, car nous n'avions avec nous ni instrument ni objet précieux. Tandis que nous nagions autour, chacun des deux Vezo, des deux pagayeurs, montant sur l'extrémité d'un des porte-en-dehors, les firent enfoncer dans l'eau par leur poids, et, par conséquent, soulevèrent en l'air le balancier qui, faisant demi-tour, remit la pirogue dans sa position normale; mais elle était toute pleine d'eau : lui imprimant alors à plusieurs reprises un mouvement de va et vient, il en firent sortir une partie et, dès lors, un des Vezo pût y entrer et vider le restant avec unealebasse. Nous y sommes alors tous rentrés, trempés, mais en voyage, on ne fait pas attention à ces minuties. Et en avant !

Le 12 au matin, comme nous nous préparions à quitter Rafinentà, nous avons entendu quelques coups de fusil : c'était le chef de l'endroit, Hamadisimbà qui faisait tuer traîtreusement un de ses anciens esclaves qu'il avait affranchi et qu'il accusait faussement d'avoir voulu attenter à sa vie, mais qui, en réalité, était un fort brave homme, riche, il est vrai et c'était pour s'emparer de ses biens que son ancien maître, après en avoir obtenu l'autorisation du roi auquel il avait raconté une histoire mensongère, le faisait tuer.

Le soir, nous couchâmes à Soahazo (lat. S. 19°20') qui est à 26 kilomètres plus au Nord. Les habitants s'y livraient à la pêche, empoisonnant l'eau avec le lait du laro, grande euphorbiacée arborescente (Euphorbia laro) : tout la journée, nous vîmes des centaines de poissons stupifiés, ingourdis, qui passaient le long de notre bord et qui monobstant sont bon à manger.

Le lendemain nous sommes allés à Mafaidrano, village sur le bord Sud du Manambolo (lat. S. 19°4'38), et, en montant

le 18 juin, nous avons remonté ce fleuve pendant 2 jours 1/2 jusqu'au village de Bezehy où vivait Rerano, le grand chef de la région que traverse le Manambolo, mort il y a 8 ans. Suivant l'usage, on a donné à Rerano un fitahina, un nom béni, un nom posthume, car ce nom de Rerano ne peut plus, après sa mort, être prononcé, pas plus que le mot rano (eau) qui y entre et qui dès lors a été remplacé dans toute la région soumise à son autorité, par son synonyme en soakili, majy. Son successeur, Anakay, qui a pris à partir de son avènement le nom de Maromiantra, habite plus à l'Est, à Mitraika qui est à une quinzaine de lieues de la côte et à 4 ou 5 lieues de la chaîne du Bemaraha et où nous avons passé la journée du 23. Ce jour là une nuée de sauterelles est passée sur nos têtes, obscurcissant le ciel; on eut dit qu'il tombait une forte averse de neige. A midi, comme d'habitude, j'ai pris des hauteurs circummeridiennes du soleil pour fixer ma latitude, et Anakay ainsi que de nombreux Malgaches s'assemblèrent autour de moi; Samat leur expliqua que mon instrument servait à déterminer la distance d'un point à un autre. Après quelque temps, un des chefs de Maromiantso dit : "je m'en vais, car les Blancs sont trop intelligente pour moi. En voici un qui nous dit qu'en regardant le soleil avec un masolavitra (litt. : (un objet qui porte) les yeux au loin), une lunette, il peut savoir à quelle distance il est du bord de la mer; or, j'aurais beau regarder le soleil pendant des jours et des jours, et je n'en saurais pas plus. Non, vous dis-je, cela ne me paraît pas bon (voulant dire que je manigançais quelque malefice et j'étais un sort sur son pays) je m'en vais". Et il s'en alla comme il le disait. Un autre se leva et le suivit, disant : "Est-ce que ce Blanc n'inspecte pas notre pays pour nous faire ensuite la guerre ?" Un seul qui avait été plusieurs fois à bord de navires venus sur la côte du Menabe, parla en ma faveur, expliquant que c'était "l'âme du navire", qu'il était employé par tout les

marins pour fixer leur route. Rien n'y fit; dans l'esprit de tous, j'étais un mpamorika, un de ces sorciers abhorrés qui, comme ils disent, miasa zezikà, qui font de vilaines choses et, pour éviter quelque grave incident dûs me résoudre à ne pas faire mes observations astronomiques : à chaque pas, dans mes voyages, je me heurtais ainsi à des difficultés qui non seulement entravaient mes études et mes recherches, mais qui quelquefois, au moment où je croyais avoir non sans peine atteint mon but, faisaient crouler mes espérances. Et cependant, je semais pour récolter, mais souvent en vain; j'avais beau faire cadeaux sur cadeaux même aux petits chefs, c'était souvent inutilement.

Maromiantra est réputé pour sa parcimonie, je puis même dire, son avarice. Non seulement il ne m'a fait qu'un cadeau de bienvenue modeste, un seul boeuf et pas de volailles, pas de riz, pas bananes, mais peu après que nous lui eûmes remis le notre, d'une valeur très supérieure au sein, il vint nous trouver et nous dit : "Voici un des dès (1) que vous m'avez donnés et avec lequel je vous prie de m'acheter des bananes, car, si c'est moi qui fais l'achat, on me flatte parceque je suis chef et il me faut les payer plus cher que le vulgaire." "Combien veux-tu de bananes pour ce dé ? - Deux régimes". Je fus surpris de cette demande, car nous avions coutume de payer beaucoup plus cher; toutefois je proposai le marché au premier

---

(1) Ces dés en cuivre sont dénommés dans l'Ouest de Madagascar, loha tahina (litt. : têtes de canne) parceque les Sakalava les mettent comme pommeaux en haut de leurs cannes.

homme qui vint à passer et qui, à mon étonnement, accepta de suite; toutefois sa femme préférant 12 branches de perles de verre, je les lui donnai, de sorte que notre riche et puissant hôte s'en alla emportant ses deux régimes et son dé.

Un chef, ayant entendu Samet dire qu'il avait tué un crocodile à quelques kilomètres de Mitraika envoya un de ses esclaves l'enterrer; cet animal étant sacré pour sa famille, il était tenu de lui rendre les derniers devoirs.

En descendant la Manambolo pour retourner au bord de la mer, nous avons vu le matin, plusieurs compagnies de 40 à 50 pintades qui venaient boire à la rivière ou qui se chauffaient au soleil. Le 25 juin, nous nous arrêtons pour déjeuner sur la rive gauche, auprès de la case d'un Vazimba; dans l'Est de cette case se trouvait un petit treteau en roseaux sur lequel, comme tous les Vazimba, quand il avait un vœu à faire, une demande à adresser à Dieu ou aux ancêtres, il déposait dans unealebasse ou dans un plat de bois un peu de riz cuit ou quelqu'autre mets; après en avoir fait l'offrande à Dieu et aux lolo, ses ancêtres et leur avoir adressé une prière, accroupis sur leurs talons et les mains à la hauteur du visage avec la paume tournée vers le ciel comme s'ils tenaient l'offrande, ils en jettent quelques grains vers l'Est, et mangent le reste en communion avec eux.

Le 26 au matin, j'étais de r tour à Mafaidrano. Pendant cette excursion, j'ai dû comme toujours faire des cadeaux, tant aux chefs, grands et petits, qu'à leurs femmes, en tout à neuf personnes ou groupes de personnes : soit, au total, 9 marmites de fonte, 15 brasses de toile, 5 couteaux, 1 miroir, 14 dés, 2 patères, 12 médailles, 100 branches de colliers de perles de verre, 72 verres de poudre (soit une douzaine de kilogrammes),

50 balles et 50 pierres à fusil. Quant à moi, j'ai reçu en cadeau 29 boeufs.

Le 27, nous sommes partis pour Maintirano où nous sommes arrivés le 28 dans l'après-midi; nous y sommes restés jusqu'au 11 Juillet. Maintirano ou Kivinjy est bâti sur la pointe Est d'une île à l'embouchure du Demoka ou Doko. Les cases, qui sont à côté les unes des autres <sup>sont</sup> entourés d'un petit enclos et ont leurs parois ainsi que leurs toits en palmes de mokoty. C'est une petite ville assez importante pour la région occidentale de Madagascar; il y a beaucoup d'Antalaotra, de Comoriens, de Souahilis et d'Indiens (sur un millier d'habitants, il y avait environ une centaine de Comoriens, un peu moins d'Antalaotra, une trentaine d'Indien (soit 8 Banyans et une vingtaine de Khodias et de Bhoras) et une trentaine de Souahilis ou d'Arabes) qui y font le commerce de cuirs de boeufs, de cire, de bois d'ébène et de santal, d'un peu d'orseille, (en 1869, les cuirs de boeuf y valaient de 3fr75 à 5½ suivant la grandeur, la bille d'ebéne de 0m20 de diamètre et de 2m environ de longueur 2fr, la cire 1 fr la livre, l'orseille 0fr15 la livre, etc...) venant des ports voisins et quelquefois de caouris importés du Sud, et d'esclaves dont on apporte constamment des cargaisons, Maintirano étant le principal marché de Madagascar où s'approvisionnent les Sakalava ainsi que les Merina; pendant que j'y étais on attendait 10 boutres qui étaient allés chercher leur cargaison humaines un peu au Sud de Quillimano, chez les Portugais; j'ai vu vendu deux petites Cafrines, l'une âgée de 7 ans qui a été payée 26 piastres et l'autre âgée de 9 ans qui a été payée 32 piastres, prix beaucoup plus élevés, m'a-t-on dit, que d'ordinaire.

Près de l'endroit où les femmes de la ville vont puiser l'eau pour les besoins de leur ménage, il y a plusieurs

centaines de piquets, qui, chacun, indique le lieu où a été enterré un Cafre mort en arrivant; de nombreux cranes et ossements deterrés par les chiens gisaient à la surface du sol. Triste spectacle, surtout lorsqu'on pense aux cruelles souffrances qu'ont eu à endurer ces pauvres malheureux autant pendant leur voyage à travers l'Afrique que pendant leur traversée du canal de Mozambique.

A Maintirano, quelques Sakalava possèdent des boutres; ils ont un tel respect, une telle foi dans les faly, les tabous que, malgré leur culte des ancêtres et des anciens usages ils n'hésitent pas, lorsqu'ils font ou achètent un boutre, à prendre le costume ainsi que certaines coutumes arabes; ils sont persuadés que, s'ils ne se rasaient pas les cheveux, s'ils ne portaient pas sur la tête un "kofia", un fez ou une calotte blanche et une longue chemise blanche et s'ils mangeaient de la viande d'un animal qui n'eut pas été tué par un musulman ou de la viande de porc, ils ne réussiraient pas; il est interdit de dormir sur le ventre parceque cela ferait changer le vent ou de siffler parceque cela appellerait le mauvais temps; à l'instigation des Arabes, ils se conforment à ces prescriptions, disant "Ce sont les faly du boutre". Il y en a même qui vont à Maintirano apprendre les premiers principes de la religion musulmane, afin d'obtenir le droit de couper le cou aux animaux.. D'ordinaire, les parents désapprouvent ces changements de coutumes; il y en a toutefois qui, lorsqu'ils viennent à perdre un enfant, remettent son corps aux Antalaotra afin qu'ils accomplissent les cérémonies d'usage chez les musulmans du Nord-Ouest; ceux-ci, en effet, ont l'usage de vider les intestins de leurs coreligionnaires morts en pressant le ventre dans tous les sens et même si besoin en est, en introduisant la main gauche enveloppée d'un linge dans le gros intestin pour retirer les matières que la

pression n'a pas fait sortir (à Madagascar, les Khodias qui sont des parias, lorsque l'un d'eux meurt, introduisent dans le gros intestin, par l'anus, une longue baguette de fer rougie au feu, puis lavent le cadavre avec de l'eau chaude qui sert à cuire la viande que mangent les assistants). Les Sakalava qui agissent de cette manière, le font par mode et par superstition, mais dès que, pour une raison ou une autre, ils renoncent à leurs boutres, ils retournent aux coutumes ancestrales. Antalaotsà comme Sakalava, pour calfater leurs embarcations, se servent de coton imbibé d'huile qu'ils retirent surtout des poissons-sciés lesquels en donnent en moyenne, chacun, de 60 à 80 litres, valant au Menabé environ 1 piastre les 10 litres.

Les Antalaotsa, Comoriens, Souahilis et Indiens dont l'un des principaux commerce, sinon le principal était la traite des esclaves, m'ont accusé d'être chargé par les Anglais de sonder les passes afin que leurs navires puissent venir s'y emparer des boutres et les brûler; ils en ont en effet très peur depuis que l'escadre britannique de l'Océan Indien fait la police tout le long de la côte orientale de l'Afrique ainsi que dans le canal de Mozambique et a saisi et brûlé beaucoup de leurs boutres negrien. Aussi, les bruits les plus perfides et les plus faux courent à mon sujet dans tout le pays, avait-on de ma pauvre personne une grande frayeur qui, à ce moment, n'avait aucune raison d'être. L'année suivante, elle eut été justifiée, car ayant eu l'occasion de m'entretenir de ce sujet à Tamatave avec le consul anglais, M. Pakenham et des officiers de la marine anglaise, je leur ai fourni alors des renseignements tant hydrographiques qu'ethnographiques et commerciaux qui les ont beaucoup aidés à éteindre ce dernier foyer de la traite des noirs d'Afriques à Madagascar.

Malgré les cadeaux et des Kabary où nous avons, Samat et moi, déployé toute notre éloquence, il nous a été impossible d'aller jusqu'à Mavohazo voir le roi et les ombiasy du lieu ont fait maintes cérémonies pour que notre navire échouât sur la barre et que nous nous perdissions corps et biens. Nous eûmes alors une longue et sérieuse conférence avec le chef de Maintirano, Alidy, afin de ne pas laisser s'aggraver ces bruits qui avaient la plus fâcheuse influence sur les habitants ignorants et superstitieux de ce pays et pouvaient être la cause des plus dangereuses éventualités. Dans ces conditions, je n'ai pu faire à Maintirano qu'une seule observation de latitude par des étoiles, prise furtivement la nuit, au milieu des paletuviers, dans la boue, comme un voleur qui a peur d'être pris en flagrant délit, et, en effet, si j'eusse été convaincu d'avoir jeté un sort sur le pays et j'eusse été pour le moins pillé de fond en comble.

En somme, tous ces mercantis se sont opposés, autant qu'ils ont pu, à ce que je continuasse mon voyage le long de la côte Ouest et m'ont empêché de louer un boutre quelconque à quelque prix que ce fut. "Vous faites partout, me disaient-ils des relevements et des sondages; c'est certainement pour vous emparer du pays, pour y amener des navires de guerre. Or, si nous vous conduisons dans les criques et les baies de la côte, aux embouchures des rivières, ou nous fera des Kabary, des procès, et nous ne voulons pas nous exposer à être pillés". Que répondre ? que nous venions étudier le pays pour y développer le commerce, mais ils savaient que nos traitants et nos commerçants les évinceraient; aussi n'avions-nous aucun moyen de les ramener à de meilleurs sentiments, et tous ces bruits s'étant vite répandus sur toute la côte, il me fallut renoncer à la longer et à étudier la région plus Nord jusqu'au delà du cap St André. Heureusement qu'a mouillé en rade un boutre qui venait de Nosy-be et y retournait de suite et que nous pûmes nous y embarquer; nous avons donc dû modifier notre itinéraire, mais il

ne me déplaisait pas de faire une petite visite à cette colonie française. Malgré tout, j'avais pu faire un levé approximatif des bras de mer sur la côte Ouest au Nord de Maintirano et fixer la position des embouchures de rivière.

Partis de Maintirano à 6 heures du matin le 11 juillet, nous avons mouillé à 43 Km plus Nord à 6 heures du soir devant le village de Maroleo dans la baie de Koraraika (lat.S. 17°46') d'où nous fumes obligé d'appareiller en pleine nuit, à 2 heures, parce que notre ancre avait chassé; 4 heures après, ayant fait 31 Km, nous avons passé la barre très mauvaise de Tambohorano (lat.S. 17°30'); il est généralement difficile d'entrer dans les bras de mer de la côte Ouest, les passes étant dirigées du Nord au Sud et les chenaux où il faut louvoyer n'ayant que de 3 à 400 mètres de large; le vent étant contraire il a fallu nous déhaler avec les grapins et les embarcations. Nous en sommes parti le 15 juillet et, longeant la côte, j'ai observé les embouchures de rivières ainsi que les récifs jusqu'aux falaises blanches d'Ambatosoratra (16°46' - 16°41') où la mer devenant houleuse nous força à gagner le large; nous avons atterri auprès de Nosy Ovy (lat. S. 14°3') et de là, nous avons suivi la côte montagneuse jusqu'à Nosy-be.

Le chef lieu de Nosy-bé, Helle-ville, est située sur un plateau qu'ombragent des manguiers et des cocotiers; la plupart des maisons reposent sur un socle en maçonnerie et on leur poutres en bois de paletuvier, leur plancher en écorce de ravenal aplatie, les parois en rachis de rafia et le toit et les pignons en feuilles sèches de ravenal. La ville est dominée à gauche par la vigie et à droite par une petite colline dénormée "la Pointe à la fièvre" parce que 75 matelots y sont morts en quelques jours en y construisant un fortin par l'ordre du Commandant

Guillain. La garnison comprenait 16 artilleurs et 7 soldats d'infanterie de marine habitant le camp des troupes indigènes, camp formé de petites paillottes coquettement bâties. Aux "noirs" qui s'engageaient pour 7 ans (il y a quelques Betsimisaraka, des Anjouanais et surtout des Cafres) on donne une prime de 300 fr, plus une paye de 7fr50 par mois et une quote-part de 0fr40 par jour pour leur nourriture, car à cause de la diversité de leurs croyances et de leurs tabous, on ne peut pas les faire manger ensemble. Lors de mon passage, il y avait un de ces soldats noirs qui avait 22 ans de service.

La rade est excellente et on s'y croirait dans un lac entouré de montagnes, mais de l'autre côté de la Pointe à la fièvre, la baie d'Ambanoro est moins bonne; à basse mer, de vastes espaces sont à sec; toutefois c'est là que résident les Arabes et surtout beaucoup d'Indiens et que mouillent leurs boutres nombreux et de tout tonnage; en 1869, il en est venu une centaine. On y comptait à la même époque, 300 Arabes. La nourriture de ces Arabes qui habitent la côte Nord-Ouest ainsi que celle des Antalaotra et des Indiens consiste presque exclusivement en riz cuit avec de la noix de coco fraîche qui donne beaucoup d'huile et en carry de volaille fortement épice; ils y ajoutent quelquefois des gâteaux, des patates, des bananes mûres cuites dans la graisse, des oeufs au plat, etc...Beaucoup boivent du vin, de l'absinthe, du vermouth; il n'y a d'après eux que l'arak qui soit défendu par le Koran et même un certain nombre en boit; les sirops sont très recherchés. Pour tuer une volaille, ils mettent un pied sur ses pattes et l'autre sur les ailes, ils plument un peu le cou autour duquel ils font une incision circulaire, en l'empêchant de crier. En se visitant, ils s'offrent du bétel. Chaque caste se marie entre soi. - Les Bhoras et les Khodyas qui sont tenus l'écart comme des parias

par leurs compatriotes, quoiqu'il y en ait de fort riches, y étaient nombreux et il y avait 3 Banyans.

Le chef des Arabes, Alifany, un souahili, est très influent et a été très utile à nos colons. La ville d'Ambanoro a tout l'aspect d'une ville orientale : rues étroites, tortueuses et sales, maisons mal construites, mais en pierres et mortier, ayant par devant de petits auvents où sont étalés les échantillons de marchandises et des bancs qu'abrite une varange; il s'y fait un commerce important avec Madagascar d'une part et Zanzibar, Bombay et même Mozambique, d'autre part.

Lors de mon passage à Nosy-bé, la culture de la canne à sucre était la principale, sinon l'unique occupation des habitants et les usines fonctionnaient avec des batteries à la Guimard ou à basse température, mais il n'y avait pas de machine à cuire dans le vide. Cette industrie, d'ailleurs, n'était pas prospère, autant par suite du peu de capitaux dont disposaient les planteurs qui étaient obligés de faire des emprunts à des taux escorbitants que par suite de leur nonchalance et de leur incurie. D'autre part, ils traitaient mal leurs "engagés", ne leur donnant, en tout et pour tout, que 800 grammes de riz blanc ou 1200 grammes de riz en paille, et, m'a-t-on dit, pratiquant la fustigation comme au temps de l'esclavage : on m'a cité le cas d'un M. O. qui avait l'habitude de mordre ses engagés au sang lorsqu'il avait quelques reproches à leur faire et qui, un jour, parce qu'un Makoa, ignorant la langue française, le regardait sans le comprendre et par conséquent sans lui apporter ce qu'il demandait, prit une clef anglaise qui était à sa portée et la lui lança à la tête de toute sa force le blessant très grièvement. Il y en avait d'autres qui les faisaient attacher à des poteaux et leur faisaient donner de 50 à 60 coups de fouet; d'autres, en se promenant, avaient toujours leur fouet à la main.

Les fers étaient d'un usage général et on appelait l'"hospice" la géole où avait lieu cette punition. Pour 0fr25 ou 0fr30, ils voulaient tirer d'un "engagé", plus de travail que d'un Européen qu'ils eussent du payer au moins de 3 à 4fr. Aussi beaucoup de ces noirs se sauvaient, ils allaient à la Grande Terre, d'où on ne pouvait pas les savoir facilement. Ajoutons qu'on ne les payait pas régulièrement, souvent tous les 7 ou 8 mois seulement, quelquefois pas du tout, leur octroyant pour tout salaire des coups de queue de raie qui font d'effroyables blessures.

Un grand abus, c'est que les domestiques ou les "engagés" qui sont condamnés par le tribunal à la géole sont employés, les uns, à blanchir le linge du gouverneur et de sa famille, d'autres à bêcher et à arroser le jardin du commissaire de police, etc... si bien qu'ayant à faire un travail peu fatigant, ils préfèrent la géole à la maison de leur maître et ne redoutent pas du tout de passer en jugement. D'autre part, le juge n'hésite jamais à appliquer le maximum et plus : pour une peccadille, le maître demande-t-il une punition de 4 à 5 jours de prison, le juge trouve le cas grave et condamne le délinquant à 1 ou 2 mois.

Heureusement qu'à côté de ces colons de triste mémoire, il y avait à Nosy-bé d'autres Européens qui, par leur exemple et l'éducation qu'ils donnaient aux jeunes Malgaches ont rendu les plus grands services à la colonisation française : c'étaient le R.P. Lacomme, deux autres frères, cinq soeurs et deux frères; leur établissement est bien placé, au milieu d'un jardin ombragé par des manguiers et ils y élevaient alors une centaine d'enfants des deux sexes dont 45 aux frais du gouvernement au prix de 100 francs l'un par an; ils en auraient élevé beaucoup plus si leurs ressources ne leur eussent permis.

Dans le petit îlot de Tany Kely, on a lâché, il y a quelques années des lapins; lorsque je suis passé, tous n'avaient pas encore repris la livrée guse de leurs congénères sauvages : il paraît que ce sont des "lapin de Russie à longs poils qui y ont été apportés.

J'ai passé 12 jours à Nosy-be, il faisait très chaud le jour, très chaud la nuit, et, tout le temps, j'ai été sous l'influence de la fièvre et en ai ressenti une grande faiblesse.

Du 1er au 3 août, j'ai visité la baie d'Ampasindava, notamment les Nosy Mamohy ou Ambariotelo, les trois îlots où sont des ruines et des tombes arabes ainsi que sur sa côte orientale l'îlot de Kisimany auprès duquel était alors la résidence de Safy Mozongo, l'ainée des filles d'Andriantsoly, l'ex-roi du Boina, dont elle était l'héritière. Pendant cette visite, mon attention s'est portée d'une manière toute particulière sur la géologie de cette région et sur le "terrain houillier" qu'on prétendait y exister; en effet M. d'Awoy avait commencé l'exploitation d'une mine soi-disant de houille dans la baie limitrophe d'Ambavatoby et, les Marina qui étaient très opposés à toute recherche de mines dans leur pays, lui ayant donné l'ordre de quitter les lieux, il refusa d'obéir et fut tué. Or je me suis convaincu, comme je l'ai indiqué dans ma communication à la Réunion des délégués des Sociétés savantes en avril 1884 sur le prétendu terrain houillier de Madagascar, que c'était du terrain jurassique et que probablement il n'y avait pas de houille dans le Nord-Ouest de Madagascar; cette constatation a depuis, été vérifiée.

Le 3 août nous sommes passés devant la baie d'Ambavatoby et avons relâché dans la baie de Kakambà, auprès des deux îles Iranjà où vivent et pullulent en paix des rats, d'une

grosseur anormale qui les ravagent, mais qu'on respecte, car ils sont faly, tabous, pour les Indigènes; puis le 4, nous sommes allés à Anorontsangà, que domine le fort de Sadà, construit par les Merina au sommet d'une colline abrupte. Pour tout armement, il y avait 3 petits vieux pierriers lançant des balles d'une livre. A Anorontsangà, les Antalaotsà et les Arabes construisent maintenant leurs maisons en pierre, ce qui est une sage précaution, car les incendies depuis Maintirano jusqu'ici sont très fréquentes. Dans toutes les villes du Nord-Ouest où il y a des soldats Merina on crie le couvre-feu vers les 8 H. du soir et plutôt si le vent est fort, les agents de police font la ronde pour s'assurer que feu et lampes sont bien éteints. Dans la région du Nord-Ouest, une belle case avec son entourage, ne revient pas, mais d'oeuvre comprise, à 10 piastres, à 50 fr; on a pour 1 piastre 12 bottes de 2 à 300 ketikety ou rachis de jeunes feuilles de rafias qui suffisent pour faire les parois, les cloisons et la palissade; avec 1 piastre de feuilles sèches de ravenal (6 paquets) on la couvre et, pour 1 ou 2 piastres, on a les montants, les gaulettes ainsi que les rachis de rafia; ces cases se construisent vite et les ouvriers ne sont pas chers.

La rade n'est pas bonne car il y a peu de fonds et la marée laisse de vastes espaces à sec, mais le panorama du pays avec ses montagnes et ses îles est pittoresque.

Continuant notre route vers le Sud, le 5, nous sommes passés entre les 4 petites îles qui ferment les baies de Radamà et de Rafaralahy, îles hautes les unes et les autres d'environ 150 mètres, mais nues, sans abris; un vent de terre violent qui s'éleva tout à coup nous força à nous réfugier à Nosy Valiha, la plus Sud; ce vent, le mistral malgache, que les indigènes appellent varatrazy, et qui est très violent et d'autant plus dangereux pour la navigation côtière qu'il survient

soudainement, ne souffle que de juin au commencement de septembre et ne se fait sentir que de la baie d'Anorontsanganà à la baie de Baly, descendant les vallées où coulent les grands fleuves du Nord-Ouest; les boutres qu'il surprend en dehors des îles Radamà sont obligés de fuir et de dépaler jusqu'aux Comores et même jusqu'à la côte d'Afrique. La mer étant devenue très forte et, notre boutre n'ayant que 2 grappins tenus par de vieux cables, nous nous sommes décidés à retourner mouiller à Anorontsanganà où, si les cables des grappins venaient à se casser, nous pourrions le mettre à la côte sur la plage de sable sans avoir à craindre de grandes avaries, tandis que là où nous étions, si les cables avaient cassé, nous n'avions d'autre ressource que d'appareiller pour quelque'une des îles Comores ou même pour la côte d'Afrique.

Plusieurs boutres ont sombré sur rade, un a chaviré et le notre, le Ravorano, que j'avais momentanément quitté, a perdu ses grappins pendant la nuit; heureusement on a pu le ramener au mouillage et mes cahiers de notes et d'observations scientifiques, fruit d'un travail incessant de 15 mois ont été sauvés; il ne serait pas exact de dire que je n'étais pas attristé de cette éventualité que je considérais comme plus que probable pendant que mon boutre depalait, mais j'y étais résigné, car, dans ces voyages en pays sauvage, on est philosophe, prêt à tout.

A cause de cet incident, j'eusse bien voulu partir d'Anorontsanganà par terre pour aller à Tananarive, mais il m'a été impossible d'y recruter des horizano, des porteurs. Je me suis donc rembarqué dans mon boutre, et, le 11 août, le temps s'étant remis au beau, nous sommes partis; de la baie de Narendry jusqu'à la baie de Bombetoke, la côte est basse, formée de terres blanches, sablonneuses, avec une végétation qui

m'a rappelé celle du Sud-Ouest : beaucoup de satranà (Hyphoene) et des arbustes et des arbrisseaux clairsemés au milieu de vastes plaines brûlées par le soleil où apparaissent çà et là de petits bois d'aspect plus rachitique que dans la baie d'Ampasindavà.

La ville de Mojangà (Majunga) (litt : la ville des angaya, des fleurs de la plante de ce mom qui sont odorantes) qui est habitée surtout par des Antalaotsà et des Indiens, ainsi que par des marchands merina et qui est située à l'entrée de la baie de Bombetoke, est jolie et coquette : la plupart des maisons ont leurs parois et leurs toits en palmes de mokoty dont on divise l'éventail en deux et qu'on croise en les encadrant avec des rachis de rafia de manière à former un damier d'un joli aspect.

En 1869, d'après les droits de capitation (soit 1 voamenà, environ 0fr21, pour 30 personnes, non compris les enfants en bas âge) qui ont été de 3 kirobo et 1 sikajy, les Antalaotsa étaient au moins au nombre de 7 à 800. Il y avait en outre de 150 à 200 Karany ou Indiens, 2 arabes de Mascate et 10 Comoriens. Les habitations de ces Antalaotsa, Indiens et Arabes sont fort sales; à l'exception de la pièce où ils reçoivent les étrangers, les chambres ainsi que les cours sont pleines d'immondices, de chiffons sales jetés çà et là et sentant fort mauvais. - Quand ils ne peuvent avoir pour leurs repas de la viande d'animaux tués par un de leurs coreligionnaires, ils prennent de la viande, soit fraîche, soit séchée d'un animal tué par un infidèle, puis, après l'avoir exposée pendant un instant sur le feu, profitant du moment où, sous l'action de la chaleur, elle a l'air de faire un mouvement en se recroquevilant, ils y font tout en prononçant la prière rituelle, une incision comme si l'animal était encore vivant.

A la même époque, il y avait 150 marchands merinà et environ 3 à 400 Sakalavà, mais les esclaves étaient plus nombreux que les libres; il y en avait plus de 1.500. Quant aux militaires merinà, on en comptait tant dans le fort principal que dans les fortins avoisinants, y compris les femmes et les enfants, environ, 3.000, m'a-t-on dit, mais ce nombre est certainement très exagéré.

A 1.600 mètres environ au Nord de la ville, sur une colline au milieu de manguiers, est le fort merinà qui est entouré d'une triple enceinte, suffisante pour le mettre à l'abri d'une attaque des Sakalavà, mais sans valeur défensive réelle. Cette enceinte se composait : 1<sup>o</sup> d'un fossé large de 5 m. et profond de 3 m. où était réservé un passage que fermait une porte en mauvais état et qui donnait entrée à un terre plein large de quelques mètres; 2<sup>o</sup> d'un rempart de 3 à 4m. de haut avec, çà et là, quelques bastions armés de canons sans leurs affuts; une porte gardée par des sentinelles donnait accès dans la ville composée de huttes ou paillottes en mokoty où vivaient 1.500 (?) Merinà (soldats et leurs familles); 3<sup>o</sup> d'une enceinte de poteaux pointus au milieu de laquelle s'élevé le lapà, la maison du gouverneur, en pierres et chaux; derrière ce lapà est une case à toit très élevé où sont gardés les jiny, les reliques des anciens rois du Boinà : elles ont été, me dit-on, prises à Tongay, dans le Sud-Est de Tsiombikilo; les Merina les honorent et les gardent avec soin comme leur palladium contre les Sakalava.

Comme nous sommes arrivés un samedi après-midi, le gouverneur qui est Solom-havan'Andriana, c'est-à-dire qui porte la parole au nom et à la place du Souverain, nous fait de suite le famahanà, le cadeau de vivres au nom de la Reine, à 8h. du soir, pour ne pas attendre jusqu'au lundi, car, la reine étant

chrétienne depuis quelque temps, il était obligatoire de respecter le saint jour du dimanche.

Le gouverneur, Ramasinà, 14e honneurs, nous a donné au lapà à Samat et à moi comme havan'ny Mpanjakà, comme parents de la reine, le diner officiel réglementaire (Car à cette époque les Européens de distinction étaient encore considérés et traités comme parents de la reine dans toutes les régions qui lui étaient soumises) : soupe aux herbes, volailles, les unes roties, les autres fricassées au carry et riz, le tout arrosé de vermouth et de vin de Bordeaux provenant du 10 % de droits de douane prélevés en nature par le gouvernement merinà sur les marchandises importées par les navires européens. Comme toujours, ma porté débout la santé de la reine et de l'empereur, puis celle des principaux officiers ainsi que les nôtres. Cette petite fête s'est terminée par un divertissement chorégraphique qui accompagne toujours les galas chez les Merinà. Ils aiment en effet beaucoup la musique et sont assez bien doués sous ce rapport. Dans tout Madagascar, les commandants des principaux forts ont toujours un corps de musiciens comprenant d'ordinaire un tambour et un ou plusieurs joueurs de violon et quelquefois une grosse caisse et un fifre ou une flûte. Les violonistes ne sont ni pires, ni meilleurs que nos menestrels de village; quels meilleurs sons pourraient-ils tirer du reste, fussent-ils des Paganini, d'instruments qu'ils achètent de 25 à 35 francs l'un et qui ne valent pas plus de 15 à 20 francs en France. D'ailleurs, comme leurs doigts n'était si souples, ni agiles et que les rats malgaches aiment à ronger les cordes de boyau, ils sont continuellement détérioriés et même cassés; ils les réparent avec des gommés du pays et substituent alors aux cordes d'Europe des ficelles de chanvre. Je dois dire que les tambours vont de pair avec les violons; la caisse est souvent

faite d'un tronc d'arbre creusé sur lequel sont tendues tant bien que mal des peaux qui sont à peu près tannées.

La première danse qui était censée être un interminable quadrille, eut lieu en costumes européens, et quels costumes ! les femmes avaient des robes sans taille dont le corsage, attaché par quelques boutons tant au col qu'à la taille, s'entrouvrait sur la poitrine qu'on voyait à nu; pas de jupon sous la jupe, ce qui était la mode dans ces régions; il y en avait qui portaient sur la tête une sorte de canotier orné sur le devant d'une étiquette de papier doré prélevée sur quelque marchandise venue d'Europe et surchargé de 4 ou 5 pompons en rubans de toutes les couleurs ou de fleurs artificielles fanées. A chaque figure de ce quadrille, le gouverneur remerciait et complimentait les figurants, appelant sur eux les bénédictions célestes : Isara dia tsara, tsara tokoa, tompokolahy sy tompokovavy. Hotahin'Andriamanitra (c'est bien, c'est très bien, Messieurs et Mesdames. Que Dieu vous ait eu sa sainte garde !) Puis les femmes ayant repris leur costume national, exécutèrent une danse malgache fort monotone : marchant à la file, à tous petits pas, elles donnaient à leur corps un léger balancement pendant qu'elles élevaient et abaissaient tour à tour leurs bras tandis que leurs mains se tortillaient dans tous les sens.

Nous voulions partir pour Tananarive le 14 août, mais nous dûmes attendre jusqu'au 21, le mistral malgache le varatrazy qui nous était contraire, n'ayant cessé de souffler toute la semaine et ce n'est pas sans peine que nous avons fini par atteindre Marovoay dont le gouverneur, Rainivoanjo, l'honneur nous a envoyé chercher par sa musique, les principaux officiers, le sekoly (l'école) et les femmes de la haute société de l'endroit : deux filanzanà, deux palanquins étaient mis à notre disposition pour gravir la colline sur laquelle était placé le

rovà, le fort, que protègent de nombreux canons sans affût. Suivant l'usage, on nous y a donné un grand repas, puis la séance coutumière de danse qui n'a pas duré moins de deux heures et à laquelle ont pris part 150 femmes et 50 hommes : quadrille arrangé à la malgache où les danseurs et les danseuses ne se touchent pas, se reliant les uns aux autres par deux mouchoirs, faisant des poses gracieuses, et, pirouettant sur eux-mêmes pour passer sous un des mouchoirs, etc... Il y avait à cette fête de nombreux assistants, beaucoup de Sakalava, des Indiens, des Antalaotrà, etc... Aussitôt que la représentation chorégraphique eut pris fin, on nous gratifia de chants, mais non plus de chants malgaches, comme c'était la coutume, mais de cantiques religieux qui sont, je ne dirais pas de mode, mais de rigueur parmi les sujets merinà depuis la conversion de la reine au christianisme, il y a quelques mois : le "temple" qu'on vient de bâtir est une maison sans ornements, ni signes distinctifs, tapissée intérieurement de nattes, avec une sorte de chaire ou plutôt de pupitre peint en vert et des bancs; le dimanche on s'y reunit pour chanter des cantiques et, les autres jours de la semaine, les enfants merinà y apprennent à lire et à écrire.

A Marovoay, on fait beaucoup de toaka, de rhum en distillant le jus de la canne à sucre qu'on obtient avec des fangarinanà, des moulins indigènes qui sont tout simplement formés d'un gros tronc d'arbre aplaté dans son premier tiers où ont été pratiquées deux rigoles et, dans deux autres tiers creusé en forme d'auge; mettant les cannes sur la partie plate, on les écrase à l'aide d'un autre tronc d'arbre arrondi : le jus s'écoule par les rigoles dans l'auge où on le recueille pour le faire fermenter et le distiller.

Le 26 au matin, nous sommes partis accompagnés de deux officiers qui devaient venir avec nous jusqu'à Tananarivo,

ainsi que six autres prélevés dans les garnisons voisines. En outre de nos serviteurs habituels, mes fidèles Karavato et Boezà et un anKizilahy, domestique de Samat, et notre cuisinier Kolasy, nous avons engagé 27 maromita ou porteurs au prix de 5 piastres 1/2 l'un, plus la nourriture (pour descendre de Tananarive à Marovoay, le prix n'est que de 4 piastres); le commandant se fit donner par chacun d'eux 1 kirobo (1fr25). Le 27, en 3h45, nous avons gagné Ambodifiakaranà où commence la région sinon montagneuse, au moins accidentée; nous nous y sommes arrêtés pour passer la nuit. Le lendemain, en 4h20, nous sommes arrivés au fort de Trabonjy, ayant parcouru environ depuis Marovoay 32 kilomètres. Conformément à l'usage, nous avons envoyé prévenir le commandant de notre venue; aussi, à peine étions-nous arrivés au pied de la colline sur laquelle est établi le fort que nous vîmes dévaler 6 officiers et 6 soldats précédés de la musique, 1 grosse caisse et 3 fifres, et suivis de la sekoly et d'une quarantaine de femmes morinà qui, heureusement, n'étaient pas habillées à l'Européenne, mais étaient drapées dans leur gracieux lamba national; je m'empressai de leur envoyer un de mes serviteurs les prévenir qu'ils ne se dépêchassent pas tant vu que, avant de recevoir les honneurs qu'il voulaient bien me rendre, j'avais à revêtir un costume convenable; en effet, j'avais comme d'habitude une simple chemise de flanelle et un léger pyjama et j'étais pieds nus; or, je jugeais, en cette occasion solennelle devoir mettre des bas et des souliers, un pantalon et une veste, et de plus, comme dans ces régions, l'air est tout imprégné d'une fine poussière rouge, un lavage était nécessaire pour montrer à mes hôtes une figure de Vazaha, de "Blanc". Après un court conciliabule, ils jugèrent probablement qu'il n'y avait nul inconvénient pour eux, tant hommes que femmes à assister à la toilette d'un Européen, que c'était même une agréable récréation, un plaisir, et ils arrivèrent au pas de course! Les femmes, à l'unisson, me saluèrent d'un vigou-

reux Akory hianao, Tompoko hé ! (Comment vous portez-vous, Monsieur ?), et le chef, prenant la parole, commença à me complimenter, mais j'arrêtai de suite sa faconde en lui disant que je n'étais pas en tenue et que, d'ailleurs, mon escorte et mes porteurs n'étaient pas encore arrivés, que j'aillais d'abord m'habiller puis qu'il pourrait procéder à ma réception solennelle suivant tous les rites de la civilité merina. Et, sans m'occuper davantage d'eux, je montais dans mon filanjanà et me retirai dans un champs de bananiers où, à l'abri des regards indiscrets, je procédai à ma toilette, puis revenant au milieu de mon escorte, je fis ranger les figurants dans l'ordre protocolaire, venant comme il convient à un haut dignitaire, le dernier de la procession. A l'entrée du fort, deux piquets de 6 soldats chacun me portèrent les armes et il en fut de même quand je pénétrai dans l'enceinte du rovà, de la demeure du commandant; là, mettant pied à terre, j'entrai dans la salle de réception où étaient réunis de nombreux Malgaches curieux de voir un être aussi rare qu'un Européen, et où étaient rangées autour de Madame la Commandante beaucoup de femmes.

Alors a commencé le kabary obligatoire : après le salut à la reine, écouté avec recueillement, chapeau bas, et aux principaux dignitaires dont je faisais naturellement partie, un des officiers qui m'accompagnaient a donné des détails sur notre voyage qui a été, dit-il, très bon, sur l'état des forts où nous avons passé, sur la santé des commandants et des principaux officiers que nous y avons vus, etc, etc... A ce long et fastidieux discours, le commandant a répondu que les nouvelles de Tananarive étaient excellentes, que la reine se portait à merveille, que tout était bien à Trabonjy, etc, etc... C'est alors le tour du vahiny, de l'Européen, de prendre la parole : "L'Empereur des Français se porte bien, les gouverneurs de nos

colonies voisines de Madagascar, des îles de la Réunion, de Ste Marie, de Nosy-bé et de Mayotte vont bien, ~~les~~ commandants des forts et postes merinà que nous venons de quitter sont en bonne santé," et après quelques phrases insignifiantes, je me suis levé et ayant donné force poignées de main de droite et de gauche, j'ai demandé à me retirer. On m'a alors conduit, musique en tête, à la maison d'un des principaux officiers; il faut dire que quand un grand personnage, comme moi-même par exemple, arrivait dans un village, les officiers qui l'accompagnaient choisissaient la plus belle case de l'endroit et l'y installaient sans demander l'assentiment du propriétaire qui était tenu, par <sup>la</sup> coutume, de nous faire en plus un petit cadeau de riz et de volailles. Quelques minutes après mon installation, j'ai reçu la visite du commandant, puis, hélas ! successivement celle des officiers ainsi que des principaux habitants du lieu; quoique harassé, quoique malade, je n'ai pas eu un instant de tranquillité; en une heure, le commandant est venu me voir trois fois ! puis des officiers m'ont apporté un petit cadeau de vivres pour le dîner du soir (des volailles, du riz et du manioc). Car il était tard, et le cadeau de la reine, le grand cadeau, ne s'est fait que le lendemain matin; il a consisté en un boeuf, et en volailles, en riz, en manioc, en cannes à sucre, etc... Dans la région du Nord-Ouest, contrairement à ce qui a lieu ailleurs à Madagascar, on ne donne pas aux hôtes le boeuf vivant : comme la peau se vend, on tue le boeuf et, après l'avoir écorché, on apporte aux hôtes les divers morceaux dont quelques uns sont certainement soustraits au bénéfice du commandant et des principaux officiers, quoique la coutume veuille que les bénéficiaires leur en envoient, ainsi qu'aux Andriambavy, aux juges et autres personnes de distinction.

Les Merinà sont certainement polis, très polis, je dirai même trop polis, mais leur politesse comme leur hospitalité,

est agaçante, car on ne peut pas être un seul instant tranquille dans sa case; à tout moment des curieux venaient vous regarder et restaient des heures entières absorbés dans la contemplation de votre personne et de vos actes; sort-on pour chasser, pour voir le pays, des soldats, le fusil ou la sagaye à la main, ont ordre de vous accompagner pour veiller à votre sécurité, et aussi et surtout pour vous surveiller et vous épier, et de nombreux curieux, hommes, femmes et enfants, vous suivent comme une mente à la suite d'un fauve. Il est vrai que j'étais un Irak'Andrianà, un voyageur chargé par l'Empereur des Français d'une mission scientifique, par conséquent, un "grand personnage" (car dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois); toutefois, si tous les Européens ne sont pas reçus avant tant d'honneurs, il n'y en a pas, fut-il un modeste ouvrier qu'on ne reçoive, la garnison sou les armes, musique en tête et à qui l'on ne fasse un cadeau de vivres. Cependant dans les postes de la région orientale où il passe beaucoup de Vazaha, d'Européens, l'étiquette s'est beaucoup relachée.

Le Commandant nous ayant invité à diner, nous nous rendîmes à sa maison. La table autour de laquelle il y avait trois chaises (deux pour nous et une pour lui) et que recouvrait une nappe blanche, était toute petite et il n'y avait rien dessus, mais dessous, il y avait deux carafes et deux verres, les seuls qui existassent dans le pays. Au pied du lit, se tenaient, assises par terre les deux femmes du commandant qu'entouraient leurs esclaves; dans le coin Sud-Est une vingtaine d'esclaves et de soldats étaient occupés autour d'une douzaine de marmites en fonte où cuisaient, dans les unes, du riz, et dans les autres, de la viande et des légumes. Une douzaine de manamboninahitra, d'officiers, étaient réunis autour du poteau central et, le long de la paroi Ouest, il y avait une rangée

d'invités, soldats et Sakalava. En arrivant nous échangeâmes moult poignées de main avec toutes les personnes présentes, puis nous nous assimes devant la table et, trois "maîtres d'hotel" après avoir mis un plat de riz devant Samat et moi et un autre devant le commandant, la couvrirent d'une douzaine d'assiettes de faïence, six devant nous, contenant l'une la moitié d'un poulet roti, la seconde l'autre moitié sautée dans la graisse, la troisième un carry de poulet, la quatrième un morceau de boeuf, la cinquième du porc, et la sixième des bananes cuites, et six, qui contenaient la même série de mets devant le commandant. Samat et moi n'ayant pas l'habitude de manger dans la même assiette, nous en avons réclamé avec insistance une seconde qu'on finit par nous apporter et nous nous sommes partagés notre portion de riz; les cuillers d'argent qu'on a données, étaient de celles que font les orfèvres de Tananarive, si minces que nous ne les avons maniées qu'avec précaution; c'est avec des cuillers que nous avons mangé le riz; quant aux volailles que les "maîtres d'hotel" avaient la mission de découper avec des couteaux, après maints essais infructueux, ils prirent les cuisses et les ailes à pleines mains et, les arrachant à la force du poignet, nous les passèrent; nous les primes et les déchirâmes à belles dents, déposant suivant l'usage les os par terre. (Lorsque ce sont des gros os de boeuf, les Malgaches les cassent pour en humer la moelle) Les badauds de nos pays ne contemplent pas avec plus de curiosité et plus d'intérêt les fauves qu'exhibent les dompteurs dans les foires que les Malgaches ne nous regardaient. Les huit officiers qui avaient mission de nous accompagner soi-disant pour nous rendre honneur, mais en réalité pour nous surveiller (dont plusieurs profitèrent de l'occasion pour faire un peu de commerce : dès que nous arrivons à une halte, ils s'empressaient d'ouvrir un paquet assez lourd dont ils s'étaient chargés à Marovoay et d'exposer aux yeux des habitants du lieu, des cotonnades, des obrelles et

divers autres objets qu'il remballait au moment du départ) furent servis en même temps que nous, et il en fut de même pour les deux femmes du commandant, qui passaient à leurs esclaves accroupies autour d'elles leurs assiettes à demi pleines lorsqu'elles en avaient assez. Quand nous eûmes fini, ce fut le tour des manamboninahitra, des officiers, qui attendaient patiemment autour du poteau central, puis vint celui des quelques soldats et Sakalava qui avaient été invités, et enfin celui des esclaves de la maison, qui eurent, vite les uns et les autres, expédié leurs repas, car, en moins de 5 minutes, un Malgache absorbe une quantité de riz énorme. A la fin de ce festin, le sol de la chambre était tout jonché d'os de boeuf, de cochon et de volaille et de debris de toutes sortes; ce fut alors le tour des chiens qui, jusque là, avaient attendu patiemment, mais qui se jetèrent alors en grognant et en se mordant sur ces pauvres reliefs pendant qu'on était en train de balayer, quant à nous, nous allâmes assister aux danses obligatoires. Nous y en avons remarqué une que nous avons appelée la "danse des pigeons", chaque couple se faisant des agaceries et se provoquant comme ces gracieux et amoureux oiseaux.

Le 29, nous avons quitté Trabonjy; à notre arrivée dans les forts, on venait nous chercher en nous rendant les honneurs comme je l'ai décrit plus haut, mais le même cérémonial avait lieu à notre départ et en outre, de poste en poste, deux officiers accompagnés de quinze soldats nous faisaient la conduite. Nous avons déjeuné au hameau de Kamoro, sur le bord de la petite rivière du même nom et sommes allés coucher au fortin d'Ankoalà, ayant fait 26 Km dans la journée. La région que nous avons traversée contient peu d'arbres; ce sont principalement des mokoty, palmiers-éventail, qui viennent très bien dans les terrains du Nord-Ouest, comme les satranà (*Hyphoene coriaccia*) dans le Sud-Ouest, et qui sont très résistants; j'en ai vu

beaucoup dans les terrains crayeux dont la base du tronc avait été à moitié cousumée par le feu des incendies de prairies, et dont l'autre moitié était extérieurement carbonisée, qui semblaient devoir être mis à bas par le moindre vent et qui cependant avaient un bouquet de feuilles très vert.

Nous sommes partis d'Ankoala le 31 et, après avoir couché ce jour-là à Analasarotra, et, le 1er septembre, sur le bord de l'Antsahalambé (ayant dejeuné dans la région d'Antsahabankely, sur le bord du Kapondro), nous avons commencé le 2 à gravir des pentes semées de cailloux de quartz (la terre est argileuse et rougeâtre et il y a çà et là dans les fonds, quelques petits bois et quelques rafias) et nous avons couché sur le bord du ruisseau d'Androtsà; (c'est près de cet endroit qu'est le cimetière des princes Maroserananà du Nord-Ouest, de la dynastie des Volamena (c'est-à-dire de l'or), morts de la lèpre ou autres maladies réputées impures); il y faisait très froid, car c'était l'hiver et un vent frais soufflait du Sud-Est. Le 3, nous avons passé au pied du mont Namakianà, ainsi nommé m'ont dit les indigènes du lieu parce qu'un Malgache nommé Rahojà qui y passait à l'époque des orages, y fut foudroyé par le tonneur; son corps ayant été presque entièrement cousumé par le feu du ciel, on transporta et enterra le pied qui seul avait été retrouvé à l'endroit qu'on a depuis appelé Antongondrahojà (litt. : où est le pied de Rahojà).

Au pied Ouest du Namakianà, nous avons trouvé un tas énorme de pierres de grosseurs différentes, depuis celle d'un petit oeuf à celle d'un boulet de canon, tas d'une vingtaine de mètres de long sur 1 mètre de large; lorsque Radama I fit son expédition du Boinà, avec une armée de 75.000 hommes, dit-on, il ordonna à chaque homme d'y déposer une pierre, une seule, et

c'est de là qu'est provenu ce grand tas; à quelques mètres plus loin, il y en a un autre beaucoup plus petit, qui ne parait pas contenir le quart de celles qui forment le précédent et qui est formé des pierres déposées par l'armée à son retour.

D'Ankoalà qui est à une altitude de 80 mètres, à Antongotrahøjà qui est au haut du versant Nord du grand massif central, à 1225 mètres, il y a environ 75 Km. La montée est dure pendant la seconde moitié du trajet. En arrivant à Antongotrahøjà, nous nous sommes arrêtés suivant l'usage à une petite distance du fort et avons attendu qu'on vint nous chercher. Le vent était si fort que les chapeaux de plusieurs officiers venus à notre rencontre furent enlevés, mais heureusement rattrapés par les enfants qui suivaient notre cortège; il parait qu'on n'est pas toujours aussi chanceux, car il n'y avait pas longtemps, m'a-t-on dit, qu'à la reception d'un haut personnage la grosse caisse fut enlevée par un coup de vent et roula avec une telle rapidité qu'on la perdit de vue et qu'on ne l'a jamais retrouvée, les vents du Sud-Est qui soufflent fréquemment dans ces régions et qui descendent jusqu'au bord de la mer, sont des plus désagréables.

Dès que la reception solennelle eut en lieu, on nous conduisit dans la case du second commandant qui, de suite, lia amitié avec Samat et declara qu'il le prenait pour fatidrà, pour frère de sang et que, par conséquent, sa femme devenait aussi celle de Samat. Un autre officier, qui était là présent, fraternisa à son tour avec moi et, comme il avait deux femmes, je me trouvais être plus riche que Samat qui n'en avait qu'une, ou plutôt que la moitié d'une. Le "frère" de mon compagnon s'emparant alors de son chapeau, le mit sur sa tête, et trouvant qu'il lui allait bien, voulut l'échanger contre le sien, mais,

celui-ci étant trop petit, il ne put faire le troc à son grand regret, toutefois il continua à le garder jusqu'à notre départ.

Au grand déjeuner qui, suivant l'usage nous fut donné le lendemain au nom de la reine, les serviteurs, dès que nous avions vidé notre assiette ou notre verre, s'empressaient de les emporter et de les plonger dans un récipient plein d'une eau rien moins que propre et qu'ils ne changeaient pas, puis de les essuyer avec un vieux morceau de linge sale, et ce n'est pas sans peine que nous avons pu obtenir qu'ils les laissassent tels quels. À ce propos, le commandant donna aux nombreux convives qui remplissaient la salle un excellent conseil : "Ces Messieurs, leur dit-il, n'aiment pas qu'on boive dans leur verre; faites donc attention de ne pas prendre les leurs pour vous en servir, comme c'est l'usage chez nous."

Les maisons ont, comme dans toute cette région, les parois en roseaux, recrépies intérieurement de boue argileuse rougeâtre, et la toiture en chaume, Andropogou ou autre graminée. Un trou assez profond ou silo, pratiqué dans la terre argileuse dure sur laquelle ces maisons sont construites, sert à emmagasiner le riz de la famille; une dalle fruste bouche ce grenier souterrain.

Nous sommes partis d'Antongodrahojà le 5. Les jirikà ou pillards Sakalavà qui attaquaient fréquemment les convois et les caravanes se rendant à Tananarive ou en venant, ont cessé leurs déprédations il y a une dizaine d'années. Ils n'attaquaient pas du reste les forts, mais pillaient les voyageurs et surtout épiaient les femmes et les enfants qui allaient chercher de l'eau aux sources ou à la rivière; ils les emmenaient dans l'Ouest et les vendaient; ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient pas marcher

étaient sagayés. Depuis lors, ils se sont contentés d'écumer le Menabé et le pays Barà où, à dit la reine "les autorités ont autre chose à faire que de s'occuper des allants et venants; d'ailleurs, dans tous les pays du monde on vole et ils n'ont qu'à prendre des précautions". Quant à nous, les garnisons des divers forts veilleaient sur cette région et nous n'avons pas eu maille à partir avec ces brigands.

Après avoir passé la nuit dans le petit bois de Marofoza (litt. : où il y a beaucoup de crabes terrestres), nous sommes arrivés le 6 au fort d'Ambodiamontanà, situé à environ 48 Km d'Antongodrahojà, qu'entoure une ceinture impénétrable de nopals, remarquable par sa très grande largeur autant que par sa hauteur; il venait d'être presque entièrement brûlé, car les incendies sont fréquentes dans les forts merina malgré les précautions qu'on prend. Le déjeuner que nous y offrit au nom de Sa Majesté la Reine, comme toujours, le commandant, mérite une mention à cause de la vaisselle dans laquelle il a été servi : le riz était contenu dans une énorme cuvette de faïence anglaise et le ro, comme ils disent, le carry de poulet dans un de ces vases utiles mais peu séants qu'on est plus accoutumé à voir rélégué sous un lit dans une chambre à coucher qu'exposé sur une table dans la salle à manger. Dans ce fort, il se fait un grand commerce de fibres de rafia qui viennent du bord du Betsibokà et qu'on porte à Tananarive.

Le 8, nous nous sommes remis en route. Dans toute cette région montagneuse de formation granitique, il n'y a guère d'arbres que dans les fonds ou quelquefois le long des cours d'eau, formant comme une avenue; en effet, ils ne peuvent vivre que dans des lieux où leurs racines trouvent pendant toute l'année quelque humidité, là par conséquent où coulent soit un

ruisseau, soit une rivière ou bien dans les fonds où l'eau s'amasse; partout ailleurs, c'est-à-dire presque partout dans cette région montagneuse où il y a de six à huit mois de complète sécheresse, la plupart des plantes ne peuvent vivre, car les plants venant de graines qui poussent à souhait pendant la saison pluvieuse, s'étiolent et meurent pendant la longue période de sécheresse.

Depuis Ambodiamontanà, on voit sur le bord de la route des tombes merina qui sont formées de trois plaques de granit sur champ, la médiane plus haute que les deux autres, en avant et à l'Ouest desquelles est un grossiers dallage. Tandis que la plupart des Malgaches réliquent leurs tombes, leurs cimetières dans des endroits retirés, hors de la vue, les Merinà mettent les leurs sur le bord des chemins, dans leurs enclos; ils aiment à vivre dans la société de leurs razanà, de leurs ancêtres.

Après avoir passé la nuit à la halte d'Antsatranà, nous sommes partis de grand matin et, peu après, nous avons traversé une plaine dont toutes les herbes ployaient sous le poids des myriades de criquets, de sauterelles, qui y avaient dormi et qui, encore engourdis par le froid, ne se mouvaient que lentement et même ne bougeaient pas; chaque brin d'herbe était une grappe de ces insectes et le sol en était tout couvert, si bien qu'on ne pouvait marcher sans en écraser; quand ils cherchaient à s'envoler, ils s'entre-choquaient et, le plus souvent, retombaient. Nos porteurs en tendant leurs lamba y en firent tomber des masses qui leur servirent pour leur repas de midi, ou bien, les cueillant à la main, ils les fourrèrent dans leurs lamba transformés en sacs pour les faire sécher et les conserver. Ces criquets sont ensuite pulvérisés : on dirait du tabac en poudre; ils se cuisent dans l'eau et se mangent comme laokà pour

assaisonner le riz. Les chiens eux aussi se donnèrent le plaisir de croquer ces pauvres bestioles qui n'en pouvaient mais.

Le pays est toujours complètement dénudé; çà et là, seulement quelques rares adabo (*Ficus Sakalavarum*). Le soir nous sommes arrivés au pied du grand massif rocheux de Vohambohitrà, à 35 Km S d'Ambodiàmontanà, massif presque carré, d'un beau granit rose, où il y a une énorme grotte ou plutôt caverno à laquelle donne entrée un petit couloir et qui est éclairée par plusieurs ouvertures dans le plafond; c'est là que se refugiaient en temps de guerre, ainsi que lors des excursions des jirikà ou pillards Sakalavà les habitants. Ce n'est que depuis quelques années qu'ils ont leurs villages dans de petits ravins où coule une belle eau fraîche : c'est dans l'un d'eux que nous avons couché.

Le 10, au soir, nous avons passé la nuit sur le bord de l'Ambatoasainà, sous le seul adabo qui y existât, et le 11, après avoir passé auprès du confluent de l'Antsahampandrano et du Manantà qui se jettent à côté dans le Betsiboka, et avoir parcouru environ 23 Km, nous sommes arrivés au fortin de Tsarahofatrà (litt. : qui est utile pour transmettre les messages), qui est entouré d'un formidable massif de nopals et qu'habite une centaine de personnes; pour toute arme offensive et défensive les soldats n'avaient que des baquettes de fusil, mais ni fusils, ni sabres; il est probable qu'ils avaient des sagayes, mais dans une si grande cérémonie, ils n'ont pas jugé convenable de les sortir et c'est avec ces baguettes qu'ils ont fait l'exercice et nous ont rendu les honneurs dus à notre haut rang. Du reste, très arriérés, ils n'avaient pas de temple et les femmes ne nous ont pas chanté de cantiques; ils en étaient encore à vénérer les talismans et les gris-gris.

Le 12, nous n'avons fait que 10 kilomètres, nous rendant au fort d'Andranomiantrà appelé aussi Vohitsantanosy (litt. : la ville des Antanosy) parce que la plupart des habitants sont des enfants Antanosy faits prisonniers par les Merinà à Fort-Dauphin et amenés en Imerinà. Ce fort qui est situé au sommet d'une montagne a l'un de ses côtés qui domine une paroi rocheuse à pic et l'autre qui est protégée par une haie de nopals épaisse de dix mètres. Les murs des maison y sont en roseaux crepis intérieurement de bouse de vache fraîche. Il y a çà et là dans les vallons des rizières, mais aucune autre culture et pas le moindre arbre. Nous y ajoutons une dinde pour sikajy (0fr60), 3 canards pour 1 Kirobo latsa-boamena (1fr) et 1 poule pour 1 voamenà (0fr20).

Le 13, après avoir monté péniblement jusqu'au sommet du mont Maso Koa menà (litt. : où les yeux deviennent rouge (à force de pleurer), parceque c'était de ce sommet que les Merina vendus comme esclaves et emmenés outre-mer j'étaient un dernier coup d'oeil sur leur pays natal), nous avons campé auprès du poste de Vohilenà, qui est à une quinzaine de kilomètres dans le Sud-Est d'Andranomiantra et à une altitude de 1330 mètres. Jadis les petits chefs qui se partageaient l'Imerina se faisaient la guerre dans le seul but d'avoir des prisonniers pour les expédier, soit à la Côte Est, soit à la côte Ouest, afin de les vendre comme esclaves; quelquefois même on se tendait des embuches entre habitants de la même région : on invitait un passant à entrer pour se reposer et l'imprudent qui acceptait tombait dans une fosse creusée à l'entrée dont l'orifice était soigneusement masqué; aussi était-il devenu d'usage que le maître de la maison y entrait le premier pour montrer qu'il n'y avait pas de piège à craindre. Plusieurs autres montagnes portent des noms ayant une signification identique.

Le commandant du poste de Vohilenà avec les officiers, les soldats et le koly (litt. : l'école) avec les dames du fort est venu nous faire visite, nous apportant un beau cadeau de vivres et il a tenu à passer la nuit à notre campement afin de nous souhaiter un bon voyage à notre départ le lendemain matin. (Non seulement les officiers du fort où nous nous arrêtons, nous apportaient le vatsy, les provisions, les vivres pour notre voyage, mais, quand il y avait un fortin à une petite distance, sa garnison tenait à honneur de nous apporter aussi son offrande).

Le 14, nous avons vu, çà et là, de petits hameaux entourés de nopals, partout où il y a quelque vallon cultivable en riz; mais il n'y a aucun champ de manioc, ni de patates; quelques bananiers auprès des cases. Nous avons couché au petit village de Marovato où il y a une dizaine de cases. Le lendemain nous avons déjeuné sur le bord du Sahasarotrà, où mes gens qui avaient trouvé, chemin faisant, de nombreuses chrysalides de chenilles les firent cuire sous la cendre et m'en offrirent : j'y ai goûté et ne les ai pas trouvées bonnes. J'ai aussi mangé en d'autres occasions, divers insectes sautés dans la graisse ou cuits sous la cendre, qui m'ont été offerts comme des friandises, notamment certains coléoptères aquatiques, gyrins ou hydrophiles qu'on ne fait que sucer et qui sont fades et sans goût, des larves de libellules qui, quoique sèches et sans saveur, se croquent avec plaisir, des vers blancs ou larves du hanneton malgache qui ont la peau très fines et qui sont très grasses et excellentes à manger, ainsi que les tsikondry ou sakondry, nymphes de fulgoridés. Quant aux oeufs de crocodile qui sont très recherchés par certains Sakalavà, les Merinà ne les mangent pas.

A quelques kilomètres plus au Sud, 4 ou 5, nous sommes entrés dans une région différente de celle que nous quitions

au lieu d'un desert semé de loin en loin de quelques fortins ou blockhans, quoique l'aspect du pays soit le même, des hameaux apparaissent partout où un ravin sillonné par un cours d'eau ou une petite vallée permettent de cultiver un peu de riz. Les parois des maisons ne sont plus en roseaux ou en joncs, mais en terre argileuse rouge telles qu'elles sont généralement en Imerina; elles ont généralement de 5 à 6 mètres de long sur 3 à 4 mètres de large; quelquefois elles sont divisées en deux pièces par une cloison légère. Il y en a qui ont un plafond, et le grenier, qu'éclairent des fenêtres partiquées dans les pignons, sert de chambre. Les parois ainsi que le plancher sont généralement tendus de nattes en zozoro, en joncs. Ces maisons sont le plus souvent encloses dans une petite cour formée par un mur en terre haut environ de 2 mètres. Les murs de ces maisons, qui ont de 25 à 30 cm d'épaisseur, permettent d'économiser le bois qui est fort rare dans ces régions et qu'il faut aller chercher au loin; aussi se contente-t-on de 2 ou 3 poutres pour soutenir le faîtage et de quelques traverses pour la toiture; il y a une seule porte et une seule fenêtre, toutes les deux sur la façade Ouest; le foyer est au centre et le mortier pour piler le riz à côté de la porte. Ces maisons, qui n'ont le plus souvent qu'une pièce, servent à loger non seulement la famille, mais les poules et souvent les moutons et même les cochons. Les Merina qui vivent sur les hauts plateaux où la température est souvent basse et qui, pour subsister, sont obligés de se livrer à des travaux durs et pénibles sont sales sur eux aussi bien qu'autour d'eux. Dans toute cette région des hauts plateaux il n'y a plus de nopals. Nous avons couché à Ayara-manary.

Le 16, nous avons continué à voir de temps en temps des rizières et auprès des hameaux de grandes aires rouges sur lesquelles on bat, avec un bâton tenu à la main, le riz qu'on balaie au fur et à mesure dans un trou ménagé au centre.

D'ailleurs, comme les journées précédentes, un silence de mort que n'égaye même pas un chant d'oiseau, regnait partout. Nous avons dejeuné à Ambatotokana qu'entourent deux murs épais en terre rouge et où se trouve le tombeau d'un 10e honneur qui est en granit taillé et qui comprend deux assises avec une dalle débout à la tête, à l'Est avec une inscription.

Reprenant notre voyage, du sommet du mont Begandrano, nous n'avons pas tardé à apercevoir Tananarive que surmonte le Manjaka-miadana, le Grand Palais, ainsi qu'Ambohitrabiby et Ambohimanga, la ville sainte, au bas de laquelle nous sommes arrivés peu après, ayant fait environ 70 kilomètres depuis Vohilenà; sur le point le plus élevé se trouvent les tombes royales.

D'ordinaire les pâturages sont fort maigres comme dans toute la région montagneuse, la région centrale, surtout pendant la saison sèche. Mais les Merina qui se font un point d'honneur d'avoir pour les grandes fêtes des boeufs très gras, les emprisonnent dans des trous ou fosses de quelques mètres carrés, creusés en terre, où ils les laissent pendant plusieurs mois, quelquefois pendant deux ans les nourrissant d'herbes qu'ils vont chercher assez loin; ce fourrage est déposé dans une cavité creusée dans l'une des parois de la fosse à une hauteur telle, que pour y atteindre le boeuf est obligé de mettre ses pattes de devant sur une marche haute de 5 à 6 centimètres afin que son train d'avant, lorsqu'il mange, soit plus élevé que son train d'arrière parceque, disent les Merina, il mange davantage "la nourriture descendant naturellement plus vite dans les organes digestifs sur un plan incliné que sur un plan horizontal"; par ce système ils deviennent si gras qu'ils ne peuvent plus marcher et qu'il faut les porter; ils atteignent alors le prix de 100 piastres à la fête du Fandroanà, de la nouvelle année,

tandis qu'un beau boeuf ordinaire vaut seulement quelques piastres; on m'a même parlé d'un qui a été payé 120 piastres.

En arrivant à Ambohimanga, j'ai appris qu'on venait de faire un auto-da-fé général dans tous les sampy ou talismans jusque là vénérés, je finis même dire adorés de tous les Merina; c'est le 9 septembre 1869 qu'a eu lieu cette exécution dans tout l'Imerina. La reine envoya ce jour-là des émissaires dans toutes les villes où l'on gardait un de ces Sampy, avec l'ordre de les brûler et ils les brûlèrent en effet. Ainsi à Ambohimanga, au Nord d'Imerimandroso, qui est à 5 kilomètres O. d'Ambohimanga où était conservé religieusement l'un des plus célèbres, Ramahavaly, le guerisseur de tous les maux, l'Esculape Malgache, cinq officiers généraux et un pasteur protestant malgache se sont présentés ce jour-là et ont dit à ses gardiens, à ses prêtres : "A qui est ce talisman ? est-il à vous ou à la reine ?" "A la reine" - "A la reine, dites-vous ? Oui ! il est bien à elle, voici ce qu'elle vous fait dire : "j'ordonne que tous les Sampy soient brûlés, car ils induisent mon peuple en erreur, ils le trompent, et si quelqu'un de mes sujets en cache un, en garde un contrairement à mes ordres, je le ferai brûler avec son talisman". Personne n'osa contravenir à cet ordre, mais personne n'osa non plus livrer le coffret de bois où était renfermé le vieux "Ingahibe" (litt. : le respectable vieillard) comme on nommait d'ordinaire Ramahavaly, qui consistait tout simplement en deux morceaux de bois informes de la grosseur du poignet et long de 12 à 15 centimètres, juxtaposés; ce furent les envoyés de la reine qui durent grimper à l'échelle pour s'en emparer et qui procédèrent ensuite à l'auto-da-fé, dans lequel ils firent aussi jeter tous les talismans et gris-gris personnels des habitants du pays, à leur grande stupifaction et terreur.

Les prières et les demandes s'adressaient toujours à Dieu d'abord, puis aux saints talismans, aux Sampy, et leurs gardiens, qui les leur transmettaient, s'approprièrent naturellement les offrandes; ceux-ci, qui servaient de truchements, tenaient entre leurs doigts un fétu de paille qui bougeait si la demande recevait une réponse favorable, mais qui, dans le cas contraire, restait immobile. Quand son vœu était exaucé, le postulant anala voady (litt. : le faisait disparaître) l'accomplissait.

Quand dans les grandes fêtes, dans les grandes occasions, on sacrifiait un boeuf en l'honneur d'un sampy pour avoir sa protection, la victime ne devait pas avoir de tares, et devait être d'une belle couleur, sans taches ou avec des taches symétriques; il fallait qu'elle fut achetée et non pas réquisitionnée et qu'elle fut immolée par quelqu'un ayant son père et sa mère vivants. Les sampy Merina "abhorraient" les cochons, les chèvres, les oignons (animaux et plante récemment importés de l'étranger) ainsi que la viande des boeufs tués à l'occasion de funérailles ou d'ordalies les coquillages terrestres et d'eau douce et certaines herbes, certains fruits; leurs prêtres, leurs gardiens ne devaient pas entrer dans une maison où se trouvait un mort; ils avaient aussi leurs "manies" au sujet des matériaux à employer dans la construction des maisons entourant leur sanctuaire; Ramahavaly ne voulait pas de maisons couvertes de von-dronà, de joncs, dans son voisinage; d'autres tels que ceux du Rovà de la capitale, d'Ambohimangà, d'Alasorà, etc..., n'y admettaient pas la construction de maisons en terre.

De grandes cérémonies avaient lieu en de nombreuses circonstances, lorsque le riz arrivait à maturité, quand des soldats partaient en guerre, lors de l'apparition d'une épidémie,

etc...; on adressait des prières au Sampy préposé au cas en question et, après avoir fait asseoir les ~~filles~~ par terre, les épaules nues, un des gardiens ayant dans une main une corne de boeuf pleine d'eau miellée sanctifiée et tenant de l'autre un goupillon formé de quelques brins d'herbe qu'il trempait dans la corne, les aspergeait : c'était le miofanà.

Le 17, nous sommes partis d'Ambohimangà à 12h45 et sommes arrivés auprès d'Ilafy (où est enterré Radama II) en 2h1/2 ayant vu çà et là des tombeaux le long de la route; de tous les côtés il y a des villages et des hameaux et la campagne est bien cultivée tant et surtout en riz, qu'en manioc, maïs, patates, etc...; quelques champs sont entourés de haies basses d'euphorbes à fleurs rouges ou jaunes (Euphorbia spendeus). Après Ilafy, on est dans une plaine qu'on traverse en 2h1/4 pour gagner Tananarive où j'ai reçu le plus cordial accueil et la plus généreuse hospitalité de la part de M. Laborde. Le vaste emplacement occupé par M. Laborde était sur le côté Sud de la place d'Andohalo, place triangulaire au milieu de laquelle est la pierre sacrée sur laquelle montait le souverain le jour de son sacre aux hoby, aux acclamations, aux cris de joie du peuple, qui répétait indéfiniment l'exclamation ô, tout en s'inclinant profondément et saluant, et où il faisait souvent les Kabary, présidant les assemblées publiques.

Tananarive, la plus grande ville, et même l'on peut dire la seule grande ville de Madagascar, comptait alors, dit-on, de 60 à 70.000 habitants dont les 2/3 étaient esclaves. Elle en avait 12.000 en 1820, d'après les Anglais, et 50.000 en 1833, mais cette année là on y avait mis une garnison de 28.000 soldats. Les Malgaches libres comprennent les Andrianà, les nobles, c'est-à-dire les descendants d'immigrants malais qui se subdivisent en sept castes, et les Hovà, descendants des Vazimba ou Melanésiens qui ont les premiers sinon à peupler Madagascar, au

moins à la mettre en valeur, tompon'ny tany (litt. : les maîtres de la terre) comme on les appelle. Quant aux esclaves, ils présentent les types les plus divers où les sangs jaune, melanésien, africain et même blanc se mêlent dans des proportions très variables; il y a au moins un tiers de la population libre qui n'a pas d'esclaves et quelques-uns de ceux-ci appartiennent à plusieurs personnes ayant jusqu'à 3 et 4 maîtres. On distingue les esclaves de naissance et ceux qui le sont devenus à la suite de guerres malheureuses ou de condamnations; l'esclavage est la plus forte punition après la peine de mort, car elle entraîne non seulement la confiscation des biens du condamné, mais la vente de ses femmes et de ses enfants à l'exception de ceux qui sont soldats ou mariés; souvent les parents rachetaient la famille vendue : j'ai connu l'un des meilleurs bijoutiers de Tananarive qui, grâce à son travail et à force d'économie, a racheté moyennant 2.400 piastres (12.000fr) sa propre personne et sept de ses parents qui avaient été réduits en esclavage à la suite d'une condamnation. Les maîtres ont plein pouvoir sur leurs esclaves sauf de les tuer avec un couteau ou une sagaye; ils peuvent les battre, les fouetter, les mettre aux fers, mais d'ordinaire, ils les traitent doucement et beaucoup préfèrent leur position à celle d'homme libre, car ils ne sont pas astreints aux corvées et n'ont pas de taxe de capitation à payer. Les hommes travaillent surtout aux champs ou gardent le bétail tandis que les femmes s'occupent du ménage, pilent le riz, font la cuisine, tissent des lamba ou tressent des nattes et des paniers, vont chercher l'eau et le combustible. Mais il y a beaucoup d'esclaves que leurs maîtres ne nourrissent pas et ne vêtissent pas et qui sont dès lors libres de s'occuper comme bon leur semble pourvu que chaque année à la fête du Fandroana, ils leur apportent soit un fagot de bois, soit un peu d'argent.

Tananarive est bâti sur une colline allongée du Nord au Sud, mesurant environ trois kilomètres et s'élevant de 205 mètres au-dessus de la plaine. Pour le voyageur qui vient de traverser des régions à demi désertes, où les villages ou plutôt hameaux ne comptent que quelques misérables cases en roseaux et en feuillage la vue de cette cité qui contient, d'après le Dr Davidson, 19.000 maisons et que couronne un grand palais, le Manjaka-Miadanà, construit par Laborde sous Ranavalonà I et entouré de élégantes constructions, est impressionnante. (Jadis, le bois seul pouvait entrer dans la construction des maisons de Tananarive; aujourd'hui, en 1869, la pierre et la brique sont admises, mais les maisons en terre pétrie, comme sont la plupart de celles de l'Imerina, n'étaient pas encore permises). Mme Ida Pfeiffer, dans son Voyage à Madagascar, chap. XII, a donné une bonne description de ce Manjaka Miadanà tel que je l'ai encore connu en 1869 : "Ce palais est un grand édifice en bois, comprenant un rez de chaussée et deux étages avec une toiture très élevée; chaque étage est garni de larges galeries. Tout d'édifice est entouré de colonnes en bois hautes de 25 mètres sur lesquelles repose le toit qui a plus de 17 mètres et dont le centre est appuyé sur une colonne de 39 mètres. Ces colonnes sont toutes d'un seul morceau et, quand on songe que les forêts où il y a des arbres assez gros pour les fournir sont éloignés de 80 à 100 kilomètres, que le pays est montueux, que les routes ou pour mieux dire les sentiers sont presque impraticables, qu'elles ont été amenées à bras d'homme sans l'aide de bêtes de somme ou de machines, qu'elles ont été travaillées et mises en place avec les outils les plus simples, on doit considérer ce palais comme une oeuvre gigantesque, digne d'être assimilé aux sept merveilles du monde."

Voici d'autre part, l'énumération des diverses constructions encloses dans le Rovà telle qu'elle m'a été faite par

M. Laborde et dont j'ai encore constaté l'exactitude en 1869. Le Rovà dont l'enceinte à peu près rectangulaire, est entouré d'un mur en pierres que surmonte une palissade en bois maintenue par de forts crampons. Sur cet emplacement s'élèvent de nombreuses constructions, d'abord le Palais du souverain, le Manjaka Miadanà (litt. : où on règne en toute tranquillité) dont nous venons de parler, puis le Trano volà (litt. : la maison d'argent (ainsi nommée à cause de divers ornements d'argent de la façade)) où a résidé le prince royal Rakoton-dRadama pendant la vie de sa mère. Entre ces deux palais, il y a sept petits tombeaux Ny Trano fito miandalanà (litt. : les sept maisons qui sont alignées) où sont enterrés divers rois et princes Merinà, et, auprès du Trano volà un huitième, celui de Radama I. La reine, dans l'ordinaire de la vie, habite la maison nommée Tsarahafatrà (litt. : (la maison de) bon conseil); il y a 22 autres maisons, les unes où sont conservées les armes, les autres qui servent aux membres de la famille royale et à leur suite, et, un petit jardin où, dans un bassin, nagent quelques poissons. Trois portes donnent entrée dans l'enceinte, une à l'Est qui ne sert qu'aux serviteurs et aux personnes employés dans le palais, une à l'Ouest et la troisième au Nord qui donne entrée dans la cour principale et qui est en pierre avec une glace au-dessus et un faucon en bronze.

Le palais de Manjakà Miadana est tout en bois : il a 41m35 de haut, dont 17 de toit, 30 m. de long et de 18 de large; les colonnes en bois, d'une seule pièce, qui supportent les façades, ont une hauteur totale de 30 m. et 1m25 de diamètre à leur base. La reine y loge rarement, mais elle aime à se promener dans les galeries. Il y a trois grandes salles bien meublées dont les parquets sont en ébène et en vandrikà (Graspidospermum verticillatum), bois dur d'un jaune clair; la reine reçoit

au nouvel an, au Fandroana, dans la salle du rez-de-chaussée, les délégations des diverses classes de la population. Les appartements sont garnis de meubles quelques uns venant de Paris, mais la plupart ont été faits dans le pays.

Le Irano volà est bâti à peu près sur le même modèle mais il est moins grand et meublé moins richement. On y reçoit quelquefois des étrangers, mais toujours au rez de chaussée.

La maisons que la reine habitue d'ordinaire, Tsaraha-fatrà est plus petite que le Irano volà. Les meubles viennent en majeure partie de Paris; les appartements sont arrangés avec goût et d'une propreté rare à Madagascar. La reine n'y reçoit que ses parents et quelques officiers.

Il faut encore citer le Besakanà, case malgache vieux style qu'a habitée Andrianampoinimerinà et où il est de règle de passer le jour du Fandroanà et d'y introduire pendant quelques instants les corps des rois après leur mort.

En 1870, j'ai retrouvé le palais de Manjaka Miedanà, déparé, comme dit Jully, par l'adjonction d'une lourde enceinte de pierres de taille, flanqué aux quatre angles de tourelles d'une architecture composite : de loin, cette masse plantée sur le sommet de la colline et dominant la plaine de toutes parts, séduit, mais l'ancien palais, tout en étant imposant était plus gracieux et plus léger. C'est en 1861 que pour la première fois, il a été permis de construire à Tananarive un édifice en pierres, le temple d'Ambatonakangà, auparavant, par respect pour les Sampy, les talismans royaux "qui abhorraient tout ce qui rappelait la civilisation européenne" toute construction en pierres était formellement prohibée. Dans cette enceinte du Rovà, encore

en 1869, les maisons en pisé étaient interdites; elles devaient être en joncs et couvertes en planches. (Le tombeau de la famille du Premier Ministre est antérieur, car il date de 1846, mais il était en dehors de l'enceinte du vieux Tananarive - Quant au Trano-Vato où Radama II faisait ses orgies, c'était un petit édifice sans caractère dont sa mère avait toléré la construction.)

Tananarive est le siège du gouvernement merina, auquel sont soumis les deux tiers de Madagascar. Ce gouvernement est un despotisme militaire, le souverain étant le maître absolu du sol et de ses habitants, levant l'armée, faisant les lois, les changeant, jugeant suivant son bon plaisir, ayant droit de vie et de mort sur ses sujets; toutefois la coutume a d'ordinaire force de loi, tant que le souverain ne s'y oppose pas. On se s'adresse au roi que dans les cas graves; dans les circonstances ordinaires, ce sont les Amdraimbaventy (litt. : les seigneurs importants), les chefs du peuple qui sont en même temps les juges; leur nombre n'est pas fixé : à Tananarive, il y en avait d'ordinaire une douzaine; aujourd'hui, il y en a plus de trente. Ce sont eux aussi qui transmettent les messages royaux. Quand armés du Tsitialaingia, de la sagesse du souverain (litt. : celle qui abhorre le mensonge); ils arrivaient dans un village, tous les habitants, ainsi que ceux des environs, étaient tenus de faire des cadeaux, comme si la reine elle-même était présente, de sorte que tous les membres de la communauté pour une petite affaire concernant un seul d'entre eux, étaient mis grandement à contribution. Dans les domaines féodaux ou Menakely, c'est le seigneur qui rend la justice, sauf appel au gouvernement. Au dessus des Andriambaventy, sont les Farantsà, les commissaires qui font la police, qui perçoivent pour le roi, les contributions, les taxes, le produit des confiscations, les dîmes; car pauvres comme riches doivent payer chaque année un tapa-bary,

une demie mesure de riz (environ 60 livres), et 1 variraiventy (1/720e de piastre); seuls les esclaves ne paient rien. - Les peines encourues par les coupables étaient d'ordinaire très sévères; le bûcher était le supplice réservé aux militaires; Ranavalona Ie a fait lier étroitement un sorcier dans une natte, la tête seule sortant au dehors et l'y a laissé pourrir; les condamnés civils étaient mis aux fers, deux à deux et, lorsque l'un deux venait à mourir, quelquefois on se contentait de lui couper la tête, l'autre continuant, comme j'en ai vu, à trainer les deux fers. D'ailleurs tout individu connu comme riche avait à craindre d'être dénoncé comme coupable d'un crime imaginaire et d'être pillé. Il arrivait quelquefois que tous les habitants d'un village étaient vendus comme esclaves pour avoir mangé de la viande d'un boeuf volé, lors même qu'ils ignoraient qu'il eut été volé - etc... Du reste, ceux qui gagnent leurs procès ont néanmoins d'énormes frais à payer car, même ayant le bon droit pour soi, il faut financer en proportion de sa fortune.

Les Malgaches regardent leur souverain comme infail-  
 lible, comme ne pouvant pas mal agir, car les roa amby ny folo manjakà, toute la lignée de ses prédécesseurs, sont en lui. On le nomme Andriamanitrà hita maso, la divinité que voient nos yeux.

Jamais le peuple n'est consulté; ce n'est que lorsque la décision est prise qu'on le convoque ainsi que les chefs et qu'on les prévient de ce qui est décidé, en leur demandant, pour la forme, leur avis qu'ils s'empres-~~sent~~ de donner au gré du souverain. Il n'en était pas tout à fait de même dans les peuplades indépendantes où les rois, qui avaient également le pouvoir absolu, devaient cependant tenir compte de l'avis de leurs principaux sujets, qui, s'ils étaient mécontents, avaient la ressource

d'émigrer avec leur famille, leurs esclaves et leur troupeau de boeufs chez un roi voisin qui les accueillait toujours les bras ouverts.

Jusqu'à Radama I, le pouvoir était héréditaire, le roi choisissait son héritier parmi ses enfants (toutefois, Andriamasinalonà, mort en 1740, a partagé ses états entre ses quatre fils et un neveu) mais il n'en a plus été de même depuis sa mort, les premiers ministres qui détenaient le pouvoir ayant dès lors fait le choix à leur gré.

La province d'Imerina où est situé Tananarive est montagneuse et nue; à côté de hautes montagnes abruptes, il y a de nombreux mamelons arrondis qui sont généralement séparés les uns des autres par des vallées très étroites; ils sont formés de terre rouge ferrugineuse au milieu de laquelle se dressent çà et là d'énormes rochers granitiques qui constituent des forteresses naturelles inexpugnables où les habitants perchés comme des aigles dans leurs aires, s'enfermaient à l'abri des coups de main. On ne pénétrait d'ailleurs, dans ces réduits, que par une porte très étroite, donnant passage à une seule personne à la fois, qui était formée de quatre piliers de pierre brute, 2 de chaque côté, entre lesquelles on faisait rouler une grosse meule de granit pour la fermer. Dans ces derniers temps seulement, la sécurité étant complète, les Malgaches ont abandonné ces villages perchés pour vivre auprès des vallons où ils font leurs cultures; certaines de ces collines sont couvertes de cailloux de quartz. Il n'est pas douteux qu'il y avait autrefois dans les vallons plus de bouquets d'arbres qu'il n'y en a maintenant : tout petits qu'ils étaient, ils pouvaient servir de cachettes aux fahavalo, aux ennemis, aux pillards, mais jamais ces montagnes argileuses et vouées à la sécheresse pendant les

deux tiers de l'année n'ont été boisées comme le prétendent certaines personnes.

Les villages merina sont d'ordinaire bâtis sur le versant des collines, sur un terrain en pente, et les maisons qui sont toutes orientées du Nord au Sud, avec leurs ouvertures, portes et fenêtres, sur la façade Ouest, sont fort sales, car à cause de la rareté du bois, qu'il faut aller chercher au loin souvent à 50, 60 kilomètres et plus, ainsi que du travail et du temps qu'il faut y consacrer, les habitants font le minimum d'habitations possible : maîtres et esclaves dorment dans le même local avec les cochons, les poules, les canards, etc..., dans trois cases de 20 à 30 mètres carrés, j'ai compté un soir 28 personnes et j'en ai souvent trouvé beaucoup plus. La plupart de ces villages sont entourés de fossés larges de 6 à 7m. et profonds de 7 à 8, creusés dans la terre argileuse rouge qui est dure comme la pierre; jadis, ces fossés servaient à protéger les habitants contre les razzias des jirikà ou pillards; aujourd'hui, ils sont d'ordinaire plantés en pêchers, caféiers et autres arbres fruitiers. Jusqu'à tout récemment, lorsqu'un Merina voulait bâtir une maison, il consultait d'abord de mpanandro, l'astrologue, pour connaître le jour propice auquel il devait commencer la construction, construction qui débutait toujours par le coin Nord-Est, le coin sacré; puis il passait à la partie Sud-Est et finissait par l'Ouest, souvent, le toit, qui jadis était avec tampenaka, avec pignon, était plus élevé que les murs. Les Merinà aiment à voir les plafonds de leurs maisons mainty molaly (litt. : noirs de suie), comme ils disent; les toiles que les araignées y tissent se chargent de suie que produit le foyer qui est continuellement entretenu et dont la fumée ne peut s'échapper que par les interstices de la toiture ou par la porte, et, sous son poids, pendent comme autant de stalactites noires, et plus la maison est ancienne, plus la suie y

est abondante et plus ils sont fiers de leur logis, car c'est une preuve qu'il est depuis longtemps dans la famille, qu'il a été habité par une longue suite de générations, et qu'il est par conséquent d'autant plus respectable, d'autant plus respecté, vénéré; ils sont contents de voir tomber dans leur marmite des paquets de suie ! Dans tout Madagascar, les portes n'ont ou du moins n'avaient jusqu'à tout récemment, d'autre fermeture qu'une simple corde ou qu'une cheville de bois, car à quoi bon une serrure à la porte d'une case qu'on peut renverser d'un coup de poing ! Disons toutefois que depuis quelque temps, les cases Merina ont souvent des serrures forgées dans le pays même.

Le pays n'est fertile ou plutôt n'a été rendu fertile qu'à force de travail et d'ingéniosité, soit en transformant les marécages en rizières, soit en établissant sur les versants des collines en haut desquelles ils ont pu amener de l'eau des gradins plus ou moins larges suivant les contours du terrain et formant escalier sur les marches duquel ils sèment le riz. Dans le Betsimitatatrà, la vaste plaine jadis marécageuse qui s'étendait à l'Ouest de Tananarive est traversée par deux rivières, et où l'on a fait des travaux importants d'endiguements et de comblements, on voit de grands champs rectangulaires que dominent des villages perchés sur le sommet des coteaux isolés qui pointent çà et là comme des îles qu'elles étaient jadis et dont elles portent du reste quelquefois encore le nom. Ces digues qui enserrant le cours de l'Ikopà dans le but d'éviter les inondations dans les champs de riz ou de 2 à 4 mètres de hauteur et leur sommet, qui sert de route, a de 3 à 7 m. de large; des écluses disposées de place en place et qu'on ouvre pendant la saison sèche, permettent d'irriguer, et, lorsque l'eau est trop basse, on établit quelquefois un barrage en travers de la rivière afin d'en relever dans certaines parties le niveau; ces

travaux d'irrigation sont faits avec intelligence; d'ailleurs, les Merina y attachent dès longtemps une telle importance que, dans les guerres qu'ils se faisaient entre eux, entre clans, lorsqu'une digue venait à se rompre, un signal était donné et aussitôt toute hostilité cessait; amis et ennemis, également intéressés à ce que la rupture fut immédiatement réparée, se rendaient sur les lieux pour y travailler en commun et ils ne recommençaient les hostilités que lorsque le danger était conjuré. Quand ce malheur arrive aujourd'hui, les ministres ainsi que les principaux officiers et quelquefois même la reine et les princes se rendent sur les lieux pour encourager le peuple.

La terre en Imerina est si argileuse, si compacte, si dure que pour pouvoir bêcher les rizières, on est obligé d'en enlever une couche épaisse d'au moins 20 centimètres, en mottes, qu'on entasse les unes sur les autres de manière à former des espèces de murs séparés les uns des autres par un petit espace afin que, d'une part, elles puissent s'aérer et que, d'autre part, on irrigue le sous-sol qui, autrement, resterait sec et dur. Ce n'est qu'après un temps assez long d'exposition à l'air et au soleil qu'on casse et ameublît les mottes. Il est défendu dans la plaine de Tananarive de se servir de boeufs, pour piétiner, pour labourer les rizières, car, s'ils remuent bien la couche de terre superficielle, ils durcissent au contraire la couche inférieure, ce qui nuit à la bonne venue du riz. - Aux environs même de Tananarive, les rizières sont payées un prix très élevé, lorsqu'il y en a à vendre; on a vu quelques ares atteindre le prix de 2.000 piastres, le rendement étant inférieur à 2 %, mais c'est affaire de vanité.

Dans l'Imerinà, il y a deux sortes de vente immobilière (tant de terre que de maison); l'une est définitive et l'acquéreur devient propriétaire de l'immeuble acheté; l'autre est

une vente à reméré, le vendeur pouvant rentrer en possession de son bien en rendant la somme qu'il a reçue, ainsi que les intérêts.

Quant aux patates, au manioc et au maïs, les Merinà les plantent sur le flanc des collines, les entourant d'un petit mur de terre sur lequel croissent des euphorbes à fleurs écarlates ou jaunes, qui les protègent contre les voleurs.

Le riz est la base de la nourriture des Merinà; seul, disent-ils, mahavoky, seul il peut satisfaire l'appétit, rassasier; ils mangent aussi du manioc, du maïs, des patates, des lojô et des tsaramaso (des pois chiches et des haricots), etc...; mais pour eux, rien ne vaut le riz qu'ils mangent le plus souvent sans laokà, sans assaisonnement, sans laok'akoho, sans laok'aomby, sans carry de volaille ou de boeuf, car d'ordinaire, quand il y a du boeuf, de la volaille, du poisson, ils ne les mangent pas avec le riz mais à part. Un des mets réputés les plus délicats chez les Merinà est le foetus de veau; ils tuent des vaches pleines dans le but de s'offrir ce plat exquis. Les autres Malgaches le mangent aussi, mais seulement lorsque une vache pleine meurt par accident. - Ils sont aussi friands de diverses espèces d'insectes : des nymphes de ver blanc du hanneton malgache, de tsikondry (homoptères) et de mafinà (bombyx qui attachent leurs cocons aux branches du tapia). Comme il est défendu de rechercher les vers blancs dans les berges des rizières afin de ne pas entraver leur irrigation, il faut aller les chercher loin de Tananarive, à 10 ou 12 lieues, et c'est un met cher, on les trempe un instant tout vivants, dans la graisse chaude où on a fait roussir des oignons; c'est un manger délicat, tout comme les cervelles de bec-fins dont aimait à se régaler Neron. Les nymphes de tsikondry ainsi que les petites

chenilles du tapia sont aussi fort bonnes; quant aux criquets et sauterelles très appréciés cependant par tous les Malgaches, puisqu'il paraissaient sur la table royale elle-même et que Ranaivalona II avaient des femmes qui couraient la campagne pour lui en ramasser et les faire frire ou sauter dans la graisse à son usage, quant aux larves de divers névroptères, aux nêpes ou punaises d'eau, et aux gros gyrins, j'y ai aussi goûté mais leur saveur est rien moins qu'agréable, et, d'ailleurs, il y a fort peu à manger. - J'ai constaté à mon grand étonnement que les Malgaches préféraient le siravondronà (le sel de vondronà, de joncs) ou le sel retiré des cendres de certains palmiers, c'est-à-dire la potasse, à notre sel marin, au chlorure de sodium; ils le paient plus cher.

Le bois pour faire la cuisine est rare et cher, car l'Imerina étant dénudé, il faut aller le chercher loin, à la bande de forêts de l'Est qui le sépare de la vallée d'Ankay, soit à plus de 50 kilomètres de Tananarive par de mauvais chemins; la charge d'un homme vaut au marché 1fr75; aussi le combustible ordinaire consiste-t-il en foin ou en paille qu'ils ramassent le long des routes ou sur les coteaux avoisinants, mais, à la saison des pluies, une forte charge se vend 0fr65; ce sont des spéculateurs qui en récoltent pendant la saison sèche et l'emmagasinent jusqu'au fahavaratrà, à l'époque des pluies; au bazar, on divise ces grosses bottes en petits paquets qui se vendent suivant leur volume un morceau de viande ou 1/270e de piastre, 1 variraiventy (soit 2/3 de centime).

Dans l'Imerina on élève quelques boeufs, beaucoup de moutons et de porcs ainsi que de nombreuses volailles, poules, canards, dindons et pintades. Le centre de Madagascar n'est pas en effet très favorable à l'élevage du gros bétail. Les grands

troupeaux que possèdent la reine et les grands seigneurs merinà sont élevés dans les vallées et les plaines de l'Ankay et de l'Antsihanakà, où les terres et le climat sont un peu meilleurs. Rasoherina y avait 8.000 boeufs qu'elle a legués à son fils adoptif Ratahira. Les Merinà sont avec les Mahafaly et les Antandroy à peu près les seuls Malgaches qui élèvent des moutons; c'est du reste avec les moutons qu'ils font la plupart de leurs soronà, de leurs sacrifices, en priant Dieu et les ancêtres. Le nom malgache de la poule est akoho, il semble dériver du nom souaheli de la côte orientale d'Afrique kokô, à moins que ce ne soit qu'une simple onomatopée. Quant au canard domestique ordinaire, son nom local est vorombazahà (litt. : oiseau étranger, d'Europe), c'est aussi celui du canard de Barbarie, qu'on appelle encore dokotrà, par adaptation du mot anglais duck, canard.

Les prêts d'argent se font à un taux énorme : le taux légal est 5 % par mois, soit 60 % par an et les débiteurs lorsqu'ils ne paient pas le capital et les intérêts à l'époque fixée, sont vendus comme esclaves, non seulement eux-mêmes mais s'il est nécessaire pour parfaire la somme due, leurs femmes et leurs enfants.

Les femmes portent le lamba en toile blanche, ayant généralement une bordure en laine avec cinq raies de couleur, dans lequel elles s'enveloppent, ne laissant souvent dehors que la tête et ne sortant les mains qu'en cas de besoin; lorsqu'elles veulent les avoir libres, elles l'attachent sous les bras, au-dessus de la poitrine, par un demi noeud; dans les cérémonies, elles mettent le lamba menà, le lamba en filoselle rouge avec une bordure de soie de couleurs variées. Sous le lamba les femmes du peuple portent un morceau de toile écrue qu'elles enroulent autour des reins, l'attachant par un demi-noeud, et qui

prend de la ceinture aux genoux, le kitamby, et un corsage en toile blanche ou en indienne l'akanjo qui laisse la ceinture à nu; les femmes très pauvres, ainsi que les femmes en deuil, ne portent pas l'akanjo; les dames ont d'ordinaire sous le lamba des robes à l'européenne. Aujourd'hui, chez les Merinà, les femmes seuls portent des boucles d'oreilles et des colliers, ainsi que des bracelets. Elles vont nu-tête et leur coiffure est généralement élégante et seyante; elles nattent leurs cheveux en nombreuses tresses, souvent une trentaine, qui forment un ensemble gracieux.

Quant aux hommes, ils portent aussi le lamba, mais différemment, de manière à conserver la liberté de leurs mouvements; ils ne le laissent pas trainer à terre, ils le maintiennent à la hauteur des genoux et ils portent autour des reins un sarandranà ou sadikà, un linge qui couvre le ventre et passe entre les jambes. Beaucoup portent des chemises que quelques uns remplacent par une tunique en toile ou même en drap. Tandis que les borizano, les civils, portent les cheveux longs et tressés à peu près comme les femmes, depuis Radama I, les militaires sont tenus de les couper courts, mais ils ont le droit de porter des chapeaux de paille et de voyager armé d'une sagaye, ce qui est défendu aux borizano et ils ne paient pas comme ceux-ci, la dîme.

Les Malgaches sont tous très matinaux; ils se lèvent au deuxième ou au troisième chant du coq, dès que l'aube commence à éclairer l'horizon, et, aussitôt levés, ils s'assoient par terre autour du feu qui brûle toujours dans leurs cases et s'étirent, puis, un esclave, s'ils en ont, leur apporte de l'eau; celui-ci tenant de sa main droite un zingia, une corne de boeuf munie d'un manche qui est pleine d'eau, en verse sur

les mains de son maître devant lequel il met un plat de bois ou le plus souvent aujourd'hui, de fer blanc qu'il a dans sa main gauche. Mais, d'ordinaire, riches ou pauvres, après être restés accroupis quelque temps autour du feu, puisent avec le zingia de l'eau dans le siny, dans la grande jarre où est la provision et vont à la porte de la maison faire leurs ablutions; ils se lavent d'abord les mains, puis, avec la droite toute mouillée, ils frottent leur figure qu'ils laissent sécher ou qu'ils essuient avec leur lamba; ils procèdent ensuite au lavage des dents en les frottant soit avec l'index, soit quelquefois avec un petit morceau de bois tendre dont les fibres font l'office de brosse. Puis, chacun s'en va à ses occupations.

Les hommes et les femmes ont leurs occupations distinctes, particulières. Chez les Merinà, les seuls Malgaches réellement laborieux, les hommes sont agriculteurs, artisans, porte-faix ou marchands, gagne petit, souvent faisant alternativement ces divers métiers selon la saison et l'occasion; les femmes travaillent aussi à certaines époques à la culture, mais c'est à elles qu'incombent les soins du ménage, la préparation de la nourriture de la maisonnée, ainsi que le tissage de vêtements. Mais, dans tous ces travaux, ils ne mettent jamais une grande ardeur; ils les coupent de longues pauses, de conversations interminables et oiseuses, ou, quand dans certains cas ils sont obligés de faire un effort, de donner un coup de collier, comme lorsqu'ils portent sur le dos des paquets ou "taconnent" des personnes entre la mer et l'Imerina, ils s'octroient des jours de repos et n'ont rien à faire, et, en réalité, sans penser à rien. Les esclaves eux-mêmes ont toutes les habitudes de leurs maîtres, qui trouvent cette paresse ou plutôt cette inertie toute naturelle. Mais encore, chez les Merinà, hommes, femmes et même enfants s'occupent, travaillent, tandis que chez les peuplades des côtes, surtout chez celles de l'Ouest, les libres travaillent peu, restant des jours,

des mois même, à ne rien faire, assis à la porte de leur case ou sous un arbre sans penser à rien d'autre qu'à leurs boeufs dont la garde leur donne peu de préoccupations, ou à leurs courses en pirogues, à la pêche de quelques tortues ou de poissons et les esclaves ont plus de jours où ils baillent aux corneilles ou font des coq à l'âne que de jours de travail, et quel travail.

D'ordinaire, les Merina prennent trois repas par jour; ils s'assoient par terre dans le Nord ou dans l'Ouest du foyer et une esclave qui s'accroupit devant chacun des convives, verse sur ses mains avec un zingà (une corne de boeuf emmanchée d'un petit bâton) de l'eau qu'elle reçoit dans un bassin; on apporte ensuite les plats ou assiettes avec le riz et un peu de laokà, d'assaisonnement, les mettant sur un pied en jonc, à moins, comme c'est fréquent, qu'ils n'en aient un. Dans chaque plat, il y a 2 ou 3 cuillers de corne dont se servent ceux devant qui est mis le plat; les Malgaches de l'Est se servent comme cuillers de morceaux de feuilles de bananier ou de ravenal et ceux de l'Ouest de cuiller en bois; il n'y a pas de fourchettes et rarement de couteaux; aussi, quand ils mangent de la viande la prennent-ils à pleines mains qui, par conséquent, sont ainsi que leurs lèvres luisantes de graisse; ils procèdent ensuite à des ablutions bien nécessaires, se lavant les mains, puis se rinçant la bouche et rejetant l'eau soit dans un vase qui est mis par terre pour cet usage, soit sous la natte qui est étalée sur le plancher et qu'ils soulèvent un peu dans ce but. Le repas est alors fini et on boit un peu d'eau, quelquefois du rano volà qui est la même chose que le ranon'ampangoro des Betsimisaraka.

Quand un Merinà est malade, il fait appel au médecin indigène qui tire tout d'abord le sikily pour savoir dans quelle maison et où il doit coucher, puis qui lui entonne autant d'eau

de riz que possible "afin de le faire transpirer"; on le force même à manger du riz, d'après ce principe admis dans tout Madagascar, et qui est assurément vrai "qu'un homme qui mange n'est pas mort". Lorsque la peau est chaude et sèche, le remède principal est un bain de vapeur; ayant mis sous le lamba qui enveloppe complètement le malade un vase plein d'eau, on y jette des pierres ou des morceaux de fer préalablement rougis au feu, ou bien on apporte une marmite d'eau bouillante où ont infusé des feuilles odoriférantes; on lui fait boire des tisanes soit aromatiques, soit amères. D'ailleurs à part quelques simples qu'ils emploient avec plus ou moins de succès, c'est toujours aux divinations par le sikidy qu'ils recourent pour connaître la cause de la maladie, qui, d'après eux, est presque toujours la conséquence d'un sort jeté par un ennemi ou d'une prévarication, d'un oubli dans les cérémonies à l'égard de leurs ancêtres, et ce que dit le sikily est observé religieusement. Il ordonne d'ailleurs souvent d'exorciser le malade, de détourner le faditrà, le mauvais sort qui pèse sur lui, en offrant telle herbe spéciale ou bien une poignée de terre prise à un nombre donné de pas de sa maison, ou en lui faisant se rincer la bouche et cracher l'eau dans une certaine direction ou en faisant tourner autour de sa tête des copeaux de bois, etc..., pendant qu'il prie Dieu et qu'un enfant chante à ses côtés.

Sauf le tany fotsy, l'argile blanche avec laquelle on fait le tabakà on enduit pour la figure, et les graisses qui sont employée comme liniments, tous les médicaments indigènes sont d'origine végétale. Les Merinà portaient toujours des amulettes et, lors des épidémies de variole ou autres, on adressait des prières à Ramahavaly, l'Esculape malgache, et, avec de l'eau consacrée par ce talisman, où on l'avait plongé, on aspergeait le peuple assis par rangs, les épaules nues. On faisait cette

même cérémonie lorsqu'il y avait dans le pays un chien enragé.

Sous Ranavalona I, la première personne atteinte de la variole était lapidée ou enterrée vivante. Depuis Radama II, et encore aujourd'hui sous Ranavalona II les varioleux sont exilés en un endroit désert, sans aucune communication avec qui que ce soit.

Les Merina, comme les Sihanakà, les Bezanozano et les Betsileo qui les ont imités, on en des lieux fixes, des tсенà, des marchés hebdomadaire qu'on désigne par le nom du jour de la semaine où ils se tiennent et où l'on vend tous les produits tant indigènes qu'européens qui se trouvent à Madagascar, voire même des esclaves.

Antérieurement à Andrianampoinimerina, il y avait déjà des fihaonà (litt. : lieux où l'on se rencontre, quelques marchés périodiques où les transactions étaient basées sur le pillage et le meurtre, mais c'est ce roi qui a réellement organisé les foires et les marchés destinés à faciliter les transactions et qui a posé les règles suivant lesquelles devaient se faire les échanges; il leur a donné le nom de tсенà (litt. : où l'on se rencontre) et il a ordonné qu'on y observât l'ordre le plus absolu et que les transactions fussent basées sur le travail et sur la bonne foi reciproque des vendeurs et des acheteurs.

Ces marchés se tiennent dans de vastes emplacements où chacun étale d'ordinaire par terre ses marchandises, les vendeurs de produits similaires se plaçant les uns à côté des autres. On y tue des animaux dont on débite la viande, et, dans un des coins, sont rassemblés les boeufs, les moutons, les chèvres, les cochons qui sont à vendre. Les boeufs qu'on vend dans

ces marchés sont suffisamment gras, car auparavant on les engraisse toujours pendant quelque temps dans le fahitrà, le parc, et leur viande est bonne. Ceux qu'on engraisse pour le Fandroana, la fête du nouvel an, sont si gras qu'ils ont de la peine à se soutenir sur leurs quatre pattes; on les engraisse quelquefois pendant toute une année et même pendant deux ans, et, alors, ils se vendent 500 francs et plus; mais la viande des boeufs ordinaires nous plait davantage car ceux du Fandroana ne sont qu'une masse de graisse au milieu de laquelle la chair est noyée. Jadis, les chèvres et les cochons n'entraient pas dans l'Imerina, mais à l'instigation de Hastie, Radama I en a fait venir à Mahazoarivo et en a mangé avec plaisir. Ils ont été de nouveau proscrits sous Ranavalona I "les talismans royaux les abhorrant". Les Betsileo par contre en mangent volontiers.

Il y a des marchands qui tiennent à la disposition des allants et venants du riz, du maïs, du manioc, des patates, des brèdes, cuits tout prêts à être mangés sur place et même de l'eau fraîche pour boire. Autrefois on y vendait même des ody, des talismans. La toile et les étoffes se vendent à la brasse ou au quart de brasse; pour le riz, la mesure est la vatà, ou vary iray, soit environ une centaine de litres. Les transactions sont toujours fort longues, le marchand majorant sa marchandise et l'acheteur au contraire la dépréciant, ce n'est qu'après d'interminables pourparlers qu'on finit par les conclure par le souhait consacré Soava tsarà ! (Prosperez et soyez heureux !).

Les Merinà vont souvent avec une petite somme, quelquefois empruntée, acheter à la côte Est des produits européens ou aux lieux de production des produits indigènes et ils les portent sur quelques uns des grands marchés de l'Imerina; on les appelle mpivarotrà; ils ont beaucoup de peine, font de très

petits bénéfiques et cependant ils sont contents de leur sort.

Toutes les marchandises se vendent à la mesure ou à vue d'oeil; seul, l'argent coupé, vola vaky avec lequel se font la plupart des paiements, se pèse dans de petites balances fabriquées dans le pays; il y a des changeurs qui, lors de mon voyage, donnaient en monnaie coupée qui était la seule monnaie divisionnaire de Madagascar, le poids d'une piastre espagnole, soit 5fr50 contre notre pièce de 5 francs, y ajoutant comme sandam-parantsà, agio, une prime variable suivant les circonstances de 1 eranambatry (environ 7 centimes) à 1 sikajy (0fr62), mais, quand on échange de l'argent coupé contre une pièce de 5 francs, on est obligé d'en donner pour une valeur très supérieure. Tout vol commis dans un tsejà, un marché, est puni très sévèrement, car les tsejà ont été assimilés aux domaines royaux par leur créateur Andrianampoinimerina, afin de forcer les Merinà qui alors étaient sans foi ni loi à y faire honnêtement les transactions. Qui y "coupait le coin du lamba" où les Malgaches ont l'habitude de mettre l'argent qu'ils emportent avec eux, était lapidé séance tenante.

Dans les pays encore barbares, dans les pays primitifs le commerce est le seul moyen de faire fructifier son argent; car que faire de cet argent dans un pays où chacun cultive les plantes et denrées dont il a besoin pour se nourrir et se vêtir, où il n'y a ni banques, ni fermiers, ni sociétés industrielles ou autres. Le Premier Ministre qui est l'un des Malgaches les plus riches, sinon le plus riche et qui est le premier négociant de son pays ne comprend pas qu'un homme comme moi, Alfred Grandidier, qu'on lui dit "être riche et avoir une haute position en France, ne fasse pas de commerce".

Depuis la mort de Ranavalona I l'éducation s'est repandue de plus en plus dans l'Imerina ainsi que sur la côte orientale et y a fait de grands progrès. Les petits Merina sont intelligents et attentifs aux leçons auxquelles ils vont de leur plein gré, car jamais, à Madagascar, un père n'a dit à son fils ou à sa fille : "Vas à l'école, vas à l'Eglise"; si ses enfants le lui demandent, il répond : "Vas y si tu veux, surtout si tu dois y gagner quelque chose, une image, un livre, peut-être un lamba de toile, etc..." Les enfants apprennent facilement, mais ils ne suivent pas les classes très régulièrement absentant assez souvent. Dans les écoles des Indépendants anglais, contrairement à ce qui a lieu chez les Pères, les garçons et les filles prennent leurs leçons ensemble (une seule, celle sur la Batterie, ne reçoit que des garçons), ce que n'approuvent pas les parents, nullement pour la question de moralité qui est le moindre de leurs soucis, mais parce que les classes étant trop nombreuses, l'instruction n'y est pas bien donnée; ce sont du reste des maîtres indigènes qui font les cours; quant aux missionnaires, ils se contentent de passer de temps en temps une inspection et ils interrogent plutôt le maître que les élèves. On n'apprend pas aux filles à coudre, à broder, comme le font les soeurs françaises. Il y a, en général, une école à côté de chaque Eglise. Leur revue bimensuelle (commencée en janvier 1862 et mensuelle depuis janvier 1870) Teny Soa (La Bonne Parole) est intéressante et écrite en très bon malgache; ils ont d'intelligents Merina qui revoient et corrigent les manuscrits. Les publications des Pères qui n'ont pas recours à ce procédé leur sont inférieures, ce qui fait dire aux Malgaches : "Les Pères Français parlent mieux que les missionnaires Anglais, mais ils écrivent moins bien". Chez les Soeurs, il y avait 3 classes, une pour les nobles, une pour les hova ou roturiers et une pour les esclaves; mais dans cette dernière on n'enseignait qu'à lire, coudre et broder, mais pas à écrire.

En 1869, tandis qu'il y avait à Tananarive quatre églises catholiques dont 3 en bois et une paillotte, il y avait trois temples protestants en pierre lourds et massifs, et on commençait dans l'enceinte du Palais la construction d'un 4ème temple, pour la Reine. Ce dernier construit sous la direction de M. Pool, est plus élégant que les 3 autres : "le temple que construit M. Pool, disant M. Cameron aux Merina, est magnifique. Vous pouvez vous vanter de posséder un des plus beaux monuments du monde. Je ne crois pas, si je laisse de côté notre "St Paul's Charch" de Londres, qu'il y ait un autre chef d'oeuvre pareil en Europe. Tous les Européens qui viendront à Tananarive seront émerveillés"; il n'a de remarquable que d'être construit à Tananarive. "Napoléon III, lui demandaient un jour quelques nobles seigneurs merinà, a-t-il un palais aussi grand, aussi beau que notre Manjaka Miedana ?" - "Je vais vous dire, leur répondit-il. Jadis il n'était pas plus grand, mais à l'occasion de chaque nouveau roi, on ajoute une aile, de sorte que maintenant, il est plus grand". Avant la conversion de la Reine, en 1868, il y avait dans le Centre de Madagascar, 148 temples desservis par 115 gardiens et 437 prédicateurs et comptait 7.066 baptisés et 37.002 assistants, et au lendemain de sa conversion en 1869, 468 temples desservis par 153 gardiens et 935 prédicateurs et comptant 10.546 baptisés et 153.007 assistants (manuscrits merinà de ma bibliothèque, 1870, p.208).

Quand à la fin de 1869, allant de Tananarive à Morondava, j'ai traversé le Vakinankaratrà, les habitants de plusieurs villages m'ont raconté qu'ils avaient reçu la visite d'un aide de camp de Rainimaharavo qui leur avait dit : "La Reine qui m'envoie vous demande si, oui ou non, vous êtes ses esclaves. Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! puisque vous l'êtes, elle vous fait dire d'adopter la religion protestante qui est la sienne".

Les habitants de quelques villages ont répondu :

"La Reine veut que nous ayons une religion, mais elle nous laisse libres de choisir celle qui nous agrée et c'est la religion catholique que nous voulons"; mais ces discours ne répondaient pas aux faits. Nous avons vu les habitants de certains villages venir chercher les Pères et, quand les Pères arrivaient, ils s'excusaient de les avoir dérangés, car, ajoutaient-ils, "nous ne sommes pas encore décidés"; des émissaires stipendiés étaient venus les intimider, ou leurs seigneurs, gagnés par les agents à la solde des Anglais, leur avaient interdit d'être d'une autre religion qu'eux. Disons que les chefs Merinà ont, intelligemment, à leur point de vue, choisi parmi les sectes chrétiennes celle qui leur donnait la possibilité d'avoir de suite une Eglise nationale avec des pasteurs et des prédicateurs indigènes, celle des Indépendants.

Lorsque la reine Rasoherina II s'est convertie au christianisme en 1869, le premier Ministre Rainilaiarivony a prononcé à Ambohimangà dans un temple des Indépendants un sermon dont le thème était le "Honorez votre père et votre mère" des Commandements de l'Eglise : "Ainsi, déclara-t-il, Dieu vous dit : suivez votre père et votre mère, imitez les. Or qui est votre père, qui est votre mère ? C'est la reine, et la reine étant protestante, Dieu vous ordonne donc d'être protestant" - etc, etc... Les Merinà disent miondrikà (litt. : baisser la tête comme les bœufs) pour "prier"; en 1870, ils priaient miondrikà avant tous les repas. - Dans la religion chrétienne, les Merinà se sont naturellement attachés aux pratiques extérieures (comme tant d'Européens du reste) et non aux préceptes de morale, mais cette aspiration vers une religion supérieure montre quelle différence d'intelligence il y a entre eux et les autres Malgaches qui, longtemps avant eux, ont été en rapports journaliers avec les Européens et qui n'ont cherché qu'à prendre leurs

marchandises sans se demander ce qui faisait la supériorité de ces étrangers.

J'aime à croire que les missionnaires anglais de la secte des "Indépendants" qui veulent christianiser et civiliser l'Imerinà appartiennent à cette classe de religieux fanatiques qui ne visent que le but à atteindre et commettent des crimes sociaux pour le plus grand bonheur des hommes qu'ils veulent rendre heureux malgré eux. Je sais que le mot "fanatisme" sonne mal aux oreilles saxonnes et que la "fureur sacrée" est rare chez nos voisins d'outre-mer; habitué, dès longtemps, dans ma vie de voyageur, à voir les choses les plus extraordinaires, je n'ai aucune raison de ne pas croire à ce fanatisme intransigeant des Indépendants, dans le Centre de Madagascar tout incroyable qu'il peut paraître. Certes, je crois à leur sincérité, à leur probité, je ne doute pas que, avant de quitter leur sol natal pour les contrées sauvages, ils aient fait une grande provision des trois vertus théologales, je ne puis toutefois qu'exprimer les sentiments de regret et de peine que j'ai éprouvés en voyant des Européens, appartenant à l'une des nations les plus libres et les plus civilisées du monde, qui étaient chargés de prêcher la religion du Christ, cette religion toute d'amour, de charité et d'égalité, se livrer aveuglement à des pratiques inavouables pour forcer les peuples à embrasser leur foi, car ce n'est pas par la persuasion, par l'exemple, par les conseils qu'ils cherchent à planter le drapeau du Christ sur cette terre que deso- laient naguere encore les plus viles superstitions et les sup- plices barbares. Non, c'est par ordre que le peuple doit res- pecter le jour du dimanche et aller ce jour là au temple, c'est par ordre qu'il doit proclamer : "Maintenant nous sommes protes- tants, nous ne sommes plus des païens". Aussi les Européens sont-ils considérés par beaucoup de campagnards comme "des ogres ferores, barbares, qui mangent tous les matins à leur

déjeuner un petit enfant"; l'Européen qui jadis était considéré et traité comme un parent du souverain, un havan'ny Mpanjakà, un être supérieur, à l'intelligence duquel on rendait justement hommage, même fut-il un modeste ouvrier, est aujourd'hui en Imerinà un être qu'on craint et même qu'on hait en général, tout en lui rendant par ordre des honneurs. Je ne saurais trop reprocher cette tyrannie exercée sur les consciences; le Christ n'a-t-il pas dit : "Laissez les petits enfants venir à moi, et ils viendront parcequ'ils savent que je les aime; c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu". O vous ministres du Christ que la "London Missionary Society" a envoyés à Madagascar pour semer le bon grain, qu'y faites-vous ? On croirait que vous êtes des musulmans qui se sont jetés sur cette île, l'épée à la main et criant : "Confessez la foi de Mahomet ou je vous tue !" Pourquoi ne laissez-vous pas venir à vous leur gré les pauvres, les enfants, et pourquoi les arrachez-vous de force à leur famille ? Evidemment, comme je le dis ci-dessus, ils apportent leur concours à la christianisation de l'Imerina par le gouvernement local dans un but d'attirer les Merinà dans le sein de leur secte, mais les moyens qu'ils emploient et les compromissions auxquelles ils se livrent n'en sont pas moins blamables et contraires à l'esprit de l'Évangile, car, à mes yeux, le succès ne justifie pas les moyens.

Passant à la fin d'octobre 1869 à Ambohijanahary, fortin qui est situé dans l'Antsihanaka au bord N.O. du lac Alaotrà, je suis entré dans une case où, chose extraordinaire, le feu était éteint et où une femme étendue par terre, ne faisait rien; je lui en demandai la raison : "Mais c'est aujourd'hui dimanche", me répondit-elle - Vous êtes donc protestante ? - Nous le sommes tous ici - Alors vous ne faites rien le dimanche ? Il nous est défendu de cuire nos repas, de piler notre riz,

d'aller chercher de l'eau avant le coucher du soleil, enfin de rien faire. Pourquoi donc gardez-vous si sévèrement le dimanche ? - Ma foi, je n'en sais rien !" Une dizaine de femmes qui étaient accourues pour me voir me dirent toutes qu'elles ignoraient pourquoi elles étaient ainsi condamnées à un repos complet en ce jour de dimanche. "Mais alors, leur dis-je, pourquoi êtes vous si rigides ?" - "Parce que nous en avons reçu l'ordre du commandant de l'Antsihanakà par l'intermédiaire du lehibé, du chef de ce fortin, qui, tous deux seraient mecontents si nous agissions autrement". - "Depuis quand êtes-vous plongés dans une religion aussi austère ?" Depuis deux ou trois mois qu'un mpivavakà, un ministre protestant (Rev. Pierre) est venu dans ce pays accompagné par quelques aides de camp du ministre Rainimaharavo; ils nous ont dit que la reine était protestante, que Rainilaiarivony et Rainimaharavo étaient protestants, que les grands étaient protestants et qu'il fallait que, comme la reine, comme les ministres et les grands, nous fussions protestants, car vous devez faire, ont-ils ajouté, ce que fait la reine qui est la tête du pays; vous, peuple, vous en êtes les bras et les jambes, obligés d'obéir à la tête, et, en effet, ils ne pensent pas, ils ne jugent pas; habitués à plier sous un joug terrible, ils ont une obéissance passive, incompréhensible pour nous autres Européens; quoique blessés dans leurs croyances et leurs traditions, quoique au fond mécontents, ils se disent, bien malgré eux sans le laisser paraître, protestants et obéissent aux prescriptions qu'on leur donne, mais ils ne sont chrétiens ni de coeur, ni de consentement et, tout en se courbant sous les ordres des chefs, ils ont au fond de leur coeur de la haine pour le christianisme et ses ministres; c'est une corvée qu'ils acceptent forcés et contraints. Disons toutefois que, si les habitants du fortin ne faisaient pas cuire, ni même rechauffer leurs aliments essentiels, ils buvaient tous

de l'arack, s'enivraient peu à peu et chantaient en jouant du tambour. Beaucoup des habitants avaient quitté par ordre le fortin et, comme toutes les semaines, s'en étaient allés de nuit au fort d'Amparafaravolà, soit à 5 ou 6 heures de marche, pour assister à l'office.

Ceux qui sont catholiques n'osent pas l'avouer aux Européens qu'ils ne connaissent pas. J'ai trouvé sur ma route, un vieil officier, un lle honneur, qui, après m'avoir dit qu'il était protestant, ayant appris que j'étais catholique, m'avoua que lui aussi l'était, mais qu'il n'avait pas osé me l'avouer, croyant que j'étais anglais et protestant.

Jusqu'à Radama I, il n'y avait pas à Madagascar d'armée régulière; les fihitsà (on dit aussi mpanafikà (litt. : ceux qui font la guerre de partisans de pillage) et mpiedy (litt. : ceux qui se battent), les soldats malgaches, si l'on peut leur donner ce nom, n'avaient aucune instruction militaire, aucune discipline et agissaient au hasard de leurs inspirations du moment faisant une guerre de surprise et de pillage : ils se cachaient pour surprendre l'ennemi, ils tombaient en nombre à l'improviste sur de petits villages, mais rarement ils combattaient face à face et alors, marchant sans ordre, ils attaquaient tumultueusement et dès qu'il y avait trois ou quatre morts, leurs compagnons s'enfuyaient, laissant le champ libre aux ennemis. Radama, le premier, suivant les conseils du français, le sergent Robin et de l'envoyé anglais Hastie, a constitué une armée, les foloalindahy, (litt. : les cent mille hommes (quoi que elle n'en compte pas plus de 25 à 30.000) qui, bien qu'une simple ébouche, une caricature, peut-on dire, de nos armées européennes, a réalisé un grand progrès et donné aux Merina une réelle supériorité sur toutes les autres peuplades;

elle leur a permis en effet d'étendre leur domination sur une grande partie de Madagascar.

Quand, dans les expéditions, il y a des soldats blessés ou malades, ce sont leurs compagnons qui doivent en prendre soin, les porter et les nourrir; d'ordinaire, ceux-ci pour ne pas s'encombrer d'un fardeau aussi incommode, les traînaient par terre jusqu'à ce qu'ils soient morts.

Seuls à Madagascar, les Merinà avaient des canons qu'ils ne savaient pas du reste trop bien manoeuvrer d'autant que la plupart n'avaient pas d'affût; sur l'avenue, la Batterie, qui domine le Betsimitatatrà, la plaine à l'Ouest de Tananarive, il y en avait une quarantaine de 12 et de 18 avec les initiales et la couronne du roi d'Angleterre, Georges IV, gisant lamentablement à terre et servant à faire des salves lors des cérémonies et quatre en bronze sur leurs affûts. Ces canons, peu dangereux portant, n'en inspiraient pas moins une salutaire terreur aux autres populations. Les Merinà avaient en outre une cinquantaine de petites pièces fondues par Laborde à Soatsimanampiovanà qui ont été réparties dans divers forts des côtes.

Radama I a ordonné à tous les officiers de s'habiller à l'Européenne, mais, comme nous l'avons dit plus haut, étant obligés d'acheter les uniformes à leurs frais, ils étaient vêtus à la diable sauf à Tananarive où leur tenue était plus correcte et où avaient lieu de temps en temps des revues auxquelles je n'ai pas manqué d'assister. Dès 4 heures du matin les officiers et les soldats commencent à descendre vers la place de Mahamasi-nà, le Champ de Mars malgache, et, à 8 heures et même 9 heures il y en a encore qui s'y rendent, car, n'ayant pas de montres et les édifices publics n'ayant pas d'horloges, il n'y a pas

une grande régularité dans ces revues mensuelles. Lorsque les soldats sont trop en retard ou qu'il en manque trop, les officiers reçoivent séance tenante la bastonnade qu'ils rendent avec usure à leurs inférieurs qui se paient à leur tour sur les **soldats**. Les manoeuvres qui consistent uniquement à former, assez mal, quelques carrés durent longtemps et sont accompagnées de vociférations sauvages et baroques, qui n'ont de sens dans aucune langue parlée par les hommes quoiqu'elles soient, dit-on, d'origine anglaise, par exemple, le commandement Sapaoritrà (de l'anglais "support (arms)") Portez armes ! Je dois toutefois mentionner un exercice assez risible qu'ils ne manquent jamais de faire simultanément à maintes reprises et qui consiste à lever tous ensemble le pied droit, poser leur fusil à terre, claquer des mains et reprendre leur fusil.

Quand ces manoeuvres sont terminées, les soldats s'en retournent chacun chez eux, mais les officiers, et il y en a autant, sinon plus que de soldats, remontent, ceux attachés au Palais, à cheval, les autres à pied, formant une longue, très longue file de gens vêtus des costumes les plus hétéroclites. C'est en effet un spectacle étrange de voir ces officiers merina vêtus de redingotes et de chapeaux noirs des formes les plus diverses, marchant de l'air le plus sérieux du monde, le sabre à la main, en se dandinant et en faisant des grimaces qui leur donnent, croient-ils, l'air guerrier. Quelques uns que leurs souliers gênent les retirent et les donnent à leur esclave qui marchent près d'eux, hors du rang; il y en a qui, n'ayant qu'une paire de souliers pour deux, marchent côte à côte, le premier ayant chaussé son pied droit et le second son pied gauche, et leurs deux autres pieds étant simplement revêtus de bas; d'autres qui meurent de soif, boivent à même aux gargoulettes que leur tendent leurs esclaves. Une fois débandés, ils se dirigent vers leur demeure en se déhabillant peu à peu tout en marchant

si bien qu'ils arrivent chez eux n'ayant plus que la chemise, mais heureusement qu'ils portent toujours le salakà, la culotte malgache.

En 1869, lors de mon premier séjour à Tananarive, il y avait de 5 à 600 chevaux; tout officier supérieur résident dans la capitale était tenu d'en avoir un; ils valaient en moyenne 80 piastres, soit 400 francs, quoique quelques uns aient été payés 200 piastres, c'est-à-dire 1.000 francs; ils sont en général mal nourris. Sous Ranavalonà I il n'y en avait que 130.

Le Premier Ministre vient de former un corps de 1.000 hommes qui lui sont tout dévoués; ce sont les "gardes de la Reine", tous ayant 5, 6 ou 7 honneurs, mais que, quoique officiers, sont munis de fusils; ils sont habillés aux frais de la Reine; chaque division se distingue par un ruban de couleur différente porté en sautoir.

Les ministres et les hauts personnages ont une armée d'aides de camp, 500, 800 et même 1.200 qui s'en vont par le pays trafiquer pour leur patron à qui ils donnent une partie du bénéfice de leur commerce et qui, en échange, leur donne sa protection. Les fils des grands personnages ont toujours, en outre de leur père, un père adoptif, un individu plus ou moins riche qui adopte l'un d'eux pour se faire bien venir du grand personnage et dont celui-ci hérite au même titre que ses frères d'adoption, augmentant ainsi à bon compte son patrimoine. En effet, à Madagascar, tout se vend et s'achète, les protections et les passe-droits comme les diverses denrées; quand, dans un but quelconque, un Merinà désire avoir la protection d'un supérieur, d'un juge, etc..., il le salue suivant son rang du Irarantitrà ! (Puissiez-vous atteindre la plus extrême vieillesse) ou Manao

ahoana hianao ? (Comment allez-vous ?) puis s'approchant de lui, il lui serre la main et y glisse quelques piastres, en disant à basse voix : "Ananà, tompokolahy" [des brèdes (de l'assaisonnement, du condiment) Monsieur]. Le supérieur dit alors à haute voix, à l'usage des assistants : "Vous venez savoir le résultat de mon enquête au sujet de votre affaire; je ne puis encore vous en rien dire, car, je suis en train de l'étudier, mais, dans quelques jours, je vous ferai part de ma décision", décision, qui, quelques jours après, se trouve être conforme au désir de l'intéressé.

A Tananarive, les juges n'ont pas d'édifice où ils puissent se réunir et juger : c'est à Ambato-afandrà, au carrefour de trois rues, qu'ils tiennent leurs audiences, autrefois en plein air, aujourd'hui sous un toit de chaume. Sous Andrianampoinimerinà qui voulait souvent assister en personne aux jugements, ils se réunissaient dans la cour du palais.

Les finances de Madagascar, ou plus exactement de l'Imerina, les revenus de la couronne tangoa mikonkonà consistent : 1<sup>o</sup> en une taxe de capitation, en un impôt sur la récolte du riz [un hetrà était une mesure de terre "qui, plantée en riz, suffisait pour nourrir une famille", mais, toutefois, la récolte était très variable suivant la qualité de la terre, l'irrigation qu'on pouvait lui donner et l'habileté des travailleurs. En effet, sa production variait de 20 à 100 vary, mais quelle qu'elle fut, on prélevait par hetra un impôt de 1 vary, soit environ 100 litres qui était en majeure partie distribuée aux serviteurs du palais et aux fonctionnaires à qui leur service ne permettait pas de se livrer à la culture du riz - "Travaillez le sol dont les produits vous nourriront, Peuple, a dit Andrianampoinimerina; vous devez tous avoir un champ à votre disposition, puisque, tous, vous avez participé au lotissement

en hetrà. Ne laissez pas les mauvaises herbes envahir le sol de mon royaume, car maintenant, je n'ai plus d'autre ennemi à redouter que la famine". 1<sup>er</sup> en droits de douane; 2<sup>e</sup> en droits d'abattage sur les boeufs (vody hanà), en biens, en déshérence, en amendes infligées par les juges, en confiscations des propriétés des individus condamnés à mort pour crime ou déclarés coupables par le tanghin, etc... La plupart de ces impôts étaient partagés entre le souverain et les employés de l'Etat, tant civils que militaires, chacun ayant droit à une part plus ou moins grande suivant son rang, mais si, celle-ci n'était pas remise aux officiers d'un bas rang par le ministre lui-même, elle était toujours diminuée de moitié ou des deux tiers, disons volée par ceux qui étaient chargés de la répartition, et il n'y avait pas de réclamation à faire, car celui qui aurait osé se plaindre aurait eu gain de cause, mais il eut été tué peu après sous un prétexte quelconque.

Pendant mon séjour à Tananarive, j'ai eu plusieurs audiences du Premier Ministre. Celui-ci avait la première phalange de l'index de la main droite amputée parce qu'il est né mahery vintanà, sous un "mauvais destin" étant né le jour anniversaire de la naissance de son père, coïncidence, disent les astrologues, qui est le présage de toutes sortes de malheur pour le père. Jadis on supprimait sans hésiter l'enfant nefaste, mais, les mœurs s'étant adoucies, on lui faisait subir une épreuve pour savoir si le mauvais destin était réellement irrémédiable, on l'exposait à l'entrée d'un parc à boeufs et on faisait passer le troupeau sur lui; s'il en sortait indemne, on le laissait vivre, non sans toutefois lui couper une phalange de l'index droit afin de donner une issue au "mauvais destin" qui pouvait être encore enfermé dans son corps. Au cours de ces audiences, je me suis permis, avec l'appui de M. Laborde, de lui présenter diverses observations au sujet de l'avenir de son pays et lui

ai soumis quelques projets que je croyais capables d'être utiles à sa patrie et en même temps à nos compatriotes. Il m'a écouté avec attention et a approuvé mes propositions, mais leur réalisation, partielle, n'est arrivée que trois ou quatre ans plus tard, car, à Madagascar, toute nouveauté est étudiée, vue et revue, avant qu'il y ait commencement d'exécution, qu'on tente le moindre essai; la méfiance est la base du caractère des Merina qui, sachant qu'ils nous sont inférieurs sous tous les rapports, ont peur d'être trompés.

J'ai aussi été reçu par la reine qui a été fort aimable pour son havan'ny Mpanjaka, son "parent", et qui m'a envoyé le soir, comme souvenir, un magnifique lamba de soie, d'une valeur d'une centaine de piastres, soit 4 à 500 francs.

Le 28 septembre, je suis parti pour faire l'ascension du massif d'Ankaratrà et visiter le lac Tasy. Les monts Ankaratrà sont nus et stériles et aussi loin que porte la vue, on n'aperçoit ni arbres ni arbustes; il n'y en a quelques bouquets que dans certains coins de ravins. Dans ces solitudes, je n'ai vu que quelques milans et des alouettes et de rares et petits troupeaux de boeufs. J'ai grimpé sans peine, au sommet d'Ambohimirandranà où est la roche sacrée d'Ambohitrakoholahy (alt. : 2.475m) qui a la forme d'une "mitre" et où les Merinà viennent fréquemment faire des vœux et des prières offrant le sacrifice d'un mouton ou de volailles dont j'ai retrouvé plusieurs têtes encore toutes sanglantes sur cette roche, il y a un amas informe de pierres qui est, dit-on, le tombeau d'un Vazimba sur lequel les gens du pays déposent de petites offrandes; lors de mon passage, il y avait une canne à sucre toute fraîche et la pierre debout avait été enduité de graisse tout récemment.

Du haut de la Mitre, j'ai eu l'aperçu du pays jusqu'à 40 et même 60 kilomètres, sauf à l'Ouest où le Tsiafajavonà, dont l'altitude est de 2681 mètres, me cachait l'horizon de ce côté. Pendant que je faisais mes observations astronomiques et mes relèvement, mes maromità, mes porteurs, se sont amusés à mettre le feu aux herbes des montagnes voisines, qui ont brûlé pendant 15 à 16 heures, s'étendant au delà du village où nous avons couché le soir; le sol, tout autour de nous, était noir.

En descendant le versant Ouest du massif, j'ai trouvé de petits villages entourés de nopals et, voulant être grand et généreux envers mes porteurs, qui étaient au nombre de 10, et que je payais les 10, nourriture comprise, 1 piastre 1/2, soit 7fr50, j'ai acheté deux moutons que j'ai payés 1 kirobo, soit 1fr25 l'un et que je leur ai octroyés à leur grande joie. Plus avant, je me suis trouvé au milieu d'une nuée immense de criquets, de sauterelles qui, avec leurs ailes diaphanes, toutes lustrées, réfléchissant les rayons du soleil, semblaient être une pluie de gros flocons de neige tombant d'un ciel pur avec une température chaude, et j'ai traversé d'immenses étendues auxquelles on avait mis le feu pendant la nuit à cause de celles qui s'y étaient arrêtées la veille au soir; surprises par le feu pendant qu'elles étaient engourdies par le sommeil, elles furent grillées toutes vives et, le matin, nous trouvâmes sur le sol noirci par l'incendie des millions de sauterelles frites, en partie dépouillées de leurs ailes et de leurs pattes, toutes prêtes à être mangées séance tenante. Tous les habitants des environs se sont empressés d'en recueillir, les faisant sécher au soleil, puis les vannant pour rejeter les têtes, les pattes et les ailes et les mettant en sac pour les consommer plus tard. Les porcs, qui sont abondants dans cette région, suivaient leurs maîtres dans cette randonnée et se gavaient eux aussi de ces pauvres bestioles.

Après avoir traversé le Kitsamby, nous avons vu quelques petits tepias (*chrysopia Bojeri*), hauts de 5 à 7 mètres, arbres sur lesquels on élève les vers à soie malgaches et qu'il est défendu de couper, défense fort utile, car dans un pays où il n'y a pour ainsi dire pas d'arbres, ni d'arbustes, les habitants n'hésiteraient pas à les couper pour faire leur cuisine et se chauffer, puis nous avons longé le bord oriental du lac Tasy où se trouvent de nombreux hameaux et prenant la route de Tananarive où je suis rentré le 4 octobre, nous avons traversé un pays très peuplé, complètement couvert pendant les deux dernières lieues de maisons éparses çà et là au milieu de coteaux sur lesquels sont bâties, au milieu de vastes rizières, de petites villes.

En faisant cette excursion, j'étais glacé le matin car, en septembre, on est encore dans la saison, sinon froide, au moins fraîche; dans la plupart des villages, il y a un petit mur semi-circulaire dont la convexité est tournée vers l'Est et où s'assemblent les notables du lieu pour déviser de choses et autres, à l'abri du vent de mer qui, à cette époque de l'année, est frais.

Revenu à Tananarive, j'ai fait de suite mes préparatifs pour aller explorer l'Ankay et l'Antsihanakà et je me suis mis en route le 12 octobre.

Au début de cette excursion, j'ai retrouvé encore vivant chez quelques vieux Malgaches, le souvenir du naturaliste Goudot, qui a envoyé en Europe d'intéressants collections d'histoire naturelle, comprenant de nombreuses espèces nouvelles dans les divers embranchements notamment dans les articulés (aussi les Malgaches lui donnaient-ils le nom de Bibikely, l'homme aux petites bêtes). Reniant son pays, cet original s'est fait

merinà; abandonnant ses vêtements européens, d'ordinaire, il n'était vêtu que du salakà malgache (linge qui, serré autour des reins et passant entre les jambes, ne couvre que le milieu du corps, comme nos caleçons de bain) et non seulement il se plaisait à s'exposer en plein soleil pour que sa peau noircit, mais il se roulait sur le fucior pour attraper la gale comme ses frères et amis les Merinà, qui ont pour la plupart des éruptions éczemateuses sur diverses parties du corps et il aimait à s'énivrer avec eux; il s'installait sur les marchés publics exposant en vente de menues marchandises, dans le but, disait-il, d'apprendre la langue (qu'il parlait aussi bien que les indigènes.) Quand il adressait la parole à un Européen, il se courbait comme un hovà de la dernière classe et, comme lui, employait les formules serviles et flatteuses : Mme Pfeiffer, lui ayant donné quelque argent pour divers animaux qu'elle lui avait achetés, il lui fit le mifaly, le salut réservé au souverain et aux saints talismans. Quand Ranavalona I chassa tous les Européens de l'Imerinà, au milieu de juillet 1857, Goudot eut beau protester, dire qu'il était malgache, il fut obligé de partir et on ne sait ce qu'il est devenu.

Passant auprès d'Alasorà, à 4 Km 1/2 S.E. de Tananarive, le berceau de la dynastie des souverains merinà, puis d'Ambohimambolà, à 10 Km. E.S.E. de Tananarive, où résidait le célèbre talisman Rakelimalazà qu'on venait de brûler, j'ai traversé un pays accidenté, nu et paraissant stérile en cette saison sèche, mais peuplé et dont tous les ravins sont cultivés en riz, petits torrents de verdure qui "coulent" entre des champs de manioc et de patates, partout où ces cultures sont possibles; çà et là s'étend une plaine couverte de belles rizières. Je suis passé auprès du grand monolithe, haut de 6 à 7 mètres et épais d'une dizaine de centimètres, sur le sommet

duquel les Malgaches qui partent en voyage ou ont quelque entreprise en vue, jettent un petit caillou, convaincus que, s'ils réussissent à l'y déposer, ils feront un bon voyage ou réussiront dans leur entreprise. Ce monolithe a été érigé en ce lieu par Andrianampoinimerinà en commémoration de la victoire qu'il avait remportée sur les gens de ce canton et de leur soumission. Je suis arrivé ensuite à Ambatomangà, ville bâtie au pied d'un grand rocher au sommet duquel est le tombeau d'un frère de Radama I que surmonte une mauvaise petite case où les mânes du prince défunt "viennent, disent les Malgaches, se reposer et se rafraîchir"; aussi y a-t-il sur une petite table une bouteille et deux verres.

Partout, il y a de gros blocs de granit et le pays est semé de nombreux villages. J'ai couché à Soatsimanampiovana, la ville industrielle créée de toutes pièces en plein pays sauvage sur le bord droit de l'Ikopà par le génie et l'énergie de Laborde, ville qui a été abandonnée depuis la mort de Ranavalona I parce que Radama II ayant aboli la corvée, le travail y a été impossible, mais dont les ruines sont saisissantes; j'ai passé la journée de 13 à les visiter avec le plus vif intérêt et à les admirer.

C'est en 1838 et 1839 que Laborde a commencé les travaux; au début, il y avait 600 ouvriers et quelques années après, il en employait 3.000 que dirigeaient des officiers, plus 2.000 hommes de corvée. On y faisait de la fonte, du fer, de l'acier, des armes et même des canons, du verre, de la porcelaine, des poteries, des tuiles, de la chaux, de la soie, etc... Un canal avec écluses qui amenait l'eau dans tous les ateliers faisait tourner quatre roues hydrauliques et mettait en mouvement le grand soufflet de la forge. Les mines de fer étaient à proximité.

Aujourd'hui tout est désert, abandonné; non seulement la main du temps s'est étendu sur cette belle usine mais les Malgaches l'ont saccagée, cassant les pierres pour en retirer les gonds, les morceaux de fer, etc...; des arbres utiles des muriers avaient été plantés tout à l'entour, ils ont été coupés déracinés, et il ne reste plus aujourd'hui qu'un pays désert. A juste titre, Ranavalona I était fière de Soatsimanampiovana où elle aimait à passer des semaines. Toute détruite qu'elle est, l'oeuvre de Laborde n'en a pas moins été très utile, non seulement dans le passé mais encore à présent, car elle a développé chez les Merinà le travail et l'industrie.

Pendant mon séjour à Soatsimanampiovana, j'ai vu mes maromità, mes porteurs, se livrer à un de leurs passe-temps favoris, faire battre des grillons mâles; creusant une petite cavité, un cirque ! rudimentaire, ils y placent les deux champions qu'ils excitent en passant, tantôt sur leur tête, tantôt sur leur corps la tête d'un grillon femelle emmanchée au bout d'une tige d'herbe. Le combat ne dure pas longtemps et le vaincu sort de l'arène en fuyant honteux et confus; on le remplace par un autre; j'en ai vu un en battre huit les uns après les autres. Quelquefois des paris s'engagent entre les spectateurs. Les Merinà font aussi battre les chameleons ainsi que certains coleoptères; ce dernier sport est plutôt pratiqué par les enfants.

Le 14, je suis allé à Ankeramadinià, puis descendant le versant Est du Mont Angavo, je suis arrivé dans la grande vallée d'Ankay où j'ai couché dans un village voisin du Sabotsinangavo, du grand marché du samedi, où Laborde avait autrefois établi une distillerie dont il ne reste d'autres traces que les manguiers qu'il y avait plantés. Cette vallée, qu'habitent les Bezanozano qui est un ancien lac ou plutôt une série d'anciens lacs qui se sont peu à peu comblés par l'apport des

terres, est légèrement ondulée et démunée, sans arbres, limitée, à l'Est, par le sommet de la grande chaîne cotière orientale qui la domine de 70 à 80 mètres et dont le versant qui regarde l'Océan Indien est boisé, et, à l'Ouest, par le massif central dont le versant oriental que couvre une forêt assez dense s'élève presque à pic de 550 à 600 mètres.

J'ai suivi pendant trois jours le Mangoro, belle rivière, large d'une trentaine de mètres, le long de laquelle j'ai vu plusieurs ombrettes (*scopus umbretta*), espèce de cigognes brunes qui se promenaient en quête des mollusques et des vers dont elles se nourrissent, faisant mouvoir continuellement leur huppe; pour les Malgaches, ce sont des oiseaux de mauvais augure "qui, disent-ils, ont l'air de sommeiller, mais qui nourrissent au fond du coeur de mauvais desseins". Les cases des Bezanozano sont pleines de puces de sorte que j'ai été dévoré toutes les nuits par des centaines de ces sales petites bêtes qui échappent à toutes les recherches en se cachant sous les nattes qui en tapissent les parois comme le plancher.

Quand je suis passé dans l'Ankay, les habitants faisaient le revorevo, faisaient labourer ? les rizières par les boeufs dont ils poussent un troupeau dans les champs, préalablement inondés, où les pauvres bêtes, affolées par les cris rauques et incessants de leurs conducteurs, piétinent les herbes et autres plantes qu'elles détruisent, préparant ainsi le terrain pour y semer du riz; ce labour fatigue beaucoup les boeufs qui entrent dans la boue jusqu'aux genoux et ont de la peine à s'en arracher.

Pendant que les uns préparaient les champs, d'autres mettaient le feu aux prairies pour brûler l'herbe que le soleil

avait desséchée, afin que le regain pousse pendant l'hivernage et je voyais de nombreux corbeaux et papangues planer au-dessus, puis se promener au milieu des cendres pour y chercher les rats, les insectes, etc... qui avaient été victimes de l'incendie ou qui tentaient de fuir. Quelquefois, des boeufs, surpris par ces incendies, y trouvent la mort comme celui que j'ai vu près de Sahapetakà.

J'ai eu beaucoup de peine à acheter des vivres dans l'Ankay, car habitués à voir les officiers merinà s'emparer sans bourse délier, en sortant la sagaye royale, tsy tia laingia, devant laquelle tout plie, tout s'incline, de ce qu'ils possèdent, ils craignent, s'ils montrent leurs provisions à des étrangers, d'en être dépouillés. Les Bezanozano, ainsi que les Betanimenà et les Sihanakà, font avec les baies du sevà (*Buddleia madagascariensis*), des baies violettes ou blanchâtres, un arak, un rhum, âpre au rosier, que boivent ces peuplades.

Le 18, j'ai traversé les collines qui bornent l'Ankay au Nord, collines d'une nudité extrême; le chemin que j'ai suivi et ses alentours étaient couverts d'excréments de sauterelles qui y avaient passé la nuit; ces excréments ressemblent à du riz en paille, si bien que tout d'abord, j'ai cru que c'était du riz qu'on avait étalé au soleil pour le faire sécher; le 19, je suis arrivé dans la grande plaine de l'Antsihanaka où s'étend un beau lac, l'Alaotrà (litt. : la mer), qu'entourent des marais avec juncs et roseaux, et des rizières; les villages y sont nombreux. Les portes des maisons, dont le seuil est élevé de 1 mètre au-dessus du sol, sont de vraies fenêtres par où l'on entre ou l'on sort au moyen d'un tronc d'arbre enfoncé dans le sol qui sert de marche; à cause des puces qui sont aussi abondantes dans l'Antsihanakà que dans l'Ankay, les kibany, les

couchettes, dont la tête est toujours tournée vers le Nord, sont élevées de 1m25 à 1m50 au-dessus du plancher, et, pour y grimper, on se sert d'une petite échelle. Les maisons des chefs sont grandes et leur toit est soutenu par de fortes poutres qui défient le temps; les parois sont tendues de nattes qu'encadrent des baguettes de bois, larges de 5 à 6 centimètres, peintes en blanc et ornées de dessins géométriques, quelquefois de grossières miniatures de bonshommes, d'animaux, etc...; dans le coin Sud-Ouest, il y a des salazanà, des étagères énormes, hautes d'environ 6 mètres et ayant trois tablettes qui sont souvent aussi ornées de sculptures grossières.

Les Sihanaka sont sales; leurs lambas sont noirs de crasse; ceux des femmes sont cousus en forme de fourreau comme dans l'Est. Beaucoup d'hommes portent des boucles d'oreilles en étain et les femmes des colliers et des bracelets d'argent et quelquefois des bagues de cuivre aux orteils.

Comme les Bezanozano et d'autres, ils ne mangent d'ordinaire leur riz qu'avec de l'eau salée, mise dans un plat à part, pour tout assaisonnement; quelquefois ils le mangent avec du bouillon de poisson sec ou bien avec des anamafanà, des brèdes chaudes. Dans beaucoup de parties de l'Antsihanaka, comme dans beaucoup de régions du Centre, le "bois à brûler" consiste en heranà, sec, en joncs ou en paille, et, pour cuire les aliments, il faut qu'une esclave mette, poignée par poignée, ce combustible sous les marmites de terre, car il ne chauffe pas suffisamment celles en fonte.

Le 20 et le 21, j'ai longé la côte Est de la plaine marécageuse de l'Antsihanakà et du lac Alaotrà, passant à Ambohivadà où fut brûlé le grand-père de Ramaniraka parce que, allant avec Radama I, attaquer Nosy, l'îlot, il y arriva le dernier;

son courage et sa réputation donnaient ombrage au roi, qui, après avoir fait décréter que serait mis à mort comme lâche celui qui arriverait le dernier à l'assaut de Nosy, le fit partir en pirogue d'un point où régnait un courant contraire violent, de sorte que, malgré tous ses efforts, il arriva dernier et inaugura ce supplice cruel.

Sur le lac Alaotra, j'ai vu de grandes bandes de canards, de sarcelles, de kakobé (*sarcidiornis*, oie malgache) et j'y ai acheté 12 sarcelles pour 5 voamenà, soit 1 francs, 1 gros canard pour 1 voamenà, 0fr20, et 1 dinde pour 1 sikajy, 0fr65. J'y ai vu aussi beaucoup d'hirondelles de mer d'espèces diverses. Les Sihanaka ont entre autres corvées, celle de fournir à la reine des canards sauvages; pour les prendre, ils tendent auprès des rizières une ficelle à laquelle pendent de nombreux noeuds coulants et que portent deux perches hautes de 1m50 à 2m; quand les canards ou les sarcelles y viennent le soir, ils font un peu de bruit, les oiseaux s'envolent et beaucoup sont pris. - En outre des canards, les Sihanaka portaient à Tananarive comme fanompoanà, du bois boribory dont on retire la potasse nécessaire pour la fabrication de la poudre et de celle du savon, des nattes, etc...

Je suis allé en 2 heures d'Ambohitsoa à Nosy, l'flot, qui peut avoir 800 mètres de long sur 300 de large et qui est à 2 km. environ du bord Nord du lac, et j'ai ensuite gagné le bord Ouest du lac en 1h1/4, d'où je me suis rendu, d'abord le 22, à Ambohitarà en 1 heure à travers une plaine couverte de heranà et de zozoro, de joncs et de roseaux, qui est inondée à l'époque des pluies, puis, le 23, en 3 heures 1/4 au fortin d'Ambohijannahary où quelques soldats merinà sont chargés de protéger l'Antsihanakà contre les fahavalo, les brigands du

Boinà, qui y font des incursions fréquentes; aussi toute la région Ouest du lac est-elle à peu près déserte; j'ai traversé un village abandonné, dont les habitants, attaqués la nuit par une bande de Sakalava, avaient du se sauver laissant morts quelques uns des leurs.

Le 24, aux environs du fort d'Amparafaravolà, où il y a une centaine de cases habitées par les soldats et leurs familles, j'ai retrouvé quelques villages; le 25, je suis allé coucher à Mahakary, village situé sur une petite île, au milieu d'un immense marais où des Sihanaka se sont installés à l'abri des incursions des fahavalo.

En allant le 26 de Nosy Mahakary à la rivière de Miraingy-bato par de petits chenaux larges de 2 mètres qui serpentent au milieu des joncs et des roseaux, j'ai admiré les fleurs de lotus (Nymphaea) étoiles blanches, bleues, roses, qui en constellent la surface; la femme qui conduisait ma pirogue a arraché en passant une de ces fleurs avec son très long pédoncule, puis ayant coupé la fleur, elle a mis un des bouts du pédoncule dans sa bouche, laissant trainer l'autre dans l'eau qui, passant par les nombreux conduits qui le traversent, se filtre, et elle s'est désalterée. Je l'ai imitée. Les pirogues des Sihanaka sont toutes pareilles à celles des Vazimbà de l'Imerinà dont les Hovà sont les descendants actuels, et de ceux du Menabé, mais leurs pagayes ont les deux extrémités semblables avec le milieu aminci.

Après avoir navigué pendant deux heures à travers le dédale des chenaux qui coupent dans tous les sens cette grande plaine marécageuse, j'ai franchi en 4 heures la partie qui, à cette époque de l'année, est à sec et qui me séparait d'Ambaton-drazaka; la terre y est couverte de roy (Mimosa asperata) dont

les petites branches épineuses s'étalent et piquent désagréablement les pieds du pauvre voyageur.

Ambatondrazaka est le chef-lieu de l'Antsihanakà. Le lapà, la maison du gouverneur qui en occupe le centre, les cases des officiers et des soldats en heranà et en zozoro (en joncs), sont entourées d'une palissade de pieux pointus, hauts de 2m50, au delà de laquelle sont celles des borizano, des civils disposées sans ordre. À une petite distance, au Sud-Ouest, il y a place du marché du jeudi, Isena alakamisy.

Dans l'Antsihanakà, il n'y a pas de commerce et peu d'industrie; quelques forgerons, comme l'a indiqué François Martin au milieu du XVIIe siècle, et de nombreuses femmes tissent des lamba de rafia, et de coton. L'élevage des boeufs y est prospéré et on en envoie beaucoup à Foulpointe pour être exportés aux îles de la Réunion et de Maurice; mais on n'y élève ni moutons, ni chèvres, ni porcs.

Le lendemain, 27, je suis parti pour aller chasser dans la grande forêt du versant oriental. Marchant droit vers l'Est à travers des collines toujours aussi dénudées, j'ai enfin, après 2h1/2 de marche, trouvé des arbres; j'étais arrivé à la limite où s'arrête brusquement la végétation arborescente qui revêt le versant oriental, j'entrais dans l'Ala manitsà (litt.: la forêt odoriférante) où j'ai passé trois jours; j'y ai tué 11 Simponà (Propithecus diamena) (dont 4 ont été mis en peau, 1 à été conservé dans l'alcool, 1 a été préparé comme squelette, et 5, trop abimés, ont été mangés) 2 babakoto (Indris brevicaudatus) (litt.: père (petit comme) enfant). Les Malgaches prétendent que, lorsqu'il est blessé, le babakoto prend des feuilles, les mâche et applique ce cataplasme sur sa blessure. On les appelle

aussi amboanalà (litt. : chiens de forêt), parce que leur cri ressemble à celui de chiens gémissant, pleurant), 1 fotsy fé (Avahis laniger), 1 varikandranà (Lemur varius), 1 gidro (Lemur nigrifrons), 1 alakosy (Hapalemur olivaccus), 1 asity (Philepitta castenea), 1 kinkimavo (Tylas madagascarensis) etc, etc. En arrivant dans cette forêt, j'ai loué une hâche à un bûcheron qui habitait sur la lisière, et, en revenant de la chasse, je lui ai payé le prix dont j'étais convenu avec lui; mais les officiers merinà, qui, par ordre du gouverneur m'accompagnaient, s'emparèrent du vola kely, du petit morceau d'argent que je lui avais donné, parce que, lui dirent-ils, "si nous n'avions pas amené le vazahà ici, vous n'auriez pas eu cet argent et, par conséquent, c'est à nous qu'il appartient". Dans cette partie de plaisir, j'ai été maintes fois piqué par les lintà ou dimatikà, sangsues de bois (Haemadipsa) qui vivent dans les grandes herbes de la région forestière orientale et qui y attendent le passage des hommes ou des mammifères auxquels elles s'attachent et dont elles sucent le sang, font quelquefois des blessures qui s'enveniment et sont longues à guérir; de la grosseur d'un fil lorsqu'elles sont à jeun, elles deviennent grosses comme un crayon lorsqu'elles sont gorgées de sang.

Revenu à Ambatondrazakà le 31 octobre, je suis allé le 1er novembre à Mangatany, passant sur des montagnes nues dont de grandes parties se sont éboulées, charriées par les rivières jusqu'à la mer dont elles ne cessent d'élever le fond le long de la côte Est. C'est là qu'est la limite Sud de l'Antsihanaka et que j'ai jeté un dernier coup d'oeil sur la vaste plaine où s'étalent le lac et les marais d'Alaotra. Au delà le pays est à peu près désert où du 1er au 3 nous avons marché une vingtaine d'heures, ne voyant que quelques cases éparses çà et là; le 3 au soir, nous avons couché en plein air au bord d'un torrent et, le lendemain matin, nous avons gravi le versant boisé qui limite

à l'Ouest la vallée de l'Ankay; après 1h1/2 d'ascension, nous sommes arrivés sur le plateau central; c'est là qu'est la ligne de partage des eaux des bassins de l'Est et de l'Ouest et que cesse brusquement la forêt du versant Est, c'est là que commence l'Avara-drano, la province Nord-Est de l'Imerina, région de collines nues et stériles. J'y ai trouvé un camp d'une centaine de tentes où étaient réunis un millier de **corvéables Sihanakà** qui se préparaient à aller couper dans la forêt voisine les poteaux nécessaires à la reconstruction du Manjaka miadanà, du Palais de la Reine.

Deux heures et demie après, nous avons traversé le Manantà, voyant çà et là de nombreux hameaux de 4 ou 5 cases qui sont à côté de petits vallons transformés en rizières; ici, en Imerina, ce n'est plus comme dans l'Ankay et dans l'Antsihanakà où l'on fait le revorevo, où l'on "laboure" les rizières avec les sabots des boeufs, on les travaille à l'angady, on les bêche, puis après avoir semé le riz, on repand à la surface du champ détrempé de la bouse de vache sèche et réduite en fine poussière. Je vois réapparaître les moutons qui sont communs en Imerina où ils couchent souvent dans les maisons pêle-mêle avec les habitants, mais qui n'existent pas dans l'Ankay, ni dans l'Antsihanakà où ils sont fady, taboués. Une dizaine de kilomètres plus loin, je suis arrivé à la petite ville d'Anjozorobé qui comprend une quarantaine de cases et qui est tout près du Mananarà que j'ai traversé sur un pont formé de grosses poutres reposant sur une pile centrale; j'ai couché quelques huit kilomètres plus loin, à un hameau de 4 cases, Ambohibola, pêle-mêle avec des cochons, des oies, des volailles, des rats et des puces, qui ne m'ont pas laissé dormir; habitants très pauvres et très sales. Depuis là, les villages sont nombreux et les maisons sont en terre.

Le 5, nous avons vu, dans les terres argileuses de cette région, comme je l'ai déjà indiqué, de nombreuses fissures où s'engouffrent les eaux pluviales et qui, s'agrandissant peu à peu, finissent par amener la dislocation et la chute de parties de montagnes considérables. Le pays est assez désert et toujours aussi nu à l'exception de quelques petits bouquets de bois rachitiques çà et là. Après avoir marché 2h $\frac{1}{2}$ , nous avons trouvé à Tamotamo abritées sous un hangar, quelques femmes qui vendaient aux passants, du riz, des patates, des brédes cuits et auxquelles j'en ai généreusement acheté pour mes porteurs. Peu après, j'ai rejoint le convoi de plusieurs officiers merina morts au loin dans les garnisons du Nord-Est et dont on rapportait les corps au tombeau de leur famille; chacun d'eux était dans un cercueil recouvert soit d'une pièce de mouchoirs bleu foncé ou blancs, soit d'un lamba de soie, et porté par 4 esclaves; les parents en grand deuil, les cheveux au vent, suivaient en filanjana, en palanquin, et les amis et les serviteurs venaient ensuite à pied.

En 4h $\frac{1}{2}$  nous sommes arrivés à Ambohitreranà où était conservé précieusement jusqu'au mois dernier une "corne miraculeuse" m'ont dit certain Malgaches, un serpent ? m'ont dit d'autres, Ratsimahalahy pour l'appeler par son nom, talisman qui vient d'être brûlé avec son "sanctuaire" ainsi que tous les autres.

Le 6, nous avons rencontré beaucoup de femmes portant sur la tête des paquets d'herbe sèche, le combustible habituel des Merinà, et, après avoir passé au pied d'Ambohitrabiby, nous sommes arrivés après 5h $\frac{1}{2}$  de marche à Tananarive chez mon excellent hôte et ami Laborde.

Comme des corvéables travaillaient sur la place d'Andohalo, sur laquelle donnait la maison de Laborde et que, conformément à l'usage, sinon à la loi, ils "devaient" manifester leur joie, leur plaisir d'"avoir le bonheur de travailler gratis pour leur bonne reine", j'étais assourdi par leurs hoby incessants, leurs cris d'allégresse (allegresse toute de commande naturellement) qui m'ont fort ennuyé pendant plusieurs jours. Sur cette même place, j'assistais souvent à des scènes barbares; en effet, il n'est pas rare qu'un boeuf conduit à la boucherie s'échappe et, aussitôt, hommes et enfants, ramassent des pierres et s'amuse à lapider la pauvre bête qui, ahurie par les cris et les coups, court encore plus fort et est souvent grièvement blessée; c'est d'ailleurs avec la même gaité et le même plaisir qu'ils lapidaient encore tout récemment, et que lapident encore aujourd'hui les Malgaches indépendants des Merinà, les sorciers et les condamnés à mort.

Si les hoby des corvéables ne me remplissaient pas les oreilles de joie et d'allegresse, j'étais au contraire heureux d'entendre les musiques militaires ou celles des élèves des Pères missionnaires ainsi que les chants des fidèles tant dans les églises catholiques que dans les temples protestants. Les Merinà sont mieux doués sous le rapport de la musique que les autres Malgaches; ils apprennent facilement à jouer des divers instruments et les cantiques qu'ils chantent en chœur sont agréables à entendre; ils ont d'ailleurs de jolies chansons malgaches. Dans une équipe de borizano, de porteurs, il y en a souvent qui emportent dans leurs randonnées quelque instrument, clarinette, cornet à piston, etc..., et qui charment leurs repos en jouant. Dans mes pérégrinations à travers les pays soumis aux Merinà, les femmes des officiers des forts que je traversais, Lakoly comme on les appelle, venaient me chercher à l'entrée ou me reconduisaient en chantant agréablement.

Après un repos de quelques jours, je suis parti le 27 novembre pour Morondava où je devais passer l'hivernage et attendre la saison sèche avant d'entreprendre la traversé de l'île de l'Ouest à l'Est le long du 21e parallèle et demi à travers le pays Betsileo. Au sortir de la ville, j'ai traversé l'Ikopa sur le pont construit sous le règne de Radama II par ses favoris, les Manamaso, comme on les appelait, pont de 10 arches dont plusieurs s'étaient éboulées et étaient remplacées par des planches branlantes, et, peu après, le Tanjombato, également sur un pont dont l'état était encore pire. Ce sont d'ailleurs à peu près les seuls ponts en pierre qui existaient alors à Madagascar. Une demie lieue plus loin, je me suis arrêté au marché du samedi, à Antsena Sabotsy, pour laisser mes mpilanjà et maromità y faire les acquisitions utiles pour notre voyage, puis, peu après, quittant le Betsimitatatrà, la grande plaine cultivée en riz, je suis entré dans une région d'aspect stérile où il y a cependant de nombreux hameaux; après avoir longé le Mont Hiaranandrianà que couronne un village et qui s'élève de 300 mètres au dessus du pays environnant, je suis arrivé à Behenjy qui est à 32 Km. de Tananarive.

Le lendemain 28, j'ai déjeuné à Ambatolampy, après avoir fait 22 Km et j'ai couché à Iazolavà, au bas du versant Sud-Est du massif d'Ankaratra, 8 kilomètres plus loin; c'est là que bifurquent les routes de Mahabo, celle que j'ai prise, et de Fianarantsoa.

Le 29 et le 30, j'ai d'abord traversé un pays peu mouvementé où la terre est toujours argileuse et rouge, sans pierres, couverte d'une herbe rase, mais verte grâce aux quelques pluies qui venaient de tomber, car, pendant les six à sept mois de sécheresse, elle est desséchée et jaune; çà et là se montraient

quelques fleurs. Puis je suis entré dans une région montagneuse, nue, stérile, semée de gros blocs de granit avec affleurements de quartz; il y a quelques hameaux mais pas d'arbres.

Le 1er décembre, je suis arrivé à Antsirabe, ayant marché depuis Iazolavà environ 50 kilomètres : là, sont les sources thermales, Ranomafanà, qui ont une température de + 37° et + 46° et dont les abondantes sécrétions calcaires servent à faire la chaux nécessaire pour les nouvelles constructions qu'on allait entreprendre dans le Rovà, l'enceinte du Palais de Tananarive (restauration du Manjaka miadanà, construction du temple du Palais, etc...) . Puis j'ai longé le pied Ouest des Monts Bity, situés 26 kilomètres au Sud d'Antsirabé et s'élevant de 750 mètres au-dessus du pays environnant; ces montagnes qui sont sans végétation aucune, sans la moindre herbe, sont formées d'un amas colossal de roches de grés fin que traversent quelques veines de quartz et qu'à distance on croirait les débris d'un vaste incendie, toutes les pierres étant noires par suite d'une couche de lichen qui les recouvre.

Non loin de là, les Merinà exploitent une mine de pyrites de fer pour en extraire le soufre avec lequel ils font de la poudre. Il y en a une autre au Nord d'Antsirabé. A une quarantaine de kilomètres des Mts Bity, il y a auprès de la petite ville d'Ambatofangehanà (litt. : où sont les pierres qu'il faut exploiter contre sa volonté, contraints et forcés), les mines d'Ampanaovampirakà (litt. : d'où l'on extrait du plomb) de cuivre et de plomb (à 1Km au Nord) et de Voainanà, de cuivre (à 1Km au Sud-Ouest); je n'ai pu aller visiter ces mines parce que, lors de mon passage, il y avait un poste de soldats qui étaient chargés d'empêcher d'en approcher. Ambatofangehanà, alt. 1590m, est par 20° 34'30" lat. S. et 44°38'00" long. E. de Paris.

A une petite distance, par 20°32'10" lat. et 44°46' long. sur le versant Ouest du Mt. Ambatomariranà que contourne le Vato, affluent Sud du Mania, il y a de grandes ardoisières d'où l'on tirait les ardoises pour couvrir le Manjaka miadanà et le Temple du Palais de Tananarive.

Si je ne compte pas les quelques très rares bouquets d'arbres qui ont été plantés auprès de certains villages, là pour la première fois depuis que j'ai quitté la plaine de Betsimitatatrà, depuis 110 kilomètres environ, j'ai vu quelques petits arbres le long d'un cours d'eau, et l'herbe qui est haute de 1m. à 1m50, montre que la terre devient meilleure. Antsahatany, où j'ai couché le 1er décembre, est entouré d'un large fossé où sont plantés des pechers et on n'y peut pénétrer que par un long boyau en zigzag. Depuis là, la plupart des cours d'eau sont bordés d'une rangée d'arbres dont l'humidité du sol qui y est permanente toute l'année, favorise la croissance, mais partout ailleurs il n'y a ni arbre, ni arbuste, et les cases ne sont plus en terre, mais en bararatà, en roseaux. Tout autour gros blocs de quartz et de feldspath truffés de tourmaline noire.

Le 2 décembre, après avoir traversé des montagnes abruptes et nues, couvertes de pierres blanchâtres, où il y a çà et là quelques rares hameaux, je suis arrivé à la grande ville de Bemahazeimbinà où coule du Sud-Est au Nord-Ouest le Mania qui est large d'une soixantaine de mètres et le long duquel il y a de nombreux petits villages; quoique le lit de cette rivière en amont de Manandazà soit coupée de rapides, les crocodiles remontent jusque dans cette vallée où pullulent, d'autre part les moustiques d'une manière fâcheuse. Le 3, j'ai continué à suivre cette vallée et je me suis arrêté pour déjeuner sous deux beaux adabo (Ficus Sakalavorum) sous lesquels j'ai joui d'un charmant ombrage bien rare dans tout ce pays.

Quittant cette vallée, je suis entré dans une région montagneuse où surgissent de toutes parts d'énormes blocs de granit et où affleure sur les versants du marbre blanc au milieu de tapias, d'aloés et de quelques arbustes; le terrain semble moins stérile que celui des montagnes gréseuses précédentes d'où est absente toute végétation. J'ai couché à Mondrovia qui est à une cinquantaine de kilomètres des Monts Bity et où cesse la zone du marbre. Le chef du lieu m'a fait cadeau d'un peu de riz et d'une volaille et en les déposant à mes pieds, il a arraché à la poule une plume dont il a sucé le rachis sanglant et, ayant pris quelques grains de riz, il les a avalés, afin de me montrer que ces objets n'étaient pas en sorcelés. Les habitants de la région de Mandrovia avaient pour corvée de recueillir et de porter au Premier Ministre ainsi qu'à sa soeur Rasoaray la soie tirée des cocons des vers à soie qui vivent sur les tapias clairsemés dans cette région.

Jusqu'à là j'avais marché vers le Sud-sudouest, mais le 4 décembre, me dirigeant vers l'Ouest - sud-ouest, après avoir traversé pendant deux heures des montagnes pierreuses, nues, tourmentées, je suis entré dans une région de collines, séparées par de larges vallées, où les roches sont pleines de gros cristaux de feldspath et où affleure du quartz et j'ai gagné le fort de Tremo qui est à une trentaine de kilomètres de Mandrovia et à une altitude inférieure de 200m. Il y a en tout une quarantaine de cases dont les parois sont en bararatà, en roseaux aplatis tressés comme des nattes et qui ont plusieurs fenêtres dont celle du Sud-Ouest qui est plus grande que les autres et à laquelle on accède par deux marches, l'une placée en dehors et l'autre en dedans, sert de porte.

Les 5 et 6, j'ai traversé pendant 10 heures un pays désert où aux montagnes granitiques succèdent des montagnes schisteuses avec affleurements de marbre, soit blanc, soit gris, quelquefois veiné de rose; j'ai couché sur le bord de l'Andohavatulavà abrité sous un gros bloc de granit. Les petits cours d'eau ont leurs bords ombragés par quelques arbres; çà et là, quelques palmiers. À partir du petit hameau d'Ambatomitily, j'ai marché sur un plateau ondulé où se dressent de tous côtés des nids de termites qui me montrent que je rentre dans les pays chauds et, ayant fait une cinquantaine de kilomètres depuis Tremo, je suis arrivé à Beronono, village perché sur un rocher au pied duquel coule le Sakà qui se jette dans le Mangokà à une petite distance. C'est là que bifurque la route allant de Morondavà et de Mahabo à Fianarantsoa.

Le 7, ayant fait 23 kilomètres sur un plateau ondulé semé de petits pitons granitiques qui s'y dressent au milieu de la terre rouge comme des îles et ayant traversé quelques petits villages, je suis arrivé au fort d'Ambohinomé qui est perché sur un rocher à une altitude de 975m. et qu'entoure un énorme massif de raiketrà, de nopals et de sapans. Le commandant, voulant recevoir dignement le haven'ny mpanjakà, le parent de la reine (c'est moi) m'a prié de rester avec lui la journée du 8 et m'a donné un grand dîner.

Le 9 à travers un pays toujours ondulé, nu et désert dont le sol est granitique, avec affleurement de quartz, je me suis rendu à Janjinà, qui est à 25 kilomètres d'Ambohinomé au haut du versant Ouest du grand massif central sur la crête du Bengolavà et qu'entoure une forêt impénétrable de nopals hauts de 2m50 à 3m. De là, on a une très belle vue sur la plaine Sakalavà qui s'étend à l'Ouest et est clair-semée d'arbres.

Le 10, j'ai descendu le Bongolavà. La descente est très dure, toute semée de cailloux de grés qui flissent sous les pieds; j'y ai trouvé un malheureux bocuf couché sur le flanc et haletant que son conducteur qui le menait à un des marchés Betsileo avait dû abandonner. Je n'ai pas mis moins de 3 heures à dévaler ce versant qui est presque à pic, descendant d'une altitude de 1050m. à 200m. Après avoir déjeuné à Vinanitelo, petit hameau situé sur le bord du Sakony, à 1 Km. du pied du versant du Bongolavà et à 17 km. de Janjinà, j'ai été passer la nuit à un petit hameau, d'où, le lendemain matin, j'ai gagné le fort de Malaimbody ayant parcouru depuis Vinanitelo, 17 km. à travers une plaine ondulée semée de nombreux sakoa, de palmiers mokoty, de quelques tomarins et d'autres arbres qui lui donnent l'aspect d'un immense verger et où j'ai vu épars sur le sol de nombreux silex, comme il y en a chez les Bara et chez les Antanosy et dont les Sakalavà du Menabé font leurs pierres à fusil.

Malaimbandy est entouré d'une très épaisse ceinture de nopals dans lesquels sont réservés les parcs à bocufs. Une palissade enclôt le rovà merinà, les maisons des manamboninahitrà et des miaramilà, des officiers et des soldats au centre desquelles s'élève le lapà, la maison du gouverneur qui a un étage entouré d'un balcon et un toit très élevé. Autour de l'enceinte du rovà, il y a la ville Sakalavà qui se compose de huttes de pauvre apparence. Il peut y avoir dans cette ville de 250 à 300 maisons et de 12 à 1.500 habitants, tant merinà que sakalavà. Je suis resté le 11 et le 12 décembre.

Le 13, j'ai traversé une région de collines semées de rognons de silex et de colcédoines grises veinées de rose, où poussent encore, çà et là, quelques palmiers mokoty et divers

arbustes, mais où il n'y a plus ni sakoas, ni tamarins; le tavolo ou kabijà (Tacea pinnatifida) pousse en abondance dans ce sol pierreux et j'y ai vu aussi des cocons de koko, de vers à soie malgaches. J'ai passé la nuit au bord du Tsiandra, affluent du Manampandà, blotti sous une énorme roche qui m'a abrité, ainsi que les quarante hommes qui m'accompagnaient, de la pluie qui a tombé toute la nuit.

Le lendemain, après avoir traversé le Tsiandoa, qui ombrageait des beaux arbres, je suis entré dans une région d'abord de collines tabulaires formées de petites couches horizontales alternant d'argile verdâtre et de sable blanc, puis de collines calcaires contenant de nombreux coquilles fossiles. Ce calcaire se présente sous la forme de dalles horizontales, rappelant les antiques voies romaines où les dalles sont placées irrégulièrement les unes à côté des autres; j'ai ramassé des coquilles et des polypiers surtout au bord du petit ruisseau l'Avohazo, affluent du Morondavà. L'horizon de fossiles secondaires que j'ai découvert dans cette région est très important par le nombre des espèces : c'est un calcaire solithique jaunâtre qui renferme de nombreux mollusques (plusieurs espèces d'Ammonites, de Cenchium, de Notaca, d'Alaria, d'Astarte, de Rhyconella, etc...) et polypiers dont plusieurs étaient à l'état de moules spathiques, (notamment l'Epismilia Grandidieri Fromental). Cette région, qui est inhabitée et où il y a très peu d'arbres et très peu d'arbustes, mais où j'ai retrouvé le lombiro (Gryptostegia grandiflora), est fréquentés par des troupeaux de boeufs sauvages dont j'ai aperçu quelques uns, mais qui, effarouchés par ma vue, ont disparu au galop. J'ai aperçu aussi des sifakà (Propithecus Verreauxi) qui, perchés sur leurs longues jambes, s'en allaient par bonds, à travers la plaine, d'un sakoa à un autre en quête des fruits de cet arbre.

Ces endroits deserts et sauvages sont redoutés par les Malgaches, car il ne se passe pas d'année où des jirikà, des brigands, soit Sakalavà, soit Bara, n'y viennent piller des boeufs et même enlever des habitants pour les vendre comme esclaves; aussi mes porteurs, malgré l'escorte de 12 soldats qui m'accompagnait, et ces 12 soldats eux-mêmes avaient grand peur.

Après 5 heures de marche, je me suis arrêté et ai couché au village d'Ankilizato, comprenant une quarantaine de cases et situé auprès des sources du Morondavà. Ici s'arrête la zone des palmiers mokoty et commence celle des satrà (Hyphocne cariaceae).

Le 15 décembre, après avoir traversé le Mitsiotakà affluent du Morondavà dont les bords sont boisés, je suis arrivé en 1 heure à la chaîne du Tsiandava, à Ambodifiakaranà où j'ai déjeuné, car il n'y a plus d'eau jusqu'au pied du versant Ouest. Le versant Est que j'ai mis 2h 1/4 à gravir est pierreux et aride; j'y ai trouvé du minerai de fer. J'ai mis 1h $\frac{1}{2}$  pour traverser le sommet qui est tabulaire et nu, couvert de pierres aigues, sans arbres, puis j'ai descendu en 0h50m. le versant Ouest qui est assez rapide et ai passé la nuit au bas, en plein air, sur le bord du Tsijehy, petit affluent du Morondava.

Le 16, j'ai traversé une forêt ou plutôt un taillis pendant 2 heures et me suis arrêté au village de Mahamby (40 huttes) où est enterrée la mère de Rainihasy, qui, à la mort de Ramitrahà a appelé les Merinà au Menabé et grand-mère de Tovonkery. Puis traversant le Morondavà, dont les bords sont ombragés par de beaux et grands arbres et marchant dans une pleine sablonneuse semée d'arbustes épineux et çà et là, de

quelques bouquets d'arbres / Sakoa (Spondias dulcis) Kily ou tamarins (Tamarindus indica), satranà (Hyphoene coriacea), lamoty (Flacourtia sepiaria) et taly (?) / Je suis arrivé en lh.  $\frac{1}{2}$  à Ampanihy, village où habite un grand chef antimena, ce dont je ne me serais certes pas douté, si l'on ne m'en eut avisé, en voyant les petites et misérables huttes qui le composent; lh.  $\frac{1}{2}$  plus loin, j'étais à Mahabo, ayant parcouru une centaine de kilomètres depuis Malaimbandy, heureux d'y retrouver mes amis le Commandant Rainisaoly et sa femme qui m'avaient si bien accueilli du 29 avril au 4 mai et qui me donnèrent encore une généreuse hospitalité. Je ne m'y attardai toutefois pas et, parcourant allégrement les 46 kilomètres qui me separaient d'Ambondro, de l'embouchure du Morondava, je suis rentré avec plaisir dans l'habitation d'Edmond Samat où j'ai passé la fin de l'hivernage avant d'entreprendre la traversée de l'île dans le pays Betsileo.

En arrivant à Morondava, mon fidèle serviteur Karavato fut fort désappointé de n'y point trouver sa femme, car, comme je l'ai dit plus haut, il avait un autre ménage dans son lieu de résidence habituelle chez les Antanosy émigrés, mais celle-ci était allée à quelques 50 lieues dans le Sud visiter les parents; contrit et peiné, comme l'est tout Malgache lorsqu'il est privé de sa compagne et ne pouvant, malgré la facilité des moeurs, se procurer une maîtresse par la bonne raison que chaque femme avait son mari dans le petit village où j'allais passer l'hivernage, il s'était résigné à coucher dans ma chambre comme un bon gardien veillant sur son maître. Après quatre à cinq jours de cette vie sage et tranquille, je le vis un soir, au lieu d'étendre sa natte au pied de mon lit et de rouler son lamba en forme d'oreiller, prendre cette natte et me souhaiter le bonsoir. - "Tu m'abandonnes, est ce que ta femme

est de retour ?" lui demandai-je - Non, Monsieur, mais voici ce qui arrive. Tantôt, j'étais chez mon beau-père à deviser avec la soeur de ma femme de choses et autres lorsque, à brule-pour-point, elle me demande : Où dormez-vous chaque nuit ? - Dans la case du Vazaha, mon maître. - Ce n'est pas vrai, vous avez une maîtresse, mais je vais vous surveiller. - Et pourquoi, mon Dieu ! - Parcequ'il faut que vous veniez tous les soirs dormir dans ma case, c'est mon droit". Heureux que la loi sakalavà donne à un homme dont la femme est absente, la soeur de cette femme, si toutefois elle n'a pas de mari ou si le mari est absent, mon fidèle Karavato s'en allait chez sa belle-soeur emportant son modeste coucher, et depuis, je ne le revis plus la nuit.

Il n'est pas sans intérêt que je raconte comment se fit le mariage de Karavato avec la femme dont la soeur l'avait tiré si à propos du plus grand annui dans lequel un Malgache peut être plongé, c'est-à-dire le veuvage. Il était convenu de contracter le fatidrà, c'est-à-dire de se faire "frère de sang" avec la fille d'un chef vezo, de Manoby : celle-ci le voyant solitaire, lui dit : "Tu n'as pas de femme; si tu le veux, je t'en ferai venir une". "Ah ! oui, je le veux",repondit-il en bon Malgache, "Attends, je vais envoyer chercher la fille de mon frère, ma nièce" - Aussitôt dit, aussitôt fait, elle envoya une esclave la querir; puis, quand la "fiancée" fut arrivée, Karavato alla chez le chef du village qui vendait du toaka, du rhum et, avec une demie brasse de toile, acheta une bouteille de ce précieux liquide, si cheri des Malgaches, puis tandis que la jeune fille, mise au courant du projet et consentante, s'en allait se baigner à la mer, il fit la demande officielle au père Lahijovy, qui objecta qu'il n'y avait pas de témoins et qu'il valait mieux la faire publiquement le lendemain; on but

toutefois le rhum et, le lendemain, la proposition fut renouvelée et accueillie favorablement. Le couple se rendit alors chez le grand père à Manoby qui donna aussi son consentement et le mariage fut immédiatement célébré. Le fati-drà, le serment du sang, eut lieu ensuite, mais, si ce serment avait été antérieur au mariage, la jeune fille, qui, par suite, eut été sa nièce, eut été pour Karavato un falibé, une parent avec laquelle toute relation eut été incestueuse, criminelle au plus haut point.

Comme j'étais à Morondavà me préparant à traverser Madagascar de l'Ouest à l'Est, un chef vezo, Mogay, qui était le beau père d'Edmond Samat y est mort, et mes relations d'amitié avec son gendre et ses filles m'ont permis d'assister à toutes les cérémonies funéraires qui eurent lieu. Aussitôt que le moribond eut rendu le dernier soupir, tous les hommes, parents et amis, à l'exception de deux ou trois qui restèrent pour le veiller allèrent abattre un arbre et fabriquer avec le tronc un cercueil, tirant de temps en temps des coups de fusil; pendant que les femmes préparaient le boire et le manger pour les assistants. Le mort fut peigné et son corps fu lavé par les proches parents du même sexe, puis on l'exposa recouvert d'une étoffe et la tête à l'Est, sur une plate-forme, un talatala, haute de 2 mètres. Sous ses pieds était allumé un petit feu et à la tête étaient déposés sa malle de fer blanc, ses lamba, et divers objets dont il se servait journellement (soupière, bols, cuvettes, etc...) et qui devaient être mis dans la tombe en même temps que lui; au vent il y avait un pôt où brûlait de l'encens.

Ces talatala, aussitôt le corps enlevé sont démolis et les débris en sont jetés à la mer ou déposés dans des endroits déserts. Les débris de l'arbre d'où l'on a tiré le cer-

cueil sont également abandonnés, personne ne voudrait s'en servir, même pour faire du feu.

La famille a donné trois lamba de soie lambampirakà (garnis de perles d'étain), valant une vingtaine de piastres chacun, et plusieurs autres valant, ensemble, 20 piastres, et en outre, divers objets d'une valeur de 50 piastres. Le premier jour on a tiré 25 kilogrammes de poudre et on a bu 25 litres de toaka, de rhum. Une centaine de personnes assistaient à cette cérémonie; les femmes, à l'exception de la veuve, groupées au Nord-Est du talatala et les hommes au Sud-Est et au Sud; les personnes qui venaient apporter leurs condoléances s'asseyaient. et sans mot dire, se mettaient à pleurer et à sangloter; au bout de quelques minutes, elles s'arrêtaient et restaient silencieuses jusqu'à l'arrivée d'un nouveau venu.

Les amis de la famille du défunt envoient toujours un cadeau, 2 brasses de toiles par exemple, et si, à la mort d'un parent de ces amis, on ne rend pas la pareille, on reçoit des reproches et on peut même être condamné à une amende, quelquefois d'une centaine de piastres, s'il s'est écoulé un long temps, car il faut payer capital et intérêts qui sont gros à Madagascar, (cette loi en usage chez les Sakalava n'existe pas chez les Merinà) il y a de ces cadeaux que les héritiers refusent lorsque le donateur a un mauvais caractère; un parent de Mogay ayant donné un lamba, comme il avait la réputation d'être processif, au lieu d'en envelopper le défunt avec les autres, on le mit de côté pour le rendre lors de la prochaine mort dans sa propre famille. Le commandant d'Andakabé a envoyé comme ranomaso, comme pleurs, suivant leur expression, comme condoléances, 2 boeufs, 2 cornes de poudre et 3 brasses de toile, et Samat, qui est le gendre de Mogay, a donné 4 boeufs et 4 bouteilles de vermouth.

Lorsque le cercueil est fini et qu'on l'apporte, les hommes dansent, frappent la terre des pieds, chantent tandis que les femmes entonnent en larmoyant, des palmodies tristes; le plus souvent on n'y met le corps qu'au cimetière même, lorsque celui-ci n'est pas trop éloigné, mais comme le tombeau de la famille de Mogay est fort loin de Morondava, à une quinzaine de lieues dans le Sud, on l'y a mis au lieu même de sa mort, puis le 14 mars 1870, nous sommes partis, emportant le cercueil, à bord d'une chaloupe. Nous avons couché au petit village d'Ankevo, qui est situé à 34 km. au Sud, et le lendemain ayant couru une vingtaine de kilomètres, nous nous sommes arrêtés au bras de mer d'Antanimambo (tout près et au Sud de Belo) auprès duquel est le cimetière. Quand le cercueil eut été débarqué, on l'a déposé sur un talatala (quelquefois, en arrivant auprès du cimetière, les assistants se separent en deux camps dont l'un cherche à renverser la bière que porte l'autre. Si, dans cette lutte, elle ne tomba pas, c'est d'un bon augure, c'est, disent-ils, que le mort était un brave homme, un homme intègre) à l'arrivée de chaque parent ou ami venant apporter ses condoléances, il y avait une scène de larmes et de fémissements; un de ses parents, à qui la veille j'avais annoncé le malheur et qui n'en avait pas paru ému et m'avait parlé de choses et d'autres, lorsqu'il arriva auprès du corps, se mit à pleurer et à sangloter comme si le plus grand malheur lui fût arrivé, pendant que les femmes chantaient une litanie en larmoyant.

On l'a ensuite porté au lolo, au cimetière de famille, les femmes continuant à se lamenter et à pousser des cris, les hommes tirant des coups de fusil, puis on l'a déposé sous une tente hermétiquement close sous laquelle seuls pénètrent les très proches parents, qui l'ayant ouvert y déposèrent tous les lamba, les bijoux et les objets divers qui avaient été donnés,

les rano-maso (litt. : l'eau des yeux), les larmes (exprimant les regrets) comme on les appelle; comme une odeur infecte s'exhale pendant cette opération, on brûle force encens et suif dont l'épaisse fumée aveuglait les malheureux parents obligés de rendre ces derniers devoirs au défunt.

On voulait l'enterrer dans le tombeau de son père, car on n'eut en qu'à enlever une partie des pierres qu'on eut remises après avoir creusé la fosse et procédé à l'inhumation, mais les vieux de la famille s'y opposèrent, car "il eut été aux côtés de sa mère, ce qui n'aurait pas été convenable". On creusa alors dans le sable après avoir repandu sur l'emplacement un peu d'eau contenue dans unealebasse qu'on casse ensuite en la jetant par terre avec force, une fosse profonde de 1m20 environ à côté, mais en dehors du lolo de son père et de sa mère, de sorte qu'il a fallu plus tard construire par dessus un nouveau tombeau. On y a descendu la bière enveloppée de lamba blancs et on a rangé tout autour avec soin les bols, pots dorés, soupière, ustensiles (qu'il possédait ou qu'on venait de lui donner) voire même une pelote de fil de coton (afin qu'il pût à l'occasion ravauder ses vêtements) etc...; à la tête du cercueil a été déposée sa malle de fer blanc qui était vide et était fermée avec un cadenas dont la clef était attachée à l'une des poignées.

On a tué ensuite de nombreux boeufs afin qu'ils l'accompagnaient dans l'autre monde. Prenant alors une sagaye dont la pointe traversait le rachis d'une feuille de satranà, de latanier, et appuyant cette pointe sur le cercueil, le fils aîné de Mogay, Herezinko, dit : "Je ne sache pas, père, que personne t'ait jeté un sort, mais s'il y a quelqu'un qui a causé ta mort, qu'il meurt avant que ton corps soit recouvert de terre !"

Puis, prenant dans sa main une poignée de sable et s'agenouillant il continua : "Je te donne avis qu'aucun de tes enfants ou petits-enfants, qu'aucun de tes parents qui n'ont pu assister à cette cérémonie, ne t'a jeté de sort", et il énuméra leurs noms jetant à chaque fois une pincée de sable sur le cercueil, mais il ne cite pas celui d'un de ses oncles, Lahimainty, qui, ayant débauché la femme de son beau-frère, était en mauvaises relations avec lui, donnant à entendre qu'il pourrait être la cause de sa mort. Tout le temps de l'enterrement, on a tiré des coups de fusil et on a tué ensuite cinq boeufs que les assistants, qui étaient au nombre d'une soixantaine, mangèrent; seuls les grands parents et les frères et les soeurs s'abstinrent.

On a alors comblé la fosse, sur laquelle on a élevé un petit tertre, aux quatre coins et sur les côtes duquel on a mis quelques pierres débout. Le tout fini, les parents en balayèrent les alentours avec une poignée de branches. Plus tard, ils reviendront construire le parallépipède en pierres brutes qui formera le tombeau; on fera une nouvelle hécatombe de boeufs et on s'enivrera, fête qui attirera beaucoup de monde et, par conséquent, beaucoup de travailleurs. Quand il n'y a pas de pierres aux environs, on entoure la tombe de poteaux d'hazo malany (litt. : de bois puants), bois qui ne pourrit, ni ne brûle.

Ce cimetière est placé dans un endroit d'où l'on a une jolie vue, dominant la mer; les Vezo qui sont des marins, tiennent à ce que leurs mânes voient après leur mort ce qu'ils aimaient à voir et à parcourir pendant leur vie.

Cette cérémonie finie, j'ai quitté Belo le 16 mars et ai continué vers le Sud jusqu'à Matseroka, lat. S. 21°2' au Nord

de la bouche du Maitampakà, d'où je suis parti pour Ianaran-tsoa et Mananjary. Je suis allé couché à 6 kilomètres à l'Est, à Beremiala (litt. : où il y a beaucoup de baobabs) où j'ai passé la journée de 17, me préparant à traverser Madagascar de part en part; en me promenant dans la forêt de baobabs qui m'entourait, je vis à 3 km. plus Est, à An-dava-posa (litt. : où est le trou du fosa) un de ces arbres geants qui ne mesurait pas moins de 10 mètres de circonférence et dont le tronc était percé d'un grand trou à 3 mètres du sol; ce trou donnait entrée à une cavité où une mère fosa (Gryptoprocta ferox), la petite lionne malgache, avait fait et élevé ses petits; aussi, entre le sol et la bouche du trou, l'écorce était, elle amplement griffée et égratignée par la mère quand elle allait et venait. Sous les baobabs il y a des arbustes aux branches desquels pendant de petits nids de guêpes et, si par mégarde, on vient à les toucher, leurs habitants sortent et se jettent avec fureur contre le malheureux importun, le harcelant et le piquant sans ménagement; aussi, en vaguant à travers ces bois, avai-je la précaution de marcher courbé pour éviter de toucher ces nids et même les branches auxquelles ils étaient attachés.

En suivant le Maitampakà pour me rendre à Manjà, je me suis croisé avec trois Mihekà qui, la sagaye à la main et la tête couverte de la peau d'une bosse de zébu, (cette peau de bosse qui a la forme d'une grande coupe et qui est impermiable sert à de nombreux usages ; c'est non seulement un couvre-chef original et peu coûteux, mais un plat pour offrir un mets aux convives ou une assiette pour manger sa portion, un vase pour puiser de l'eau dans une rivière ou à une source et pour la boire, etc...) portaient pendus à un bâton des Calebasses de miel et des ovy ou ignames sauvages. Les Mihekà sont des tompon-tany, les plus anciens habitants de cette région; ils habitent

les bois par ménages isolés ou par petits groupes vivant surtout, malgré les quelques plantations et le peu d'élevage qu'ils font, de chasse et de racines sauvages; de tantanà roy lelà (Phaner furcifer) et autres maques nocturnes, de Keloro (Centetes écan-datus), de miel, de babo (Dioscorea bemandry), d'ovy (Dioscorea d'espèces diverses), de Kabijà (Tacca pinnatifida), etc... Mes hommes les appelèrent : "Holà, Miheka, venez ici : Comment des Blancs, des Havan'ny Andriana (des parents de la reine) passent dans notre pays, vous avez le bonheur de les rencontrer et vous ne vous empressez pas de leur donner du miel, des ovy. Venez vite". Mais ils n'avaient nulle envie de faire notre connaissance, et marchaient aussi vite qu'ils pouvaient; cependant intimidés, ils finirent par s'arrêter et se consulter, puis, s'approchant et tenant d'une main leur sagaye et de l'autre leurs filets et leurs balabasses, ils donnèrent à nos gens un peu de miel et quelques ignames, pas de trop bonne grace. Je m'approchai alors et en m'apercevant, le plus vieux des trois s'écria : "Voilà le mpanjakà, le roi; à terre les sagayes", car il est défendu d'entrer dans l'enceinte où demeure un roi ainsi que de se présenter devant lui les armes à la main, et tous posèrent par terre leurs sagayes, puis s'empressèrent de me donner du miel et des ovy, des ignames. Je fus grand et généreux et leur octroyai un couteau qui valait 0fr20 (en France, il est vrai); ils se retirèrent très satisfaits.

Un peu plus loin, lorsque je voulus m'arrêter, le 18 mars 1870, à Betarihinkazo, petit village de Miheka, les habitants m'intimèrent brutalement l'ordre de passer mon chemin : "Menga eto anareo !" (allez-vous en d'ici; vous autres !). Je n'avais jamais encore été chassé d'un village malgache, j'avais été plus ou moins bien accueilli, mais, à Madagascar, tout voyageur a le droit de s'arrêter dans un village et d'y passer

la nuit et cependant nous avons eu soin de les faire prévenir de notre arrivée, afin de ne pas les effrayer. Nous allâmes alors établir notre camp sur le bord du Maitampakà et, après avoir fait charger nos fusils, j'envoyai prévenir ces sauvages que leur roi Tovonkery était mon parent (mon frère par le serment du sang, par le fatidrà) que la reine Ranavalonà II était mon amie, et que je me plaindrais à eux. Les Miheka après un long kabary, après s'être consultés longuement, vinrent me présenter leurs excuses et faire leur soumission; toutefois nous veillâmes toutes la nuit, l'arme au bras, car nous savions qu'ils avaient récemment encore, commis des crimes. Peu auparavant, en effet, ils avaient tué pour s'emparer de leurs boeufs plusieurs Antimorona, de ces mpiloka lefonà (litt. : armés de sagayes et de bouclier) qui courent Madagascar en quête de travail et dont un certain nombre vient dans l'Ouest préparer les plantations des Sakalavà et s'en retournent dans le Sud-Est, avec 3 ou 4 boeufs d'un ou de deux ans, et quelques jours avant notre passage, ils avaient attaqué pendant la nuit quatre colporteurs merinà qui dormaient paisiblement et dont deux furent blessés; cette affaire s'informait au moment de mon passage.

Mais le lendemain, de grand matin, le chef vint à nous suivre des habitants du village (qui tous étaient ses parents) et quand tous se furent accroupis et eurent déposé leurs sagayes par terre, il me dit : "Quand les hommes entrent dans la forêt, les sifakà, les varikà, (les lemuriens, les makis) s'enfuient en sautant de branche en branche. Nous Mihekà, habitants de ce pays sauvage, comme ces animaux, nous sommes craintifs; en vous apercevant, nous avons eu peur et, comme les sifakà et les varikà, nous nous sommes cachés. Ne croyez pas que nous ayons à votre égard la moindre mauvaise intention. Non seule la peur a été cause que nous vous avons fait un mauvais accueil. Voici quatre tonty (petits paniers) de tavolo, d'arrow-

root, daignez accepter cette modeste offrande, nous vous en supplions." Les trois chefs qui m'accompagnaient prirent successivement la parole, faisant tous en des termes différents le discours suivant : "Tous, nous sommes contents, le Vazahà, le Français lui aussi est content que vous nous apportiez le fahany ny vahiny, les aliments pour nous nourrir. Nous avions froid (il y avait plus de 30° de chaleur !) et vous ne nous avez pas donné l'abri, mais nous vous excusons puisque c'est par peur que vous nous avez chassés. Mais, depuis hier, nous avions faim et voici que vous nous apportez des vivres, de quoi l'apaiser (il y avait en tout 4 à 5 livres de farine de tavolo, d'arrow-root) et cela nous réjouit, mais n'auriez-vous apporté que vos corps, sans plus, nous eussions été rassasiés. Vous n'avez donc pas sauté par dessus notre tête (ce qui pour tout Malgache est une très grave insulte), vous êtes venus à nous avec de bonnes paroles, Merci !"

Les plaines que j'ai traversées sont semées de satrana (Hyphoene coriacea), de sakoa (Spondias dulcis), de tamarins, etc... et couvertes d'Ahidambo (Heteropogon contortus), herbe qui atteint dans cette région 1m50 de haut et qui engraisse les boeufs d'une manière remarquable, malheureusement les barbes de l'épi qui sont longues de 6 à 8 centimètres et dont le bout est acéré, traversent les vêtements, le linge du pauvre voyageur qui n'en peut mais et dont les jambes sont à chaque pas piquées comme par des centaines d'aiguilles, ce qui n'est pas seulement incommodé, mais à la longue douloureux. Aussi les Morinà qui traversent ces prairies portent-ils devant eux une natte en forme de tablier qui empêche les piquants de traverser les vêtements. Cela ne dure qu'un temps, lors de la maturation de cette graminée, mais c'est précisément le moment où je traversais ces prairies ! On lui donne souvent le nom de lefon-dambo

(litt. : sagaye du sanglier). Cette région qui devrait être très habitée par les Sakalavà, si passionnés pour l'élevage des boeufs, est au contraire à peu près délaissée à cause des pillages et des guerres continuelles auxquels se livrent mutuellement les Sakalavà, les Antifiherananà et les Merinà du fort de Manjà. Le 20 mars, entre Besahona (avant d'arriver à Besahona, auprès du village de Miary, j'ai trouvé des huîtres fossiles et des silex pyromaque) et Manjà, nous avons traversé de grandes plaines ondulées couvertes d'ahidambo avec quelques arbres isolés çà et là; le sol est argileux, rouge, sablonneux par place; nous avons croisé les traces d'un troupeau de 2 à 300 boeufs que des pillards venaient d'enlever et qu'ils emmenaient chez eux, traces qui ne remontaient pas à plus de quelques heures.

Ayant eu dès longtemps le projet de traverser Madagascar de Matseroka à Fianarantsoa et à Manjary et ne pouvant emmener mon escorte Sakalava dans le pays Betsileo, j'avais lors de mon séjour à Tananarive prié M. Laborde de m'envoyer une escouade de porteurs à Manjà pour la fin de mars, car je savais que je ne pourrais en trouver sur place; c'est ce qu'il fit avec beaucoup d'obligeance. Quand, venant de Tananarive, ils passèrent à Midongy, le commandant de ce fort pensa que c'étaient des Tsiniandoà, de ces gardes de la reine qui étaient chargés des ordres secrets du gouvernement et faisaient souvent les exécutions, naturellement n'en avisant personne et donnant un prétexte quelconque pour expliquer leur venue. Un Européen venir à Manjà, de la côte Ouest de Madagascar et se faire envoyer de Tananarive une escouade de porteurs parut à ce commandant une histoire si incroyable, si fantastique, qu'il ne douta pas qu'ils allaient tout simplement étrangler son collègue et ami, Rabenaky et il lui expédia de suite pour le prévenir de cette malencontreuse visite deux soldats qui arrivèrent pendant la nuit,

eurent la plus grande peine à reveiller la sentinelle qui dormait du plus profond sommeil, étendu par terre à côté d'un petit feu. Les deux émissaires lui remirent la lettre du commandant de Midongy avec prière de la porter de suite au gouverneur; celui-ci, qui dormait paisiblement chez sa vady masay, la plus jeune et la plus jolie de ses deux femmes, se reveilla difficilement, mais dès qu'il eut lu la lettre, il palit et sans répondre aux questions de son épouse, il ne cessait de répéter, en trébuchant : "Je suis perdu, perdu ! les tsimando viennent me tuer". Puis, s'étant levé, il ramassa ses vêtements et les divers objets qui lui appartenaient, les empaqueta et les fit porter et cacher chez des amis, car, quand un commandant est tué par ordre de la reine, tout ce qu'il possède revient aux exécuteurs et sa famille ne peut rien prendre. Il passa trois jours dans les trances, croyant à chaque instant sentir le cordon fatal lui serrer le cou. Les hommes si redoutés arrivèrent enfin et répétèrent la même histoire, qu'ils étaient envoyés de Tananarive pour se mettre aux ordres d'un Français qui voulait aller au Matitanana sur la côte orientale. Mais le commandant Rabenaly était bien trop avisé pour ajouter foi à cette "fable" car, disait-il, "un Européen n'a rien à faire ici et il n'en viendra pas". Mais il n'avait aucune notion du tempérament des explorateurs de l'extravagance, pour ne pas dire, de la folie qui les caractérise, et, convaincu plus que jamais du triste sort qui l'attendait, il reçut pendant dix jours dans des trances mortelles. Mais voilà que ce qui lui semblait une fable était la vérité; le onzième jour, il reçut une lettre que je lui envoyais pour l'avertir que j'étais à 2 km. du fort et que dans une demi-heure, j'y ferais mon entrée solennelle. C'était donc bien vrai qu'un Français venait à Manjà, ce n'était pas une fable ! Pour la première fois, depuis treize jours, il respira : "le riz le plus blanc, le rô, le mets le plus délicat, n'avaient aucune saveur pour moi", me disait-il. Il fut si con-

tent que, pour me faire une reception digne de ma Seigneurie, il me retint 24 heures à la porte du fort (honneur dont je me serais volontiers passé), si content que pendant les trois jours que j'y ai passés, il m'a accablé de cadeaux; ses deux femmes, ainsi que celles des officiers, m'ont apporté du riz blanc, des oeufs, du miel, des cannes à sucre, des volailles, des oies, des canards et, de plus, deux beaux boeufs me furent donnés au nom de la reine, avec 175 paquets de maïs, de manioc, de cannes à sucre ou tanty (paniers) de riz blanc. (Je dois faire remarquer que, quoique ces boeufs me fussent donnés au nom de la reine, je n'en avais pas la libre disposition; la lilin-tany, la loi, ou plutôt l'usage transmis de génération en génération, veut que le voyageur donne des morceaux de viande d'abord au commandant, puis à son second, aux divers officiers, même aux soldats, ainsi qu'au maître de la maison où il est hospitalisé, aux propriétaires de la corde avec laquelle on attache les animaux et de la hâche avec laquelle on les tue, etc..., si bien qu'il est heureux si, après tous ces cadeaux obligatoires, il en reste la moitié pour les gens qui l'accompagnent et qui, étant toujours nombreux ne lui laissent le plus souvent qu'un simple filet. L'usage était, lorsqu'un étranger de distinction arrivait dans un fort merinà, ce qui était fort rare, qu'on lui donnât le soir de son arrivée quelques volailles et un peu de riz pour son souper. Le famahananà, le cadeau de vivres au nom de la reine (boeuf ou cochon, riz, manioc, cannes à sucre, etc..) avait lieu solennellement le lendemain. Puis le jour suivant, venait le festin officiel, car ces braves gens, n'ayant rien à faire, ne peuvent s'imaginer que le voyageur soit pressé et que, pour lui, sinon pour eux, le temps a du prix). Les quelques officiers qui savaient écrire, après avoir déposé à mes pieds leur offrande, s'asseyaient et me présentaient sans rien dire, un chiffon de papier sur lequel était grossièrement écrit, en

malgache bien entendu, la phrase suivante : "Je vous offre, Monsieur, ce petit cadeau. Que Dieu vous garde ! Ainsi parle votre ami". C'était, paraît-il, très distingué de "mettre sa langue dans sa poche" à Manjà, malheureusement c'est rare à Madagascar.

Quand le soir, on amena le drapeau, il me fallut assister à la cérémonie, chapeau bas, comme tous les officiers et ce ne fut que quand il fut rentré au lapà, dans la maison du commandant que nous pûmes nous recouvrir et que je pus rentrer chez moi. (Pour le salut au drapeau, la règle est d'incliner le corps en avançant tout de son long le bras droit qui tient le chapeau vers l'endroit approximatif où se trouve la reine, puis en le ramenant lentement vers la poitrine. Quand les officiers font leurs commandements (aussi inintelligibles d'ailleurs pour eux que pour les étrangers auxquels ils les ont empruntés en les déformant atrocement), ils rejettent le corps fortement en arrière en levant le pied droit et en avançant le bras qui tient le sabre; ils semblent prendre un clan, comme s'ils avaient un énorme fossé à sauter).

Le lefitrà, le second du fort, avait été attaqué en revenant de Mahabo par 50 jiolahy, brigands, mais aucune de leurs balles ne l'avait touché, pas plus du reste que les soldats qui l'accompagnaient, et il avait réussi à s'emparer de l'un d'eux et venait de l'amener au fort où je l'ai vu. Le souverain ayant seul le droit de condamner un coupable à mort, il s'est contenté de le tuer à petit feu; je suis allé voir ce malheureux; il était attaché à un fort poteau près de la porte du fort, les jambes enterrées jusqu'au dessus du genou, les mains liées derrière le dos et le cou attaché au poteau par une grosse corde qui l'étranglait. Devoré la nuit par des centaines de moustiques sans pouvoir remuer aucun membre, la circulation

étant arrêtée par les cordes qui le serraient au cou, aux bras et aux jambes, il ne pouvait pas survivre plus de 4 à 5 jours et la lettre qu'on venait d'envoyer à Tananarive pour demander sa condamnation n'était pas à moitié du chemin qu'il était mort et son corps jeté en pâture aux animaux.

Ce jour là, deux officiers m'ont apporté la carcasse d'un parapluie toute demantibulée, et du fil de fer, me priant de vouloir bien le reparer; gardant mon sérieux quoique j'eusse une forte envie de rire, je leur ai avoué fort humblement que j'ignorais totalement le ravandage des parapluies, ce qui les surprit extrêmement et ils ont trouvé certainement que ma réputation était très surfaite.

Le 3e jour au soir, le commandant et les officiers m'apportèrent le vattr, les provisions pour mon voyage : un beau boeuf que je devais tuer en cours de route et toutes sortes de vivres, et le lendemain matin, le drapeau merinà étant hissé en mon honneur au mât du fort, je partis avec mes gens, serviteurs et porteurs de mon filanjana et de mes paquets, suivi par 3 officiers, 20 soldats et 10 Sakalavà qui étaient chargés de veiller sur moi jusqu'à Fianarantsoa. Le commandant et son second me mirent en filanjanà, en palanquin; leurs femmes revêtues de leurs plus beaux lamba, également en filanjanà et escortées de leurs esclaves ainsi que la plupart des officiers et les foloulindahy (litt. : les cent mille hommes, l'armée); c'est-à-dire tous les soldats de la garnison, m'escortèrent jusqu'à 1 km. du fort où nous nous fîmes nos adieux.

Les mpilanià (les porteurs de palanquin) de l'Imerinà, que j'avais pour faire mon voyage, valent mieux que ceux de la côte Est, ils secouent moins le voyageur et vont plus vite; ce

sont de braves gens durs à la fatigue; ils ont beau avoir les épaules en sang, les jambes et les pieds couverts de plaies à vif, ils ont beau trembler de fièvre ou être malades de la dysentérie, ils vont toujours avec leur lourd fardeau sur l'épaule, plutôt que de payer un vola kely, un petit morceau d'argent, pour se faire aider, ce qui diminuerait peu cependant leur karàmà, leurs gages. Ils sont soumis, frugaux, mais à leurs repas, il leur faut toujours du riz, le seul aliment mahavoky, comme ils disent, le seul aliment qui les rassasie et leur donne de la force, remarquable accoutumance de l'estomac; le pain ne remplace pas plus le riz pour eux que le riz ne remplacerait le pain pour nos ouvriers français. Je me rappellerai toujours un de mes porteurs, un certain Rainikatahimbahiny qui me chantait inlassablement : Nida, nida, nito ! nida, nida manera ! etc., sur l'air; quand vous étiez petite fille, vous étiez bien gentille, etc... et me disait dans son jargon créole, (car il parlait un peu français) : Moà, catholique, bon catholique ! je ne chante pas comme vos autres porteurs des chants absurdes (c'était ainsi que dans sa haute sagesse, il appréciait les hymnes qu'entonnaient assez bien les quelques vingt porteurs de mon escouade qui appartenaient à la religion protestante) moà, je ne chante que des chant catholiques". Et pour m'en convaincre, il ré-entonnait de sa voix de stentor : Nida, nida manera ! chant qui a accompagné mon voyage pendant trois mois de suite. Puis après une pause, il ne manquait pas d'ajouter : "Moa z-ami de tous les mon-père; n'y en a pas dont je sois le z-ami : M. Laborde, M. Campan, tous catholiques, tous mes amis, tous donnent à Rainikatahimbahiny un vola kely, un petit morceau d'argent pour acheter du rhum, car quand j'ai bu un coup de rhum, je ne sens plus la fatigue". Et sur ce après une journée longue et éreintante, il exécutait plusieurs lourds entrecats propres à défoncer le parquet le plus solide, si les

cases où je dormais en eussent en d'autre que le sol. Cette conversation se terminait toujours par l'octroi d'un vola-kely que je ne pouvais refuser à ce brave homme d'une force et d'une bonne volonté rares, et il s'en allait chantant à pleins poumons son sempiternel refrain : Nida, nida, etc..., après avoir appelé sur ma tête, sur celle de mes parents et de mes amis, toutes les bénédictions du ciel.

Les mpilanjà ainsi que les maromità, les porteurs de palanquin et de paquets, se servent de leur satrokà, calottes en jonc, pour boire dans les marais et rivières, les enfonçant peu à peu, le fond en bas, de sorte que l'eau y pénètre filtrée, débarrassée des saletés et des corps étrangers; dans les haltes, ces satrokà servent aussi de plats où l'on met du riz que plusieurs mangent de compagnie.

Le 24 mars, j'ai quitté Manjà, passant à travers une grande plaine ondulée, semée d'arbres isolés et de quelques **rars** lataniers. Après 1h $\frac{1}{2}$  de marche, nous nous sommes arrêtés sur le bord du Maitampakà, auprès d'un petit village, attendant le bon vouloir des Sakalavà qui devaient porter nos provisions pour 8 jours, car les villages sont rares dans la zone que j'allais aborder, jusqu'à Midongy. Enfin ne voyant rien venir, je suis allé au village d'Ambondro, village de 200 habitants où j'ai pris 10 mpilokalefonà qui s'en retournaient chez eux sur la côte Sud-Est et 6 Sakalavà; j'emmenais en outre 20 officiers ou soldats qui devaient former ma garde du corps. Le pays que nous avons traversé ressemble à cette époque où l'herbe est verte et où les arbres sont couverts de feuilles, à un immense verger, mais cet aspect ne dure que 5 à 6 mois.

Peu après, nous avons franchi la petite chaîne du Bemangaraharà; en passant auprès de deux amas de pierres qui recouvraient les tombes de deux soldats merinà morts en expédition du temps de Radama I, les officiers et soldats de mon escorte déposèrent sur les pierres, à la tête, un peu de viande et quelques grains de riz à l'intention de leurs mânes, mais nos maromità, qui sont de Tananarive et par conséquent "plus civilisés" se moquèrent de "leur simplicité".

En quittant le Zama, affluent du Maharivo, nous avons trouvé une quinzaine de jiridahy de pillards, quaerantes quem devorent, en quête de boeufs bons à voler; nous ayant vu venir, ils s'étaient cachés dans les hautes herbes, mais les mpilokalefona qui conduisaient mon boeuf les aperçurent et me les signalèrent; j'étais trop respectable et, en tout cas, notre troupe était trop nombreux, pour qu'ils osassent nous attaquer; nous passâmes donc sans être inquiétés.

À Bemarivo où nous avons couché le 25 mars, nous avons été reçus par le chef Mizado, de la famille des Andrivolà, qui a envoyé ses gens à notre rencontre, leur faisant faire en signe de jouissance, le Zihi: armés en guerre, ceux-ci vinrent au devant de nous en courant et chantant un refrain guerrier tout en agitant leurs fusils. Je m'assis sur une natte étendue par terre à mon intention, entouré de tous mes gens, une soixantaine environ, et le kabary commença. On me donna un boeuf (depuis Manjà, jusqu'à Midongy, j'en ai reçu 9) ainsi que des volailles, des oeufs et du maïs. Ma présence a produit de l'émotion et excité une grande curiosité parmi les 120 habitants de l'endroit qui n'avaient encore jamais vu de Blancs; or il n'y a pas de pays où les "Blancs", les Européens, soient plus considérés qu'à Madagascar où on les regarde ou du moins on les regardait

jusque tout récemment, fussent-ils de simples matelots, comme apparentés aux rois du pays dont les ancêtres sont tous venus d'outre-mer.

Il était curieux de me voir faire mon entrée triomphale dans ces villages de 8 à 10 cases, habités par quelques vingt ou trente malheureux Malgaches; d'abord les porteurs de paquets, puis le chef de mes hommes, puis les soldats le fusil et la sagaye à la main, puis les officiers sabre au clair, puis le tambour qui faisait un bruit assourdissant, et enfin moi-même porté sur mon filanjanà, mon palanquin, tous avançant solennellement à petits pas; arrivé au milieu du village, aux regards ébahis des 20 pelés et tondus qui vivaient dans ces taudis, je descendais majestueusement de mon "char" et les soldats s'alignaient à la gauche des officiers, devant lesquels je me mettais, puis à un premier commandement, piquaient leurs sagayes en terre et posaient leurs fusils à leurs pieds, à un second, frappaient leurs deux mains l'une contre l'autre, geste qu'ils considèrent comme très noble et très martial; à un troisième, mettant leur pied droit à angle obtus avec le pied gauche, ils reprenaient leurs fusils et portaient arme. Alors, l'officier supérieur brandissant vigoureusement son sabre et rejetant violemment son pied droit en arrière, comme s'il ruait, comme s'il voulait se débarrasser de quelque bête incommode, poussait d'une voix stridente : Ranavalomanjakà tompontany Madagaskara ! Ho tahin'Andriamanitrà ! (La Reine Ranavalonà est la maîtresse de Madagascar ! Que Dieu la garde !) et aussitôt la musique, lorsque il y en avait, jouait l'air de Ranavalonà, tous les soldats présentaient les armes du côté où était la reine, du côté de Tananarive, et les officiers ainsi que tous les assistants levaient leurs chapeaux; il est de bon ton d'écartier les bras du corps tout en les avançant, la main droite tenant le

chapeau comme si l'on mendiait et la main gauche tenant le sabre comme si l'on voulait s'en débarrasser et le remettre à son ordonnance. C'est avec recueillement qu'on écoute l'air de la reine et, quand il est fini, on baisse les bras vers la terre, en courbant humblement l'échine, puis on les relève vers le ciel, comme si on voulait attraper quelque insecte au vol, en prononçant d'une voix émue le souhait traditionnel Trarantitrà (vivez longtemps, très longtemps, jusqu'à la plus extrême vieillesse). Après ce salut à la reine, le commandant de mon escorte ordonnait de jouer mon air, celui de Marosaly (de Marechal, de 12 honneurs) et de me présenter les armes; pendant ce temps, je devais rester tête nue, tenant mon chapeau à la main.

Le 26, nous avons traversé une grande plaine ondulée avec de nombreux satranà, lataniers et encore couverte d'ahidombo, mais le sol étant plus pauvre, moins fourni et moitié moins haut; çà et là, apparaissent des roches calcaires criblées de fossiles.

Le 27, le pays est encore semé d'arbrisseaux en assez grand nombre, mais rachitiques et il n'a plus, comme auparavant, l'aspect d'un immense verger; la terre y est argilo-sabloneuse rouge. Les quelques rares hameaux que nous y avons vus et qui sont auprès d'un cours d'eau, sont toujours à une assez grande distance des plantations où leurs habitants ne cultivent cependant que des plantes éminemment rustiques; nous avons déjeuné à Ambararatà, le dernier que nous devions trouver jusqu'à Midongy, puis nous avons traversé une plaine ondulée où il y a beaucoup de Kabijà (Tacca pinnatifida) et de maroko (autre espèce, mais non comestible) et nous avons couché à la belle étoile sur le bord du Zamà, dans le pays nommé Bakovokà.

Le 28, nous avons quitté dans l'après-midi, après avoir traversé le Fandroa, ce pays ondulé et sommes entrés dans une région montagneuse, le Bemangaraharà, région de montagnes abruptes rocheuses, stratifiées horizontalement que séparent des vallées étroites et profondes dont les parois sont à pic. Nous avons couché dans une grotte.

Le 29, nous avons traversé le Manarivo, puis le Morondavà près de sa source. Il y a dans ces montagnes beaucoup de torrents et de ruisseaux, mais qui n'ont d'eau qu'à la saison des pluies; dans les petits vallons, quelques bouquets d'arbres rachitiques apparaissent çà et là. Nous avons passé la nuit à l'entrée de la grotte d'Andoa-bato tanterakà.

Le 30, nous avons suivi une ravine large d'une vingtaine de mètres et profonde de 60, où croissent, çà et là, quelques petits bambous et quelques aréquiers et avons quitté le Bemangaraharà que nous avons mis  $6\frac{1}{2}$  à traverser et dont les montagnes rocheuses et nues ressemblent à d'énormes châteaux-forts flanqués de bastions; les très nombreux et très profonds ravins qui sillonnent ce massif ont leurs parois perpendiculaires. Nous avons déjeuné auprès de l'Analabé, petit bois de 2 milles carrés, mais comme l'indique son nom, grand pour le pays où il n'y a que des savanes semées de rares arbres ou des montagnes nues. L'ahidambo reparait et nous sommes allés coucher sur le bord du Salazanà, affluent du Mangokà.

Le 31, nous avons suivi la vallée entre le Bemangaraharà et le Bongolavà, le versant occidental du grand massif central où coule le Sakenà. Nous y avons couché à la belle étoile.

Le 1<sup>er</sup> avril, nous sommes montés dans une région micaschisteuse et avons couché à Sarobohitrà; le 2, l'ascension est devenue plus dure; partout apparaît du quartz fendillé, craquelé. Tous les petits cours d'eau sont bordés d'une rangée d'arbres qui tranche sur la nudité du reste du pays où il n'y a que de très rares et chetifs arbustes, mais dès avant ma halte sur le bord de l'Androtsa où je me suis arrêté pour déjeuner à l'ombre des deux seuls arbres qu'il y avait dans ce pays, ces sortes d'avenues avaient disparu. En effet dans ces terres argileuses, compactes qui sont vouées chaque année pendant six mois à une extrême sécheresse, très peu de plantes peuvent vivre, car si les graines peuvent germer et commencer à pousser pendant les quatre ou cinq mois de la saison pluvieuse, elles meurent pendant la saison sèche faute d'humidité et aussi par suite de la contraction du sol argileux qui se fendille et écrase les radicelles. Ce n'est que le long des cours d'eau que les arbres et arbustes dont les racines plongent dans un sol humide, peuvent vivre et se développer normalement.

Dans l'Est s'élevaient des montagnes dont le sommet est formé d'énormes blocs de granit et où se montrent des affleurements de micaschiste. Nous avons couché au village d'Anjivà, le premier que nous ayons rencontré depuis 6 jours; j'étais dès lors dans le Betsileo.

Le 3, après une marche de  $3\frac{1}{2}$ , nous nous sommes arrêtés au pied du Mont Midongy qui couronne le fort merinà (litt. : qui est morne (à cause des nuages qui l'enveloppent) - lat. S.  $20^{\circ}42'$ , long. E. de Paris  $43^{\circ}51'$ . Ce fort comptait en tout 114 hommes, et des autres par lesquels j'ai passé dans ces régions, le plus important n'en avait pas 300); les versants hauts de 350 mètres sont à pic; on ne peut accéder à ce fort qui est

caché derrière un énorme rocher que par un seul sentier très facile à défendre; c'est là que Radama I a épousé Rasalimà, fille de Ramitrahà, le roi Sakalava du Menabé.

J'y étais à peine arrivé que j'ai entendu tirer deux forts coups de fusil; c'était le signal habituel pour avertir les habitants de rassembler leur bétail qui était à paturer et de le ramener soit au fort, soit à Beronono, parce que des fahavalo, des ennemis étaient signalés, et je les vis en effet se hâter de mettre leurs animaux à l'abri des pillards. Les attaques à main armée étaient sinon journalières, du moins très fréquentes dans cette région; il y avait avec nous dans le fort des soldats merinà qui venaient d'être attaqués et pillés par 2 à 300 jirikà Sakalavà; conduisant de Manjà à Tananarive un troupeau de 5 à 600 boeufs, le général Rainivao, l'honneur qu'escortaient des soldats et des mpilokalefonà antimeronà avait été tué ainsi que 5 soldats et 5 mpilokalefonà; les pillards avaient coupé la tête du général et l'avaient emporté. On a dit, et nous avons tout lieu de croire que c'est exact, que ces jirikà étaient envoyés par Tovonkery, roi du Menabé Sud, sous la tutelle des Merina qui, avisé du départ de ce convoi important de boeufs, a comploté cette razzia au nez et à la barbe des officiers chargés de sa surveillance; c'est en effet, un de ses chefs, Ralikà, qui a tué le général Rainivao - Nous les avons croisés, en route pour cette expédition à notre halte du déjeuner le 27 mars et à notre approche, il s'étaient couchés dans les hautes herbes.

J'ai appris à Midongy que la guerre qui avait commencé, pendant mon séjour chez Zaomanery entre les Antanosy émigrés et les Barà venait de prendre fin à l'avantage des Antanosy et que les Bara avaient été chassés du côté de Vohibe; entre

autres faits dignes de passer à la postérité, on m'a appris que mon "frère de sang" assiégeant un village bara, avait fait creuser une galerie souterraine grâce à laquelle il y avait pénétré pendant la nuit et s'était emparé du fils de roi ennemi qu'il avait renvoyé à son père, après lui avoir fait couper les deux oreilles.

J'ai passé à Midongy le 3 avril; quoique la température fut loin d'être chaude, les moustiques, la nuit, et, le jour, de petites mouches à abdomen strié m'ont harcelé et piqué d'une manière fort désagréable; quant aux puces, elles y abondaient comme par toute l'île. Les femmes du commun se vêtissent avec une natte, haute de Om60 à Om80 et large de lm20 qu'elles enroulent autour d'elles; lorsqu'elles s'assoient, seule la tête sort de cette espèce de fourreau, de ce cylindre; la pudeur n'est pas toujours sauvegardée; disons toutefois que la plupart ont, en outre, enroulé autour des reins un petit morceau de toile qui arrive jusqu'aux genoux; comme à Madagascar, le vêtement de jour sert la nuit, tout à la fois de drap et de couverture, je laisse mon lecteur décider si cette petite natte bien raide est un drap protecteur et commode.

On était en train de couper le riz qu'on ne cultive que pendant la saison pluvieuse dans cette région.

Partis de Midongy le 4 avril, nous nous sommes dirigés vers le Sud-Est traversant un pays montagneux, nu et pierreux où affleurent du granit et du quartz et où il y a de petits groupes d'arbres au fond des ravins. Après avoir djeuné sur le bord du Matambikà, affluent du Mangokà dont la rive est obragée par de beaux adabo (Ficus Sakalavariem), nous avons

marché dans une grande plaine ondulée couverte d'ahidambo, nommée Ampatranà (litt. : espace sans arbres) qu'entourent des montagnes et où il y a de nombreuses termitières; çà et là quelques villages. Nous nous sommes arrêtés au village de Sakamadio, qui comprend une trentaine de cases éparses; à 2 ou 3 km. au Nord, il y a un bois de tapia qui fait suite à celui que j'ai vu près d'Etremo; c'est la corvée des Betsileo de cette région d'aller cueillir les cocons du Bombyx du tapia pour le Premier Ministre Rainilaiarivony. Ce bombyx est appelé par les Malgaches mafinà et son cocon serano.

Auprès du village de Sakamadio, je remarque un amas de petites pierres plates, rangées avec soin et ayant la forme d'un cylindre de 0m.50 de hauteur sur 0m.60 de diamètre; c'est le "livre de compte" où le chef du village inscrit le nombre de ses boeufs et qu'il tient soigneusement à jour. Dans d'autres villages la pile de pierres est carrée au lieu d'être cylindrique.

Le 5, nous avons traversé plusieurs petits villages; du quartz blanc jonche le sol çà et là, et une rangée de beaux adabo et de vakoa, longe le volambità. Nous avons déjeuné à un village sur le bord de l'Ambatovory, affluent du Mangokà. Cette plaine est semée de nombreuses termitières. Arrivé au bord du Matsiatrà (tête du Mangokà) qui a une cinquantaine de mètres de large, je l'ai passé en pirogue et ai couché sur l'autre bord à Andakanikalamavony; il n'y a pas d'arbres le long de cette rivière parce qu'elle déborde souvent.

Çà et là, affleurent des roches micaschisteuses; j'ai trouvé une belle feuille de talc; le 6, nous sommes arrivés au fort d'Ankalamavony, alt. 860 mètres, qui comprend une

centaine de maisons enfermées dans une triple enceinte, une de raquettes, de nopals, et deux de fossés, d'ailleurs peu profonds et peu redoutables; hors de cette enceinte, il y en a une quarantaine d'autres. Ces maisons sont propres bien bâties, en bararatà, en roseaux, que maintiennent des baguettes horizontales; beaucoup ont deux étages et sont tendues de nattes; elles sont couvertes en chaume, le lapà, la résidence du gouverneur est entourée d'une galerie.

Le 7, le pays que nous avons traversé est toujours nu, montagneux; sur le bord des torrents, il y a quelques petits arbres et les hameaux sont entourés d'une ceinture d'arbres et d'arbrisseaux. Comme en beaucoup d'endroits dans le Betsileo, il y a, çà et là, le long de la route, des stèles, des monolithes carrés, élevés, les uns à la mémoire de parents morts et enterrés au loin, les autres pour servir de trophées aux crânes des boeufs immolés au funérailles des riches afin que nul ne l'ignore. Quant aux tombeaux, ils sont entourés d'un mur en pierres sèches de  $2m.\frac{1}{2}$  de côté et haut de  $1m.\frac{1}{2}$ , qui est rempli de terre et au centre duquel est planté un arbuste. Nous avons gravi ensuite une montagne où affleurent de grandes masses de feldspath, tachées de tourmalines noires, et beaucoup de quartz. Toutes les montagnes environnantes (alt. de 1.400 à 1.600 mètres) sont granitiques et couvertes d'herbe; çà et là, il y a quelques petits villages et, dans les fonds, quelques rizières. Nous avons couché au grand village de Tamboholavà où l'on construisait un grand temple. C'est là que commencent les maisons de terre; les arbres, qui jusque là se montraient clairsemés par petits bouquets, n'existent plus et il n'y a plus de bararatà, de roseaux; du reste, le froid est plus intense en hiver. La plupart des Betsileo, en passant auprès de moi me saluent du Tsarava Tompoko é ! (êtes-vous tout à fait bien, mon Maître !) qui est le salut réservé au souverain.

Le 8, nous avons cheminé au milieu de montagnes granitiques et avons longé la large vallée ou plutôt le bassin lacustre d'Isandra dont le grand axe est incliné du N.N.E. au S.S.O. et que traverse le Matsiatrà : Fanjakana en est le chef lieu, la ville principale; un très grand nombre de hameaux et de villages, peut-être 250 y sont épais à une petite distance les uns des autres, tous entourés d'une ceinture de verdure de sapans ou de nopals, de "budleia", de ronces, etc...; les cultures, riz, manioc, songes, patates, arachides, coton, etc..., sont soignées, mais le sol dans le Betsileo étant ingrat, on n'y cultive que ce qu'il faut pour vivre.

Continuant vers l'Est, nous avons trouvé des montagnes dont les versants sont à pic et dont le granit, formé de couches concentriques hémisphériques, s'enlève par calotte; il y a, çà et là, de jolis fonds de verdure, fonds plus ou moins larges où un petit cours d'eau a permis d'établir des rizières, que surplombent des hameaux de quelques cases suspendus aux versants de ces vallons. Ces villages sont souvent perchés, à cause des incursions des Barà, sur le sommet de montagnes inaccessible, comme des aigles dans leurs aires. Le riz y est conservé dans des silos.

Dès que j'arrivais dans un village, on s'empressait de nettoyer la maison où je devais passer la nuit, la plus belle, car elle revient de droit au vahinin-dRanaivalona-mpanjakà (à l'hôte de la Reine), au havan'ny Mpanjakà, (au parent de la Reine), mais qu'était d'ordinaire cette belle maison ? le plus souvent la chaumière la plus humble, la plus délabrée, lui eut été préférable. Comment donc était-elle à l'ordinaire ? mais ne soyons pas si curieux. Une fois que j'y étais entré, toute la population du village l'envehissait, il est incroyable combien

de monde pouvait tenir dans un aussi petit espace. Tous ces intrus s'accroupissaient et ne perdait de vue aucun de mes gestes, aucun de mes mouvements "me mangeant des yeux", mais ils ne parlaient pas; quelques petits chuchotements seuls troublaient de temps en temps le silence; parfois un des spectateurs s'enhardissait, en m'adressait une question à laquelle je répondais de bonne ou de mauvaise humeur et tout redevenait silencieux. Si je sortais, j'étais suivi par une procession et quoique je disse, quoique je fisse, je ne pouvais me soustraire à la curiosité bien compréhensible du reste de ces pauvres sauvages, de sorte que je faisais contre mauvaise fortune bon coeur et que, tout en grognant, je me laissais regarder et j'agissais tout comme si aucun oeil indiscret n'était braqué sur moi; force donc n'était de m'habiller et de faire ma toilette devant eux, et ce spectacle, tout banal qu'il était, semblait les ravir comme les ombres chinoises de Seraphin et les tours de prestidigitation de Robert Houdin charment les enfants chez nous. J'ai bien, une ou deux fois pendu un serpent mort devant ma porte, mais je ne pouvais pas d'ordinaire user de ce moyen, tout radical qu'il était, dans un pays où je n'avais que trop déjà la réputation, peu enviable à Madagascar, d'être un sorcier dangereux.

Le 9, nous avons continué à traverser un pays convert de villages à une très petite distance les uns des autres, car il n'y a pas des rizières, seulement dans les fonds qui ont une certaine largeur, mais aussi dans tous les petits ravins qui y aboutissent, où coulent de petits filets d'eau venant du haut des montagnes granitiques et nous sommes arrivés à Fianarantsoa (litt. : la bonne école (parce que c'est là qu'on instruisait des soldats du temps de Ranavalona I) - La ville habitée par les rois du Lalanginà est Kianjasoa, à 1.500 mètres plus Nord);

j'y suis resté jusqu'au 13 au matin. Cette ville qui est devenue importante depuis la conquête du Betsileo par des Merinà, comptait environ 800 maisons situées à 1 Km au Nord du fort qui la domine d'une trentaine de mètres et qui a une garnison de 350 soldats.

Le vrai nom des Betsileo (au moins de ceux habitant les districts de l'Est) était autrefois et est encore aujourd'hui Andriambohitsombilahy (litt. : les Seigneurs des montagnes (riches) en bétail) ou plus couramment Ambohitsomby, comme les encore appelés Ranavalona II dans son kabary de 1873; ils se sont attribués le surnom de Betsileo (litt. : beaucoup qui n'ont pas été vaincus, les invisibles) après la tentative infructueuse que fit, vers 1815, Ramitsahà, le roi des Sakalavà du Menabe pour conquérir leur pays.

Le fort de Fianarantsoa, qui est sur le sommet de la montagne dont le versant oriental est abrupt, et entouré de trois enceintes; dans les deux premières habitent les soldats et les civils, et dans la troisième, qu'entoure une palissade haute de 10 mètres, le commandant, le lefitrà et les autres officiers. La plupart des maisons qui sont fort jolies sont en bois avec les parois en treillis de bambous aplatis; l'intérieur est tapissé de nattes. Quant au mobilier, comme dans tout le Betsileo, il se réduit à peu de choses : le lit n'est le plus souvent qu'un peu de paille étendue par terre entre deux traverses hautes de quelques centimètres, sur laquelle est mise une natte; au coin Nord-Est est d'ordinaire installé un métier pour tisser les lamba de taly (corde faite avec les fibres de l'écorce de certains arbres) ou de coton; une mauvaise natte couvre le sol; deux grandes cuillers attachées le long du mur, deux ou trois assiettes de vakoa et quelques marmites à côté du

foyer qui est dans le coin Sud-Est, et voilà tout; il y a souvent au-dessus du foyer un salazanà, une étagère, pour y déposer les provisions et quelques ustensiles de cuisine; il ne faut pas oublier de mentionner la cruche à eau, ainsi que la petite cage à poules qui occupe le coin Sud-Ouest, à côté de la porte, et où les volailles couchent toutes les nuits. Les maisons ont toujours un grenier que separe de la pièce ou des pièces du bas un plancher en bambous aplatis supportés par des traverses horizontales; c'est là qu'ils serrent leurs objets; une ouverture placée près de la porte d'entrée y donne accès et on y grimpe à l'aide d'un poteau carré dans lequel on été faites des entailles pour mettre le pied. Ils servent les mets avec de grandes cuillers, mais ils mangent avec une petite baquette ronde et grosse comme le petit doigt, longue de 40 centimètres environ, avec laquelle ils poussent le manger du plat dans la bouche (comme les chinois); l'assiette qu'ils tinnent devant et auprès de la bouche, est un morceau de feuille sèche de vakoa (*Pandanus utilis*) dont les bords sont relevés et coucus, formant une écuelle d'un brun luisant, comme vernissée, et du reste très propre.

Les femmes Betsileo attachent la natte qu'elles enroulent autour de leurs corps, ou qu'elles portent sous la forme d'un fourreau, avec une ceinture à laquelle pond un petit sachet de 5 à 6 centimètres carrés où est renfermée leur fortune, argent, colliers de verre, etc... La femme de Mijado, couchant dans la maison où celui-ci me donnait l'hospitalité afin de veiller aux objets leur appartenant, m'a passé, pour que je la serre sous mon oreiller pour la nuit une ceinture très lourde, pesant une dizaine de livres, que dans la journée elle portait autour de ses reins sous son lamba. Omnia mecum porto, peuvent dire les femmes betsileo, comme le philosophe antique, mais ce

tout est peu au matériel, rien au spirituel.

A Fianarantsoa où je suis l'un des premiers Européens qui y soient venus, 600 à 700 personnes, hommes, femmes et enfants m'ont suivi partout et, malgré un pressant besoin de solidité, ils m'ont veillé et attendu mon retour pour continuer à me suivre inlassablement. Il y avait foule devant ma maison et quoique je restasse enfermé chez moi pendant des demi-journées les curieux ne se lassaient pas.

J'y ai vu deux Merinà de haute noblesse et riche, Andriamarosatà et Andriamandroso, auxquels le Premier Ministre avait enlevé tous leurs "honneurs" et leurs biens et avait en échange donné un fusil, les rabaissant au rang de simples soldats; "Voici, m'a dit Andriamarosatà, le fusil qu'à mon âge, on m'a donné, et on me m'a laissé qu'un seul esclave ! Que la reine toutefois ait une longue vie ! Elle et le Premier Ministre l'ont voulu, tout est donc bien". Cependant, quelle haine a dû ramasser dans ces coeurs hautains, mais jamais un mot de reproche, de désapprobation, ne sort de leurs lèvres, tout la tyrannie les a façonnés à l'hypocrisie.

Parti de Fianarantsoa le 13 avril, j'ai traversé un pays qu'arrose le Matsiatra et qui est couvert de nombreux villages et hameaux entourés de rizières, et le 14, je me suis arrêté à Antsena alakamisy, au marché du jeudi, qui est l'un des plus grands marchés du Betsileo, surtout pour les ustensiles et les outils de fer, ainsi que le miel, l'écorce de nato (Imbricaria madagascariensis), le bois, etc... Le 15 après 1h. de marche à travers des champs d'ambrevates où l'on élevait des vers à soie (Barocera Cajani) et quelques plantations de pommes de terre et de voanjo (Voandzeia subterranea) qu'on cuit avec le

riz et man'e sous la forme de purée, je suis arrivé à Ambohimahà, petite ville d'une centaine de cases en bambous perchée sur un sommet et où il y a un temple avec un bel amontanà (Ficus tri-chosphora). Puis je suis entré dans une région de montagnes dont quelques unes ont leurs versants garnis de broussailles et de fougères, mais dont beaucoup sont nues et sans végétation; j'y ai trouvé plusieurs hangars de forge. Après avoir traversé le Namoronà, la première rivière qui coule vers l'Est, allant se jeter dans l'Océan Indien, j'ai passé la nuit à Andrainà, village de 40 cases, habité par des forgerons, autour duquel il y a de nombreuses môres de Bourbon; c'est le dernier village betsileo.

Le 16, après avoir traversé des montagnes couvertes de broussailles pendant 2h.½, je me suis arrêté au village d'Ambohipeno, le premier village antanalà qui est perché sur une montagne au bord du Mananonokà, où j'ai tué mon premier Propithèque d'Edwards dont le pelage est noir, au lieu d'être blanc comme celui du Propithèque de Verreaux qui habite l'Ouest. Le pays est boisé, mais les arbres ne sont pas gros quoique assez hauts; partout affleurent le micaschiste et le quartz. Après 3 heures de marche, j'ai couché à Ambohimieranà qui est à côté du Mananonokà et où j'ai passé la journée du 17 à chasser, mais sans grand succès.

Le dimanche est aujourd'hui chez les Antanalà comme chez toutes les peuplades soumises à Ranavalona II, un jour de "corvée générale". De quelques lieues à la ronde j'ai vu affluer dès le matin, dans le village où j'étais le 17, les hommes, les femmes et les enfants, qui s'entassèrent dans la maison du chef et, quand il n'y eut plus de place, s'assirent sur la place devant la porte. Alors ils dirent : Prions ! et ils

prièrent toute la matinée, puis recommencèrent l'après-midi pendant 3 heures; assis sur leurs talons, tenant leur tête dans leur main gauche, ils restèrent ainsi longtemps comme s'ils pleuraient, puis, relevant la tête, ils chantèrent indéfiniment la même phrase : Prions, prions Dieu ! La corvée prit fin un peu avant le coucher du soleil. Pourquoi doivent-ils prier ? pourquoi sont-ils astreints à cette corvée ? ils n'en savent rien; la reine le veut et ils obeissent.

Les maisons des Antanala sont d'ordinaire en écorces d'arbres ou en bambous aplatis qu'ils entrecroisent; la plupart sont bâties comme celles des Betsimisaraka sur pilotis, d'ordinaire à 25 centimètres du sol, à cause des inondations fréquentes pendant l'hivernage; l'endroit où est placé le foyer n'est pas planchéié comme le reste de la pièce, mais est plein de terre; il n'y a pas de kibany, de bois de lit, car ils couchent sur le plancher même. Les femmes se vêtissent comme celles de la côte Est, de nattes cousues en forme de fourreau, de gaine, et hommes comme femmes qui se coiffent avec de petites tresses retombant sur la nuque et terminées par une boule, portent comme les Betsileo, les Antanosy, les Antandroy, etc..., des calottes de jonc, soit hémisphériques, soit carrées dans le haut, des satrokà.

Avec leur riz, ils mangent du miel, avec lequel ils font aussi du toakà, du rhum; une barrique ou engolo de lm. sur Om.20 pleine de rayons de miel, vaut de 1 à 2 voamenà (0fr20 à 0fr40).

Le 18, avec 6h. $\frac{1}{2}$  de marche à travers des montagnes et des ravins granitiques couverts seulement d'herbes et de broussailles, avec, çà et là, des bambous et des ravenals, je suis

arrivé à une mer de montagnes boisées, à la forêt nommée en cet endroit Manampahiny où j'ai passé le 19 à chasser; j'y ai tué un Propithèque d'Edwards, un taitso (Coua caerulea), etc...; les arbres y sont petits et grêles, couverts de mousses et de lichens, car, sur les versants il n'y a pas, où il y a très peu (souvent 1 à 2 millimètres seulement) de terre végétale; il n'y en a que dans les bas-fonds qui sont marécageux. Or, lorsqu'on défriche ces bois, il faut un long temps, un très long temps pour que réapparaisse une végétation arborescente, et les Malgaches les défrichent à tert et à travers.

Le 20, j'ai traversé plusieurs villages antenelà qui étaient déserts, leurs habitants s'étant momentanément transportés dans leurs ambohiboho, leurs plantations; les montagnes sont peu boisées, mais beaucoup de ravenals, de bambous et d'arbustes. En 4 heures, je suis arrivé à Andaka ny Mananjara, où j'ai traversé en pirogue cette rivière qui a 60 mètres de large, dont le lit est plein de rapides et de chutes, puis, en 2h.½ j'ai été à Vohitranambo où j'ai passé la nuit. C'est là que finit la région montagneuse; j'avais descendu près de 500 m. depuis le matin, et, le lendemain, je suis entré dans la région des collines couvertes en partie d'herbes (sans arbres ni broussailles) et en partie de petits bouquets d'arbres (surtout dans les vallées) avec çà et là, des ravenals et des bambous. Après 6 heures de marche, je me suis arrêté au petit village d'Amboahangy. Toujours et partout l'éternelle terre rouge argileuse et peu ou pas d'humas.

Le 22, j'ai gagné le fort de Tsiatosika en 5h.1/4 à travers une région de collines entre lesquelles serpentent des ruisseaux bordés souvent de vakoas et où les villages semblent plus considérables qu'ils ne sont en réalité, à cause des greniers

à riz juchés sur leurs quatre poteaux qui doublent le nombre des cases; il y a, çà et là, quelques bouquets de manguiers. Le fort de Tsiatosika comprend de 60 à 80 cases qu'entoure une palissade haute de 2m50 et que dominant le lapà, ou maison du gouverneur et le mât de pavillon; il est établi au confluent du Maho avec le Mananjarà, à 11 km dans l'Ouest du port de Masindrano (ou Mananjary) où je me suis rendu le lendemain, heureux de voir enfin la mer, ayant fait en 38 jours la traversée de l'île de l'Ouest à l'Est; cette ville (lat. S. 21°14') a de 600 à 800 habitants. Son commandant n'est pas tendre pour ses administrés; à la moindre péccadille, il fait plonger les coupables ou prétendus coupables, dans l'eau jusqu'à ce qu'ils en perdent la respiration, ou bien il leur fait attacher au cou de gros billots de bois jusqu'à ce qu'ils rachètent leur liberté en lui donnant un ou deux boeufs.

Dans le but de visiter le pays habité par les Antalaotrà (litt. : les gens d'outre-mer) qui comprennent les Tsimieto, les Anakarà et les Antiony, les uns d'origine arabe, les autres d'origine persane et beloutchi, venus sur cette côte au commencement du XVIIe siècle, je suis descendu pendant plus de 130 kilomètres, le long de la mer vers le Sud jusqu'à l'embouchure du Matitananà (lat. S. 22°24'45"). Tout le long de cette côte, comme entre Mananjary et Tamatave, il y a soit des lagunes, soit surtout de petits bras d'eau plus ou moins marécageux et boueux, encombrés de ravins, de vakoas, etc...., qui permettent à quelque instants près de communiquer par eau sur une longueur de près de 500 Km. et qui sont formés par les rivières et cours d'eau dont les embouchures, surtout pendant la saison sèche lorsque l'apport d'eau est faible, sont souvent obstruées, bouchées par les sables qu'apportent les vagues

et les courants marins. Le fleuve Matitananà (litt. : de la main morte) doit son nom, dit la chronique locale à ce que c'est sur ses rives que se sont rencontrés d'une part, Darafify (litt. : aux joues de darà (dalte rougeâtre)) l'homme aux joues claires et d'autre part Fatrapaitananà (litt. : dont la main frappe dur), le geant noir, symbolisant, le premier, les immigrants arabes, le second, les indigènes du Sud-Est. Voici ce que racontent les Malgaches : Fatrapaitanana, entendant le récit des conquêtes de Darafify, voulut arrêter son invasion et, se mettant en marche, il arriva sur le bord du Matitananà et s'y trouva face à face avec Darafify qui y arrivait de son côté. Ils se défièrent. Fatrapaitananà s'empara de la main de son rival et l'étreignit avec une telle force qu'il l'arracha et la jeta dans la rivière (dont le nom rappelle ce fait); mais celui-ci furieux par la douleur, lui sauta à la gorge, et le prenant à bras le corps, le précipita dans la mer où il périt.

Les Antimorona, comme on nomme les habitants de la province d'Imoronà qu'habitent ces descendants de Semites, ont des villages assez peuplés, plus grands que la plupart de ceux des autres provinces de Madagascar. Les maisons ont leurs parois en rachis ou côtes de rovenals, le plancher est fait avec le tronc aplati et le toit en feuilles, souvent très haut, pointu (comme dans l'Imerina) surplombant les pignons de manière à les protéger contre la pluie; elles sont élevées sur un soubassement en terre; l'air ne passe pas sous le plancher comme chez leurs voisins du Nord, les Batsimisarakà et les Vorimo, qui les établissent sur pilotis. Les portes sont placées au Nord-Est et au Nord-Ouest et le foyer que surmonte un salazanà, une étagère, est dans le coin Sud-Ouest; il 'ny a pas de kibany, car il est tabou pour eux de coucher dans un lit, mais ils ne font pas attention à l'orientation de leur corps pendant le sommeil et ils ne craignent pas de dormir la tête au Sud.

Les Antimoronà sont pauvres; sur la côte Sud-Est, les capitalistes pas plus que les négociants ne sont riches. Dans tout Faraony, ville de 150 grandes cases qui s'étend sur une longueur de près de 1 Km, je n'ai pas pu trouver la monnaie d'un piastre, d'une pièce de 5 francs. Seuls les plus fortunes se permettent le luxe de deux marmites, aussi la plupart n'ont-ils pour fourneau que 3 pierres brutes, à moitié enfouées dans le sol, sur lesquelles ils cuisent leurs repas toujours modestes. Peu d'entre eux ont une ou deux malles de fer blanc, et il est même rare d'y voir des tanty, des paniers, des corbeilles, car les femmes n'ont pas, comme je le dirai plus loin, de lamba précieux à serrer, leurs vêtements, leurs saronà, comme elles appellent ces fourreaux de jonc qui leur servent à la fois de chemise et de jupon, demandant peu de soins; quelquefois, il y a un ou deux de ces tanty pendus au plafond à l'abri des rats. Toute leur fortune (!) est dans la grosse ceinture dont elles se serrent les reins pour maintenir leur saronà. Quoique les Antimoronà aient des maisons plus grandes et mieux construites que celles des Sakalavà, ils sont plus pauvres en ustensibles et en vêtements. A côté de ces maisons, il y a des greniers à riz juchés comme ceux des Betsimisarakà sur des poteaux munis de rondelles; pour y monter, ils se servent d'une échelle triangulaire qui porte trois échelons et dont on met le sommet en terre.

Leur nourriture habituelle est le riz avec du rô de poisson soit frais, soit boucané, ou avec un bouillon de brèdes. Ils ne mangent que la viande d'animaux tués par un des leurs ou par un blanc, un Européen, mais ils ne mangent pas celle d'animaux tués même par les Merinà de la plus haute noblesse, les Zanakandrianamasinavalonà, etc... La viande des animaux tués

par les Antimoronà qui appartiennent aux clans des Voajiry et des Ontsoa n'est pas mangée par les clans d'origine sémitique. Leur vaisselle consiste en morceaux de feuilles de vakoas (Pandanus) qu'ils préfèrent à celles du ravinale; dans toutes les maisons, il y en a une botte où les habitants prélèvent leur "assiette" à chaque repas; comme elles sont petites, on est obligé de les remplir à plusieurs reprises. Comme les Betsimisarakà ils boivent habituellement du ranon'ampango tiède; lorsque le riz est cuit et retiré de la marmite, il en reste toujours attachés aux parois de nombreux grains torréfiés; ils y ajoutent de l'eau qui prend une teinte brune et qu'ils boivent : c'est le ranon'ampango, boisson chaude et hygienique (1). Ils ne prennent d'eau fraîche qu'entre les repas, lorsqu'ils ont très soif; leur verre est une noix de coco émanchée d'un bâton plus ou moins sculpté. Les femmes vont chercher l'eau à la rivière dans des bambous.

Les Antimoronà sont très sales; leurs vêtements ainsi que leurs calottes sont graisseuses et dégoutantes. Les hommes sont comme salakà ou culotte malgache, une écorce d'arbre battue et assouplie, et comme lamba, le manteau malgache, une natte de jonc ou rarement un morceau d'étoffe tissée avec du taly, de la ficelle faite avec certaines écorces; jamais ou du moins presque jamais, ils ne portent de lamba de coton qu'ils ne tissent pas du reste eux-mêmes. Quant aux femmes, leurs lamba sont également en nattes, mais cousues en forme de fourreau, et,

---

(1) Les Chinois usent du même procédé lorsque leurs moyens, ce qui est fréquent, ne leur permettent pas de boire du thé (voir Pigou Asiatic annual Register 1802).

quels que soient leur rang et leur fortune; elles ne se servent de toile que pour leurs akanjo, leurs corsages, lorsqu'elles en portent. Les filles et les femmes qui n'ont pas encore d'enfant, portent sur les seins une petite ceinture de nattes large de 5 à 6 centimètres, quelquefois même plusieurs, jusqu'à une douzaine et plus, ce qui est, paraît-il, le comble de l'élégance; dès qu'elles ont un enfant, elles la suppriment et laissent leur gorge à nu.

Les petites filles et les jeunes filles tant qu'elles ne sont pas mariées, ont le sommet de la tête tonsuré, coupé ras; mais lorsqu'elles sont mariées, elles ajoutent à leurs cheveux ceux de leur mari que celui-ci coupe à cette occasion et leur donne. (Quand les Antimoronà coupent leurs cheveux pour les donner à leur femme, ils doivent, sous peine de la tuer, le faire à certains jours du mois, soit le 1er, le 2 ou le 3 en vintanà d'Alahamady, soit le 13 ou le 14, au vintanà d'Asombolà, soit le 15, 16, 17 au vintanà d'Alimizany, soit le 18 ou le 19, au vintanà d'Alakarabo, soit le 22, 23 ou 24 au vintanà d'Alizady). Après les avoir tressés, miringo comme elles disent, en petites nattes très fines, elles les enroulent autour de leur tête; on dirait un rouleau de ficelle posé sur leur tête en guise de couronne; à la longue le poids de ces cheveux postiches fait tomber les vrais et la plupart des femmes antimorona deviennent chauves. Elles noircissent leurs dents, ce qui ne les embellit pas, et comme je demandais à la femme de Tsaramy, chef antimoronà, chez qui je logeais, à l'embouchure du Matitananà, avec quoi elle les colorait, elle ouvrit sa grande bouche et, me souriant de l'air d'un crocodile qui va avaler sa proie, elle se mit, pour toute réponse, à macher des tiges de lainqobé

Poederia ?) [̄ différent du Siphomeris lingu qui est employé dans l'Ouest et qui a une odeur nauséabonde]. Ratsaramy, son mari, était un Katibo (de l'arabe Khatib, prédicateur), c'est-à-dire un dignitaire ecclésiastique, et il avait la garde des livres sacrés des Antimoronà, qui étaient renfermés dans des boîtes en cuir pendues, afin de les tenir à l'abri des rats, au plafond de sa maison. A prix d'or, j'ai fait copier les principaux passages de ces livres que j'ai étudiés avec un vif intérêt et que je garde précieusement.

Quelques Antimoronà mangent de la noix d'arec ou popo et des feuilles de bétel ou rambo avec de la chaux; ces plantes qui ont été apportées de l'Inde par leurs ancêtres, sont encore cultivées dans quelques unes de leurs plantations. Quand ils adressent des prières à leurs ancêtres, ils en déposent sur leur tombeaux comme offrande.

A la fin du Ramavahà (ou Ramadan), [̄ le mois malgache Alohotsy] qu'ils n'observent pas du reste régulièrement, car la tradition dit que leurs ancêtres seuls, en arrivant à Madagascar, ont jeuné tout ce mois, les Anakarà adressent une prière à Dieu, lui demandant que la nouvelle année leur soit prospère, que leurs récoltes soient abondantes, etc..., puis ils font leurs ablutions; le roi, puis ses sujets se baignent ensuite et vont prier sur la tombe de leurs parents.

Jadis les enfants des rois antimoronà qui naissaient un des 30 jours du mois arabe de Safar (ou Asotry) étaient mis à mort; pour leurs sujets, les jours mauvais étaient chaque mois, les trois du vintanà d'Asorotany et un du vintanà d'Alakao-sy : ils noyaient ou enterraient la face contre terre les enfants

nés ces jours néfastes. Quand une femme meurt en mettant un enfant au monde, on les enterre ensemble tous les deux, à moins que quelqu'un veuille bien se charger de l'enfant.

Lorsqu'un Antimoronà meurt, on lui rase les cheveux et la barbe; la cérémonie funéraire comprend des danses et des chants qui alternent, comme dans le reste de Madagascar.

Parti le 23 avril de Mananjary (lat. S. 21°14'), je suis revenu le 12 mai de mon excursion au Matitananà. La région comprise entre le 21° degré de latitude et le 21° $\frac{1}{2}$  était habitée avant la venue des Zafin-d'Raminia (Antambahoaka) et l'est encore par les Ranomenà, tompon-tany / (qui étaient alors) les maîtres du pays; ils ne savent pas travailler le fer. Les femmes portent comme la plupart de celles de l'Est des nattes en forme de fourreaux; les hommes ont une sorte de blouse. Ils mangent non seulement la viande d'animaux tués par n'importe qui, mais même celle d'animaux morts de maladie; ni les cochons, ni les chats ne leur sont faly, ne sont taboués pour eux. Comme les Hova de l'Imerinà, quand ils ont un enfant, ils s'intitulent "père d'un tel". Ils font le tentenànà (tabakà), ils s'enduisent la figure de diverses pâtes lorsqu'ils sont malades.

De Mananjary, j'ai poursuivi ma route vers le Nord, en longeant la mer pendant environ 150 kilomètres jusqu'à Mahanoro (lat. S. 19° 54' 30"). Pendant ce voyage, j'ai vu près d'Ambohitsarà, à 1 Km au Nord de la bouche du Fanantarà (lat. S. 20° 51' 30"), le Vatolambo (litt. : le sanglier en pierre) ou Vato milahatra omby (litt. : la pierre à laquelle on a donné la forme d'un boeuf), l'éléphant en chloritoschiste (pierre tendre qui semble provenir du Nord-Est de l'île) qui est abandonné dans la

jungle et qui mesure 1m.15 de haut sur 1m.70 de long. Il est informe; sa trompe qui se projette droit en avant de la tête, est cassée ainsi que ses deux défenses dont il n'y a plus que des tronçons; ses jambes sont très grosses et cylindriques; il y a deux grandes cavités sur le dos et une troisième sur la tête où les Antambahoaka disent que leurs ancêtres qui venaient de l'Arabie en passant par l'Inde, enfermaient leurs annales écrites en caractères arabes et où ils font aujourd'hui leurs dévotions, leurs vœux qu'ils accompagnent d'offrandes propétiatoires de riz cuit, de rhum, etc... Cet éléphant est maintenant à l'embouchure même du Fanantarà, où l'a fait transporter M. Voïart avec l'intention de me l'envoyer; les indigènes s'y sont opposés (voir la gravure n°2, page 132 bis du tome I de l'Ethnographie de Madagascar par A. et G. Grandidier).

Après de l'embouchure du Sakalzonà, 38 Km plus Nord, sur l'emplacement d'une ville habitée autrefois par des Antambahoaka (des Zafin-dRaminia de la branche aînée) il y a des arbres nommés par les Malgaches hazo tsy fantatrà, c'est-à-dire des arbres inconnus partout ailleurs à Madagascar, et par conséquent importés d'outre-mer; il y a aussi des "patates à Durand" épineuses qui n'existent, m'a-t-on assuré que là.

Je suis parti de Mahanoro le 19 mai 1870 et, en 2h. $\frac{1}{2}$  je suis arrivé au fort de Betsizarainà qui est à 1.200m. du bord gauche du Mangoro et où j'ai été reçu par le commandant, Rainikotovoalavo, 12e honneurs; cet individu, qui avait la réputation trop méritée d'être très cruel et dont la grosse figure avec ses yeux ternes et fuyants n'inspirait pas la sympathie, avait de nombreux crimes et meurtres sur la conscience, entre autres celui d'un Andriambaventy, d'un personnage important,

Fotiandro, que, peu de temps auparavant, sous le prétexte qu'il avait traité la reine Rasoherinà de "sorcière" ce qui était faux, il avait pillé après lui avoir fait subir un horrible supplice: il l'avait fait mettre la tête en bas dans un trou juste assez grand pour le contenir et il lui avait fait verser dans l'anus, avec un entounoir, du suif bouillant. Il était méchant par plaisir, "s'amusant" à faire percer les poignets des condamnés et à y passer une corde avec laquelle il ammarait leurs mains derrière le dos, et les vody henà, les quartiers d'arrière des boucs que tuaient ses administrés et qui devaient obligatoirement lui être remis, s'il ne pouvait les consommer ou les vendre, n'étaient donnés à personne, il les laissait pourrir. D'ailleurs sur toute la côte Est, commandants et officiers merinà s'évertuaient non à gagner de l'argent, mais à en voler; nuit et jour, ils cherchaient le moyen de s'amasser un petit pécule per fas et surtout per nefas.

Dans l'après-midi j'ai poussé en p rogue jusqu'à Ambodirianà (litt. : au pied des rapides) où le Mangoro qui coule entre des collines verdoyantes, hautes de 20 à 25 mètres et couvertes de bambous, de ravinats, de voasary ou citronniers indigènes, de longozà (Amomum), etc..., est plein d'îlots rocheux, les uns nus, les autres couverts d'arbres et d'arbustes. Le lendemain, je suis entré dans une région plus accidentée et j'ai commencé à gravir des montagnes abruptes couvertes de bois assez beaux, dont les arbres sont revetus d'une couche de mousse; j'ai couché à Ambodiharà, le dernier village des Zafindramanjato. Le 21, après 2 heures de marche, je suis arrivé à la limite Ouest de la région des bambous et ai jeté un dernier coup d'oeil sur la mer; marchant dans une vraie forêt de longozà, au milieu de laquelle pointent de gros blocs et granit, je suis allé déjeuner à Ambodiharamy et ai passé la nuit à Antratranangitrà,

villages qui sont habités tous les deux par des Vorimo.

Les Vorimo qui occupent une étroite bande du versant oriental comprise approximativement entre 19°40' et 20°16', ont le type des Antanalà, et d'ailleurs de tous les clans entre le 20° et le 21° parallèles, type du reste variable.

Le 22, j'ai traversé des plantations de coton qui vient bien sur les versants et, après avoir jeûné à Ambodiharà, j'ai dormi dans un hameau de 8 cases.

Le 23, j'ai gravé des montagnes déboisées, couvertes d'arbusseaux, avec, çà et là, quelques bouquets d'arbres, sur les crêtes et les sommets où l'on n'a pas fait de cultures; les roifotsy ou ronces importées de l'île de la Réunion, (Rubus apetalus) ont envahi ces montagnes d'une manière étonnante, barrant les sentiers au plus grand dam de mes jambes qui étaient tout écorchées par leurs épines. Je me suis arrêté à Tsaratamponà, village Betanimenà, puis il m'a fallu escalader une montagne presque à pic, où les racines des arbres formaient une sorte d'escalier qui m'ont facilité l'ascension; mais, quand il n'y a pas d'arbres, les pentes étant très glissantes, et les pieds ne pouvant s'accrocher à rien, soit pour monter, soit pour descendre, on fait de belles glissades; aussi en voyageant dans cette région, est il bon d'être un habile écuyer afin de se maintenir en équilibre sur son filanjanà, son palanquin qui roule et tangué tout le temps, penchant tantôt à droite, puis à gauche, tantôt en avant, puis en arrière, d'une manière insensée; je dois avouer que, malgré mon habileté consommée de cavalier dont j'avais donné tant de preuves pendant mon voyage

dans l'Amérique du Sud, je suis tombé deux fois ! J'ai passé la nuit à Ambohitsarà.

Le lendemain, j'ai continué mon voyage à travers un pays toujours accidenté et ai traversé, pendant 2h45, une grande forêt sur la lisière occidentale de laquelle je me suis arrêté la journée du 25, à Madio (lat. S. 19° 34', long E. 45° 51'; alt. 620) et où j'ai chassé des simponà (Propithecus diademata).

Le 26, j'ai suivi le Mangoro, qui est plein de rapides et de cascades, de tous les côtés sur les rives surgissent d'immenses blocs de syenite; j'ai déjeuné à Vohibolà, village de Betsimisarakà, dont les maisons ont leurs parois et leur toit en herbe teninà (Imperata arundinacea) et j'ai dormi à Mahatsarà; pendant les orages les indigènes ont coutume de frapper fort contre les parois de leurs cases pour tenir à l'écart l'Esprit du mal qu'ils croient venir avec le tonnerre.

Le lendemain et le surlendemain j'ai suivi le Mangoro, dans une vallée où il n'y a plus de Betsimisarakà et après avoir passé à Ankadilalanà, village de gardiens de boeufs merinà, et avoir longé des bois où j'entendais hurler des babakoto (Indris), j'ai couché à Beparasy, village betanimena, situé à une altitude de 925m. (lat.S.19° 9'; long. E. 45° 40'); les cases y ont leurs parois en zozoro, en gros joncs qui sont maintenus entre des poteaux par des traverses et qui sont à l'intérieur recrépiés de bouse de vache; la porte qui est au coin Sud-Ouest et la fenêtre qui est d'ordinaire au coin Nord-Ouest (quelquefois cependant au coin Nord-Est) se ferment au moyen d'une plan-

che qui tourne sur deux pivots; le foyer et le salazanà, l'étagère, qui le surmonte, est au coin Nord-Est; il n'y a pas de plancher, le sol est simplement couvert de nattes, ainsi que, le plus habituellement, les parois. Ce village est tout entouré de horakà, de marais.

Le 29, après avoir passé dans le vallon de Lohasahà, alt. 870m., où Laborde avait établi une distillerie, et avoir gravi le mont Ivongo, près du sommet duquel le Dr anglais Davidson avait sa villa d'Antrangoloakà, je suis arrivé enfin, en 1h40, à Soatsimanampiovana dont j'ai parlé plus haut et où m'attendait le chancelier du Consulat de France, M. Campan, qu'avait aimablement envoyé à ma rencontre M. Laborde. Quand j'avais quitté Tananarive le 27 novembre de l'année précédente, j'avais dit à Laborde que, voulant déterminer la longitude de cette ville d'une manière précise par l'observation d'occultations d'étoiles par la lune et n'ayant pu le faire pendant ce premier séjour, je reviendrais de manière à y être lors de la nouvelle lune du commencement de juin et qu'il pouvait compter sur moi pour le 30 mai de l'année suivante. Il n'a avoué depuis que, tout en prenant bonne note de mon projet, il n'avait pas une grande confiance, qu'il n'avait même pas du tout confiance dans ma promesse; toutefois quoiqu'il ne m'ait pas été possible de le tenir au courant de mes p~~er~~égrinations, au jour dit, il m'a expédié son chancelier et neveu à tout hasard et le hasard, que j'avais, il est vrai, fortement aidé, m'a si bien favorisé que, après avoir marché à travers plaines, marais et montagnes pendant 99 jours, je suis arrivé à l'heure à la grande stupefaction de Campan, qui, tout en étant venu à ma rencontre, comptait si peu sur moi qu'il était allé chasser dans les environs

et que c'est moi qui l'ai attendu. Le 30, je suis arrivé chez Laborde, ayant mis 12 jours pour monter de Mahanoro à Tananarive.

Dès le lendemain, le 1er juin, j'ai fait une première observation d'occultation d'étoile par la lune et le 2, j'en ai fait une autre, qui m'ont donné pour la longitude d'Andohalo  $45^{\circ} 11' 15''$  très différente de celles admises jusque là ( $45^{\circ} 37'$  d'après Lyell en 1827,  $45^{\circ} 24'$  d'après le lieutenant de vaisseau Ferrières en 1862) et même depuis ( $45^{\circ} 20'$  d'après le Dr. Mullens en 1875 et  $45^{\circ} 25'$  d'après W. Johnson en 1882), toutefois trop grande de  $1'$  d'après les nombreuses observations du R. P. Colin à l'observatoire d'Ambohidemponà.

J'ai passé tout le mois de juin à Tananarive, complétant mes recherches et mes études tant sur l'histoire des Merinà que sur leurs mœurs et, le 2 juillet, je suis parti pour Tamatave où je suis arrivé après un voyage de 9 jours. (Sous Radama I, un exprés y est arrivé le 3ème jour, mais, en arrivant, il est mort. Il n'a pas eu d'imitateurs). Le 3, j'ai couché chez les Bezanozano, à Moramangà, le chef lieu de l'Ankay où il se tient un grand marché, ayant fait une centaine de kilomètres, et le 5, à Beforonà, village betsimisarakà, après en avoir fait une quarantaine à travers la grande forêt d'Analamazaotrà et un pays montagneux; les Zafindrānanambo, famille qui habite Beforonà se disent apparentés au babakoto (Indris) parce que ayant été vaincus jadis par un autre clan, ils s'étaient cachés dans les bois et que leurs vainqueurs qui les poursuivaient, entendant des babakoto crier, allèrent de ce côté et n'y trouvant que les Lemuriens, cessèrent leur poursuite,

par reconnaissance, ils ne les tuent pas; ils sont, disent-ils, nos "amis", nos "parents".

Sur ma route j'ai fréquemment rencontré des Betsimisaraka portant des paquets venant de la côte Est et à destination du Palais de Tananarive; ils les portent par corvée d'une étape à l'autre, non seulement se nourrissant à leurs frais, mais donnant chacun, en témoignage du "plaisir qu'ils ont à travailler pour leur bonne Reine", "un vola kaly, un petit morceau d'argent qui ne lui est d'ailleurs jamais porté, les officiers qui accompagnent le convoi le prenant pour eux.

Le 7, je suis arrivé à Maromby d'où j'ai été, le lendemain, à Andovoranto, sur le bord de la mer que j'ai longée les 9 et 10 jusqu'à Tamatavo, ville de 5 à 600 âmes avec une garnison de 800 militaires dont 500 officiers. A 18 kilomètres au Nord d'Andovoranto, se trouvent le lac de Rasoabé, qui a 4 Km $\frac{1}{2}$  de long, puis celui de Rasoamasay, qui a 3 Km de long; voici la légende que racontent les Betsimisaraka : le géant Darafify dont j'ai parlé lors de mon voyage dans l'Imoronà, avait deux femmes, Rasoabé (litt. : la bonne grande) et Rasoamasay (litt. : la bonne petite) qui, après la mort de leur époux, noyèrent de leurs larmes les forêts au Nord d'Andovoranto qu'elles transformèrent en ces lacs qui portent leurs noms. Le Betsimisaraka ont encore aujourd'hui une grande frayeur de ces veuves inconsolables et, de peur de les troubler dans leurs retraites, ils gardent le silence lorsqu'ils traversent ces deux lacs.

Sur cette route, il y a un gros manguier qu'entourent de nombreux piquets auxquels pendaient les têtes et les entrailles (ce qui ne se mange pas !) d'oies, de poules, etc..., offerts à Dieu et aux ancêtres pour faire un bon voyage, recouvrer la santé, avoir des enfants, etc...

Dans les villages Betsimisaraka de l'intérieur, les maisons sont toujours rangées sur les côtés d'une place plus ou moins régulièrement carrée, sur laquelle s'élevaient les trano ambo, les greniers de riz perchés sur quatre poteaux; ces maisons ou plutôt cases sont orientées à peu près Nord-Sud, mais c'est tantôt leur grand axe, tantôt leur petit qui a cette direction; le foyer ainsi que le salazanà, l'étagère, qui est au-dessus, est au Nord-Est et il n'y a pas de kibany, de lit, mais pour dormir beaucoup se fourrent dans une sorte de sac fait avec deux lamba de rafia cousus ensemble en forme de poche dans laquelle ils se glissent pour se protéger contre la fraîcheur de la nuit et surtout contre les moustiques, (dans certaines régions, les Sakalavà en font pour la saison pluvieuse de semblables, mais en nattes). Ces villages sont toujours entourés de cannes à sucre, car il n'y en a pas sans fangarinanà, sans moulin ! sans rouleau pour les écraser, tout la passion de l'arack, du rhum, domine ce peuple.

Dans leurs repas, chaque convive prend du riz, soit dans la marmite, soit dans le tas déposé sur la natte, avec sa cuiller qui consiste en un morceau de feuille de ravenal ou de bananier et une esclave qui est munie d'une cuiller semblable avec laquelle elle puise dans une autre marmite du rô, de la sauce, en arrose le riz de chacun d'eux. Les Malgaches de

l'Est, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, chiquent le hosokà, c'est-à-dire des feuilles de tabac sèches au feu puis réduites en poudre très fine dans un tout petit mortier en bois et mélangées avec un tiers de cendres de peaux de bananes desséchées ou de certains bois, le tout légèrement humecté avec de l'eau. Il n'y a, ou il n'y avait guère jusque tout récemment que les Mahafaly et les Antandroy et quelques Ant~~fi~~herenanà qui fumaient du tabac, se servant soit de petits pipes en pierre, soit de simples tiges de bambou dont le bout destiné à recevoir le tabac était souvent formé avec un petit fragment de canon de fusil. Le roi du Fiherenanà, Lahinierijà, mon frère de sang, qui aimait à fumer, a tué un boeuf en action de grâces pour remercier Dieu d'avoir donné au capitaine Cavaro l'idée de lui faire cadeau d'une belle pipe d'ébène ornée d'argent.

Les femmes Betsimisarakà se tatouent, pour la plupart au cou, au bas du dos, aux mollets et quelquefois aux cuisses, ainsi qu'aux poignets et, lorsqu'elles sont tatouées, elles ne permettent pas à celles qui ne le sont pas non seulement de se baigner à côté d'elles, mais en amont; il faut qu'elles se baignent en aval. Ces tatouages, qui se composent surtout de figures géométriques et d'étoiles, des femmes betsimisarakà s'appellent, dans le Nord, katsà et dans le Sud, totikà. L'opération qui se fait avec une aiguille, ne laisse pas que d'être un peu douloureuse et/<sup>la</sup> partie du corps qui est tatouée enflé; les seules qui ne sont pas tatouées sont celles qui ont peur.

A l'époque des pluies, les Betsimisarakà portent un grand chapeau de jonc dont la calotte est carrée dans le haut avec des rebords fort grands et qui a un diamètre supérieur à

Om60, atteignant même quelquefois jusqu'à Om90; c'est un vrai parapluie qui protège tout le haut du corps. Beaucoup portent une blouse en toile de rafia; l'un de mes mpilanjà, de mes porteurs de filanjanà, de palanquin, m'ayant demandé de lui en faire cadeau d'une; je lui en ai donné une toute neuve et à manches que j'ai payée 3 sous.

Ils ne tiennent pas à l'argent, comme les Merina et les peuplades arabisées du Sud-Est; quand ils ont quelques sous, ils ne travaillent pas avant de les avoir dépensés.

A Tamatave, ayant eu l'occasion d'exposer à M. Pakenham, consul d'Angleterre à Madagascar les fait regrettables et blâmables auxquels j'avais assisté pendant mes voyages à travers Madagascar au sujet du fanampoana enqilisy (de la corvée anglaise, comme disent les Malgaches) de la corvée religieuse, il m'a demandé de les lui exposer par écrit et voici la copie de la lettre que je lui ai remise :

Monsieur le Consul,

Vous me demandez quelques renseignements sur la corvée religieuse ou "corvée des Anglais" comme l'appellent les Malgaches, qu'on impose aux habitants de ce pays sous le prétexte de repandre parmi eux les lumières du Christianisme. Je m'empresse de vous faire part de quelques uns des faits dont j'ai connaissance.

Vous n'êtes pas sans avoir appris de la bouche de divers voyageurs la persécution religieuse que les officiers merinà exercent dans toute la partie de l'île qui est soumise à leur autorité. Vous avez pu dans une certaine mesure vous en

.../...

rendre compte vous-même à Tamatave, mais, il faut, comme moi, avoir pénétré dans tous les recoins de l'Imerinà et avoir visité les diverses provinces de Madagascar pour avoir une idée du triste joug qu'on impose à tout un peuple.

Il est regrettable que, tandis que votre nation a fait tant de nobles efforts et dépensé avec un désintéressement digne d'éloges tant d'argent pour abolir l'esclavage, ce soient des Anglais qui soient cause qu'on impose aux Malgaches, si dignes d'intérêt, un esclavage pire que celui du corps, l'esclavage de l'âme, l'esclavage religieux.

Loin de moi la pensée d'accuser les Missionnaires Indépendants de conseiller aux autorités malgaches, les mesures barbares qu'elles emploient pour forcer le peuple tout entier à suivre la religion de leur secte ! Loin de moi la pensée de croire à leur participation directe dans les actes révoltants dont j'ai connaissance ! Il n'est pas possible que des ministres d'un culte chrétien aient participé à ces menées honteuses pour la liberté de la conscience humaine, il n'est pas possible que les membres d'une Eglise aussi libérale et aussi indépendante que celle des Méthodistes puissent à notre époque devenir plus intolérants que les plus intolérants des Inquisiteurs espagnols du Moyen Age.

Mais, s'ils ne sont pas de connivence avec les hauts officiers de la Couronne, que leurs dons pecuniaires quotidiens ont si bien disposés en leur faveur, pourquoi ne protestent-ils pas contre cet esclavage religieux ailleurs que dans des conversations particulières avec les Européens et non dans leurs rapports officiels avec les autorités malgaches ? Et, s'ils voient que leurs remontrances sont vaines, pourquoi ne se reti-

rent-ils pas en voyant les faits graves qui se passent sous leurs yeux ? Ont-ils donc oublié, ces ministres du culte, que la religion dont ils sont les apôtres dans ce pays barbare est une religion d'amour, est une religion de liberté ? Laissez venir les petites enfant à moi, disait Notre Seigneur; pourquoi est-ce le fouet à la main, la menace à la bouche qu'ils laissent pousser des populations entières dans ces temples où l'on ne devrait entendre que des paroles d'amour et de liberté.

Je dis que c'est le fouet à la main, la menace à la bouche qu'on mène les Malgaches aux temples. Oui, Monsieur le Consul, telle est la triste verité, comme vous pouvez en juger par les quelques faits que je vous citerai entre mille.

Les traités conclus par le gouvernement malgache avec l'Angleterre et la France ont stipulé la liberté des cultes; or, cet article si important est violé tous les jours. Sans remonter aux causes politiques et autres qui ont jeté la Reine et le Premier Ministre dans le sein de l'Eglise indépendante, je constaterai seulement le fait que tous les hauts personnages de l'Imerinà appartiennent à cette secte. Au jour, encore peu éloigné de nous, auquel la Reine a été baptisée, il a été donné à tous les commandants des diverses provinces des ordres pour que chaque dimanche, tous les habitants se réunissent dans des maisons spéciales où ils prieraient pour la reine; ce jour là, personne ne devait travailler, personne ne devait ni vendre, ni acheter même les objets les plus nécessaires à la vie. Est-ce par suite d'ordres venus de Tananarive ou bien par un zèle blamable que ces commandants ont, sinon ouvertement, menacé de peines severes ceux qui violeraient ces prescriptions, mais ont toujours trouvé des pretextes pour infliger des amendes et même

des chatiments corporels à ceux qui s'étaient abstenus de paraître au prêche.

Il est, en effet, certain que, même près de Tananarive il y a eu des mpitory teny, des prédicateurs malgaches, qui ont poussé le fanatisme jusqu'à fouetter publiquement ceux des catholiques qui ne venaient pas assister à leur prédication. Il est également certain que, dans plusieurs villages, les plus dures corvées étaient réservées à ces "gueux" de catholiques. J'ai vu les habitants de divers villages qui étaient venus chercher les Pères pour recevoir d'eux l'instruction religieuse et le baptême et avaient, de leur propre gré, bâti une église, être mandés chez les Grands du royaume et être invités à quitter l'"idolatrie" catholique sous peine de voir leurs chefs mis aux fers.

A quoi bon multiplier ces exemples ? Mais, si dans l'Imérinà, il n'y a que des Catholiques et des Indépendants, sur la côte Est où les Anglicans ainsi que les Lutheriens ont commencé à s'établir, leurs adhérents sont soumis aux mêmes persécutions et peuvent, comme vous le savez, témoigner d'actes qui prouvent la violation journalière de nos traités.

Pourquoi ne réunissons-nous pas plutôt nos efforts pour amener l'abolition de la corvée et celle de l'esclavage qui sont les deux plaies de Madagascar ? -

Alfred GRANDIDIER.

Le 26 juillet, je suis parti de Tamatave pour aller à Masovoariakà, ancien fort merinà sur le bord de la rivière Soamianinà (litt. : la bonne (rivière) qui coule doucement) qui est environ à 150 Km au Nord. Comme je passais à Ifontsy, qui est à 16 Km au Nord de Tamatave, j'ai vu, assemblés autour d'une case où était étendu un cadavre, les hommes du village qui, tout en buvant du rhum, péroraient sur le défunt et les cérémonies qu'on allait faire, pendant que les femmes assises dans la case frappaient en cadence avec de petites baguettes sur le paripetakà, long bambou fendu dont les noeuds étaient percés et dont deux d'entre elles tenaient les extrémités; on ne met le corps dans le cercueil qu'au moment de le porter au cimetière; j'ai couché à Foulpointe (lat. S. 17°40'15"). Le lendemain, j'ai déjeuné à Mahambo (17°29'45") et diné à Fenerive (17°23'15") puis je suis allé successivement le 28, à l'embouchure du Manantsatrà (17°7'), le 29 à Antsahamarinà (16°53'30") près de la rivière Marimbo, et enfin le 30, à l'ancien fort merinà de Masovoanaka (16°52') où j'avais été reçu en 1865 comme je l'ai dit plus haut.

C'est sur cette côte Nord-Est où je pensais rester quelques mois avant de revenir en Europe, que m'est parvenue la nouvelle de la guerre, et de suite, le 31 juillet, j'ai regagné Tamatave pour prendre le premier bateau en partance pour l'île de la Réunion, mais une corvette qui était chargée au sujet de cette guerre d'une mission pour Madagascar, les Comores et les Seychelles, ayant mouillé en rade de Tamatave, je m'y suis embarqué vers le milieu d'août.

└ Là, prirent fin mes explorations : j'ai, en résumé, accompli, de 1857 à 1870, les missions suivantes, dans les deux Amériques (1857 - 1859), dans l'Inde (1862 - 1863), sur la côte orientale d'Afrique (1863 - 1864) et à Madagascar (1865 - 1870)┘.

Le Commandant m'avait assuré qu'il arriverait à temps à Mahé, des Seychelles pour que je puisse prendre la malle et gagner la France de suite. En effet, nous sommes arrivés dans l'après-midi du jour où cette malle devait régulièrement mouiller le soir pour repartir le lendemain matin, mais, par malchance, le paquebot qu'avait favorisé un bon vent avait gagné quelques heures sur le temps ordinaire de la traversée entre la Réunion et les Seychelles, et, ayant pris le courrier, il levait l'ancre quand nous avons mouillé sur rade. Le capitaine envoya de suite un canot pour demander au commandant son courrier pour la France; le commandant le lui remit, mais en même temps lui fit dire que j'étais à son bord et désirais partir et que, s'il voulait bien attendre que le médecin de Mahé eut vérifié ses papiers sanitaires et nous eut donné la libre pratique avec la terre, je lui en serais très reconnaissant. Très aimablement, le capitaine qui connaissait ma mission et mes voyages à Madagascar, laisse retomber l'ancre qu'on était en train de lever. Pour obtenir plus vite la libre pratique, je pris avec le docteur du bord la baleinière du commandant et nous nous en fîmes à quelques mètres de l'échelle par laquelle on communiquait avec la terre, ayant l'intention de hélér quelque marinier et de le prier d'aller guerir le médecin, mais trois officiers d'un autre navire de guerre français qui était sur rade depuis quelques jours, arrivèrent pour aller se promener à terre, et se montrèrent très surpris de nous voir là, car, nous

dirent-ils "n'ayant pas la libre pratique, vous n'avez pas le droit de venir dans cette partie du port et le médecin qui vous accompagne se met dans un mauvais cas; il faut vous en aller. D'ailleurs n'attendez pas de suite l'officier de santé, car il est occupé ainsi que le gouverneur à la poste où il y a une bagarre au sujet de lettres apportées par la malle". Le coeur gros, il me fallut me résigner à retourner à bord de l'avis; en passant auprès du paquebot, je remerciai le capitaine de m'avoir attendu et lui rendis sa liberté; et pendant que les matelots viraient le cabestan pour lever l'ancre, je regagnai très tristement la corvette.

Ce ne fut que le lendemain matin que nous eûmes la communication avec la terre. Descendu de suite, je m'installai dans l'hotel du lieu pour quatre semaines, car il me fallait attendre la prochaine malle. En temps ordinaire, il m'eut été bien égal et même agréable de rester quelques jours dans ce charmant archipel, aussi intéressant au point de vue des animaux marins et même terrestres que des plantes, mais, comme on peut le penser, cette invasion brutale et inattendue de notre pays ne me permettait guère de songer à autre chose. Pour "tuer" le temps, je fis cependant quelques excursions de droite et de gauche et visitai quelques unes des îles, mais sans entrain et sans goût.